

Edmond About

TOLLA

🇩🇰 Tolla : En Roman

🇩🇪 Tolla Feraldi : oder Wahre Lebensgeschichte
Eines Mädchens

🇸🇪 Tolla : A Tale of Modern Rome

🇮🇹 Tolla

🇫🇷 Tolla

🇮🇪 Tolla : regény, egy kötetben



Impressum

Originalausgabe © 1855 Edmond François Valentin About

Überarbeitete Fassung © 2022 . Keine Rechte am Text vorbehalten.

1. Auflage

Umschlaggestaltung, Illustration : George Inness, View of the Tiber near Perugia, 1872-1874, aus der Sammlung der National Gallery of Art.

Gesetzt in Latin Modern Roman mit LuaT_EX

Lektorat, Korrektorat :

Verlag :

Table des matières

Tome 1	1
I.	3
II.	15
III.	31
IV.	55
V.	69
VI.	105
Tome 2	139

Tome 1

I.

La famille Feraldi n'est pas princière, mais elle marche de pair avec bien de princes. Alexandre Feraldi, comte du saint empire, baron de Vignano, chevalier de l'ordre de Constantin, est un des soixante patriciens inscrits sur les tables du Capitole. Il n'a jamais voulu entrer dans l'armée pontificale, où son père était lieutenant-colonel. Une santé délicate, l'instruction sérieuse qu'il a reçue au collège de Nazareth, et, par dessus tout, la nécessité de rétablir les affaires de sa famille lui a fait embrasser l'étude des lois et de la jurisprudence. Le temps n'est plus où l'on trouvait dans chaque Romain l'étoffe d'un soldat, d'un laboureur et d'un jurisconsulte ; mais les patriciens ont conservé le respect des trois arts glorieux qui firent la grandeur de leurs ancêtres. Le comte Feraldi, docteur en droit sans déroger, se maria en 1816 à Catherine Mariani, fille du marquis de Grotta Ferrata. Vers la même époque, deux de ses cousins germains, du même nom que lui, épousèrent des princesses, une Odescalchi et une Barberini. Alexandre Feraldi ne fut pas insensible à l'honneur de ces alliances, qui relevaient le nom de sa famille. Trois mois après, une succession inespérée, qui vint le surprendre pendant la grossesse de sa femme, le mit pour toujours au-dessus du besoin, en portant son revenu à vingt-cinq ou trente mille francs. Jamais homme ne fut plus heureux que le comte Feraldi dans la première année de son mariage. Ce petit homme aimable, vif et sautillant, très brun, sans que sa physionomie présentât rien de noir, très fin et très subtil, avec beaucoup de franchise et d'ouverture de cœur, rem-

plissait de sa joie et animait de sa gaieté le palais un peu délabré de ses ancêtres. Sa femme, assez belle, mais d'une beauté sèche et pour ainsi dire indigente, l'aimait éperdûment. Ses amis le plaisantaient quelquefois sur l'excès de son bonheur. « Où s'arrêtera, disait-on avec emphase, la fortune des Feraldi ? Le Pactole coule dans leur jardin ; les rejetons des familles princières viennent se greffer sur leur arbre généalogique. Nous te prédisons, ô trop heureux Alexandre, que ta femme avant deux mois accouchera d'un pape. »

Le 1^{er} septembre 1817, la comtesse mit au monde une fille qui fut baptisée sous le nom de Vittoria. Un an plus tard, Vittoria eut un frère qu'on appela Victor. Le triomphant petit comte Alexandre n'avait pas trouvé de noms plus modestes pour ses enfants. C'était plaisir de l'entendre demander si son fils Victor avait pris le sein, et si sa fille Vittoria avait mangé sa bouillie. La comtesse et les gens de la maison appelaient tout bonnement le petit garçon Toto et la petite fille Tolla.

Le palais Feraldi est situé dans un des plus nobles quartiers de Rome, à deux pas de l'ambassade de France. Il n'est ni très grand ni très beau : il n'a ni la vétusté originale du palais de Venise, ni l'immensité du palais Doria, ni la majesté du palais Farnèse ; mais il a un jardin. Tolla fut élevée au milieu des arbres et des fleurs. Une grande allée, abritée contre le vent du nord par une muraille de cyprès, était sa promenade d'hiver. A l'âge de sept ou huit mois, elle fit la connaissance d'un vieux citronnier en fleurs qui devint son meilleur ami.

Elle tendait vers lui ses petits bras ; elle arrachait à belles mains les longues fleurs et les gros boutons violacés, et elle les portait à sa bouche. Le médecin de la maison, le docteur Ely, permit que dès les premiers jours d'avril on la gardât une heure où deux au jardin, étendue en liberté sur un tapis, à l'ombre de son citronnier, où sous

un chêne vert, autre ami vénérable. L'été venu-c'est au jardin qu'elle prit ses premiers bains, dans une eau que le soleil avait eu soin de chauffer. La liberté, le mouvement, le grand air et les parfums généreux qui s'exhalent des arbres, tout concourut à fortifier ce jeune corps : Tolla grandit avec les plantes qui l'environnaient, sans effort et sans douleur. Une promenade au jardin l'endormait en quelques minutes ; en s'éveillant, elle souriait à la vie, à ses parents et à son jardin. Le travail des premières dents, si redouté des mères, se fit en elle sans qu'on s'en aperçût, et un beau matin la comtesse, qui la nourrissait, poussa un cri de surprise en se sentant mordue par deux petites perles bien aiguisées.

Tous les ans, au moins d'août, le comte s'embarquait pour Capri, où il possédait un beau vignoble. Tandis qu'il surveillait ses vendanges, la comtesse allait vivre à Lariccia, en bon air, dans une jolie villa où de mémoire d'homme personne n'avait pris les fièvres. Son mari venait bientôt l'y rejoindre. Ils y restaient avec leurs enfants jusqu'aux froids, et ne retournaient jamais à Rome avant d'avoir vu cueillir les olives.

Tolla passa à Lariccia les plus beaux jours de son enfance. Elle y était plus libre qu'à Rome, quoiqu'on l'eût placée sous la haute main du petit Menico, fils d'un fermier de son père. Menico, c'est-à-dire Dominique, avait cinq ans de plus que Tolla et six ans de plus que Toto, mais il n'abusa jamais de l'autorité que lui donnaient son âge et la confiance de la comtesse. Il ne savait rien refuser à Tolla. En dépit de toutes les recommandations de prudence et d'abstinence qu'on ne lui avait pas ménagées, il hissait lui-même sa petite élève sur tous les ânes du village, et il maraudait à son intention dans les jardins les mieux enclos. Plus d'une fois on surprit le mentor éclatant de rire à la vue de Tolla qui mordait à belles dents une lourde grappe de raisins jaunes, où qui se bar bouillait les joues avec

une grosse figue violette. Les jardins, les bois, les ânes et Menico furent pendant douze ans les seuls précepteurs de Tolla. Sa mère lui apprit un peu de religion et de musique. Comme on ne la força jamais de se mettre au piano, elle y vint toujours volontiers. Ses petits doigts aimaient à courir sur les touches d'ivoire. Il se trouva qu'elle avait l'oreille juste, et même, ce qui est plus rare chez les enfants, le sentiment de la mesure. Le célèbre *maestro* Terziani, qui l'entendit un jour par hasard, déclara que c'était grand dommage de ne lui point donner un maître, mais on le laissa dire.

La religion, et surtout ce catholicisme splendide qui règne à Rome, trouva chez elle une âme bien préparée. La pompe des cérémonies, les parfums de l'encens, l'or, le marbre, la musique sacrée, l'attirèrent invinciblement, comme ce citronnier fleuri auquel elle tendait les bras. Son imagination avide s'empara du premier aliment qui lui fut offert. Elle s'éprit d'une passion filiale pour la madone, cette dame vêtue de bleu et d'or qu'on lui disait si bonne, et qu'elle voyait si belle. L'enthousiasme puéril qu'elle conçut pour certaines images se changea peu à peu en dévotion. A force de prier dans la chambre de sa mère devant une *sainte famille* de Sassoferrato, elle se lia tout particulièrement avec saint Joseph : elle lui envoyait des baisers, comme à un vieux et respectable parent de la maison. « Tu verras, » lui disait-elle, « comme je t'embrasserai, si je vais au ciel ! » Cette âme aimante n'eut pas besoin d'apprendre la charité. A quatre ans, elle déchirait ses habits, parce qu'elle avait remarqué qu'on les donnait aux petits pauvres lorsqu'ils étaient déchirés. Elle émiettait son déjeuner aux oiseaux du jardin. « Ne sont ils pas notre prochain ? » disait-elle. Je nourris mes frères aîlés. « Sa charité s'étendait jusqu'aux morts. Un jour, sa mère la conduisit à l'église des Jésuites, où l'on prêchait pour les âmes du purgatoire. C'était dans l'octave de Saint-Ignace,

un mois environ avant qu'elle eût accompli sa sixième année. Pendant tout le sermon, Toto n'eut d'yeux que pour la statue colossale en argent massif posée sur un globe de lapis-lazuli : il demanda plusieurs fois à sa mère si le bon Dieu était aussi riche que saint Ignace, et s'il avait en quelque endroit du monde une aussi belle statue. Tolla écouta le prédicateur. Quand la première quêteuse passa près d'elle, elle jeta dans la bourse une petite pièce de monnaie que sa mère lui avait donnée pour mais lorsqu'on vint quêter devant elle pour la seconde fois, comme elle n'avait plus d'argent, elle détaché vivement son petit bracelet de corail et le donna aux âmes du purgatoire. On ne s'en aperçut que le soir en la déshabillant.

« Tu n'aurais pas dû, » lui dit sa mère, « donner ton bracelet sans ma permission. »

Elle répliqua vivement : « Vous n'avez donc pas entendu, maman, comme ces pauvres âmes ont soif ? »

A treize ans, Tolla savait lire et écrire, monter à cheval, grimper aux arbres, sauter les fossés, jouer du piano, aimer ses parents et prier Dieu. Son père s'aperçut qu'avec ses petits talents, sa parfaite ignorance et ses grandes qualités, elle ne ressemblait pas mal à un buisson d'aubépine en fleur. On résolut de la mettre en pension. L'établissement en vogue en ce temps-là était l'institut royal de Marie-Louise, à Lucques. Les élèves y accouraient du fond de l'Italie et même des pays d'outre-mer et d'outre-monts. Le bruit des concours annuels qui s'y faisaient et des récompenses qui y étaient décernées retentissait dans toute la péninsule de Naples à Venise. Le comte Feraldi espéra que l'amour de la gloire éveillerait chez sa fille le goût du travail, et que l'appât de ces couronnes tant enviées lui ferait regagner le temps perdu. Il la conduisit à la surintendante de l'institut royal, la comtesse Trebiliani.

Tolla, jetée sans transition dans les habitudes régulières et presque monastiques d'une grande communauté, n'eut

pas le temps de regretter sa liberté, sa famille et les bois de Lariccia. Elle s'éprit pour l'étude d'une passion soudaine, mais où la curiosité avait plus de part que l'émulation. Elle se souciait médiocrement de paraître savante, mais elle conçut un incroyable désir de savoir. Toutes les facultés sérieuses de son esprit, brusquement éveillées, entrèrent en travail, et l'on crut reconnaître que l'oisiveté où elle avait vécu avait centuplé ses forces. Son esprit ressemblait à ces terres incultes du Nouveau-Monde qui n'attendent qu'une poignée de semence pour révéler leur inépuisable fécondité. Ignorante comme elle l'était, tout lui parut nouveau, tout piquait sa curiosité ; elle ne dédaignait rien, rien ne lui semblait usé ni banal. Les histoires les plus insipides, les abrégés les plus nauséabonds avaient pour elle autant d'attraits que des romans. La géographie lui parut une science curieuse et attachante : en feuilletant un atlas, elle éprouvait les émotions d'un voyageur qui découvre des Amériques à chaque pas. Pour tout dire en un mot, rien ne la rebuta, pas même l'arithmétique ; elle fut charmée de ces petits raisonnements secs et précis ; elle saisit au premier coup d'œil tout ce qu'ils ont d'ingénieux dans leur simplicité, et je ne sais s'il s'est trouvé personne, depuis Pythagore, à qui la table de Pythagore ait fait autant de plaisir.

A la fin de l'année 1831, Tolla, sans avoir songé un seul instant à se couvrir de gloire suivant les intentions de son père, se trouva la première de sa classe et reçut la croix d'or, aux applaudissements de toute la cour. Elle maintint sa supériorité, sans y penser, jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Dans l'automne de 1834, un décret du duc de Lucques supprima l'institut royal et rendit les élèves à leurs familles. Tolla parlait assez élégamment le français et l'anglais ; elle avait amassé la petite somme de connaissances qu'un pensionnat peut offrir à une jeune fille ; un excellent maître avait cultivé sa voix et changé en talent ce qui n'était chez

elle que l'instinct de la musique ; ses parents la trouvèrent parfaite, et son père glorieux se hâta de la conduire dans le monde.

Elle y fit une entrée triomphale, et Rome se souvient encore de sa présentation chez la marquise Trasimeni. Les mères de famille, intéressées à lui trouver des défauts, avaient armé leurs yeux de la curiosité la plus malveillante. Elle subit sans s'en douter ce formidable examen où tous les juges étaient prévenus contre elle : elle en sortit à son honneur. L'aréopage des femmes de quarante ans décida à l'unanimité qu'elle avait une petite figure française assez gentille. Les hommes la proclamèrent de prime-saut la plus jolie fille de Rome.

Sa beauté était de celles qui découragent les statuaires et leur font cruellement sentir l'impuissance de leur art. Ses mains, sa figure et ses épaules avaient la pâleur mate du marbre, et cependant le marbre le plus fidèle n'aurait jamais pu passer pour son image. Rien n'était plus facile que de rendre la finesse aristocratique de ce nez imperceptiblement arqué, la courbe fière des sourcils, l'ampleur un peu dédaigneuse des lèvres, le modèle délicat des joues, où deux imperceptibles fossettes se dessinaient par instants ; mais David lui-même, le sculpteur de la vie, aurait été incapable d'exprimer le mouvement, la santé, et comme la joie secrète qui animait ces traits adorables. La jeunesse dans toute sa force éclatait à travers cette enveloppe délicate ; la pâleur de son visage était saine et robuste. Elle ressemblait à ces lampes d'albâtre qu'une flamme intérieure fait doucement resplendir. Ses yeux châtons, mais qui paraissaient noirs, avaient le regard doux, étonné et un peu farouche d'une jeune biche qui écoute les échos lointains du cor. Sa chevelure longue, épaisse et soyeuse, s'entassait sur sa tête et débordait en deux boucles pesantes jusque sur ses épaules. Son corps mignon, souple, frêle et cependant vigoureux, ressemblait à ces statues

antiques dont la vue n'inspire que de hautes pensées et de nobles désirs, quoiqu'elles se montrent sans voiles et qu'elles ne soient vêtues que de leur chaste beauté. Ses mains étaient petites, et son pied aurait été remarqué à Séville où à Paris.

Tolla fut d'autant plus admirée à Rome qu'elle n'avait pas une beauté romaine. Cette nation vigoureuse qui se baigne dans les eaux jaunes du Tibre a conservé, quoi qu'on dise, une assez bonne part de l'héritage de ses ancêtres. Les hommes ont toujours cet air mâle et sérieux, cette noble prestance et cette dignité extérieure qui distinguait jadis un Romain d'un Grec où d'un Gaulois ; les femmes sont encore ces belles et massives créatures parmi lesquelles le vieux Caton choisissait la gardienne de son foyer et-la mère de ses enfants. Les jeunes Romaines, avec leur front bas, leur face brillante, leurs puissantes épaules, leurs bras charnus, leurs jambes épaisses, leurs pieds solides et leur large et opulente beauté, semblent si bien prédestinées aux devoirs de la famille, qu'il est difficile de voir en elles autre chose que des mères et des nourrices futures : elles ont la physionomie plantureuse et féconde de cette brave terre d'Italie qui a nourri sans s'épuiser tant de fortes générations. Leur regard, leur sourire, et jusqu'à leur coquetterie a quelque chose de tranquille, de positif et de convenu, comme le mariage et le ménage. Au milieu de cette foule un peu banale, Tolla surprenait l'admiration par une grâce plus âpre, par des mouvements plus vifs, par je ne sais quel charme bizarre et inusité. Son entrée produisit sur les regardants une impression analogue à celle que vous éprouveriez, si dans un boudoir tout imprégné de poudre à la maréchale quelque brise soudaine apportait les fraîches senteurs d'une forêt. Dès ce moment, tous les sourires parurent fades, excepté le sien, et toutes les beautés robustes au milieu desquelles elle glissait au bras de son père ne furent plus que des poupées majestueuses.

Elle avait choisi pour son début une toilette extrêmement simple, qui fut copiée dès le lendemain par toutes les brunes, et qui resta à la mode pendant deux où trois mois. C'était une robe de tarlatane avec un dessous de taffetas blanc, un camélia blanc au corsage, un large velours ponceau dans les cheveux, et une longue épée d'argent plantée horizontalement dans la natte, suivant la mode des filles de la campagne et des *minintes* du Transtévère¹. Cette coiffure rustique inspira au fameux improvisateur Benzio un sonnet qui se terminait ainsi :

« D'où viens-tu ? De la cour imposante d'un roi
où de la modeste chaumière d'un berger ? Est-
ce *contessina*² que l'on te nomme ? où faut-il
t'appeler *contadina*³ ?

Si tu es *contessina*, tous les bergers vont s'armer contre la noblesse ; si tu es *contadina*, tous les comtes vont acheter des guêtres de cuir et des vestes de velours. »

Tolla supporta sans aucune gaucherie le petit triomphe qui lui fut décerné. On sait combien il est difficile d'essuyer, sans perdre contenance, une averse de compliments. Cette épreuve, très rude en tout pays, est formidable en Italie, dans la patrie de l'hyperbole. Tolla s'entendit comparer à ce que les trois règnes de la nature renferment de plus exquis : on lui décerna à bout portant la qualification d'astre, de merveille et de divinité. Les femmes elles-mêmes prirent part à ce concert, toutes prêtes à la proclamer vaniteuse si elle acceptait les louanges, et sotte si elle les repoussait ; mais elle trouva dans l'enjouement naturel de son esprit un refuge contre l'une et l'autre accusation : elle ne reçut

¹ alias *Trastevere*, un des rioni de Rome

² petite comtesse

³ paysanne

ni ne rejeta les flatteries sous lesquelles on espérait l'acabler. Tantôt elle les accueillit en badinant d'un ton qui voulait dire : « j'écoute par politesse les sottises que la politesse vous a inspirées » ; tantôt elle les renvoya plaisamment à leurs auteurs, quand leurs auteurs étaient des femmes. Elle payait leurs louanges avec usure, et rendait des diamants pour des cristaux, des soleils pour des étoiles. Ces innocentes malices de la naïveté obtinrent les applaudissements muets, mais unanimes, de tous les hommes : il est si difficile de résister au charme de la jeunesse ! C'est ainsi que la plus jolie fille de Rome, sans chercher l'esprit, sans faire des mots et sans médire de personne, gagna haut la main son brevet de fille d'esprit.

Si Tolla n'avait eu pour elle que son esprit et sa beauté, elle aurait trouvé un époux ; mais comme elle avait une dot, il s'en présenta quarante. Le comte Feraldi ne se faisait pas faute de dire à qui voulait l'entendre : « Il y a vingt mille sequins où cent mille francs de bon argent dans un coffre de ma connaissance pour le brave garçon que choisira la plus jolie fille de Rome. » Tolla dansa pendant deux hivers avec toute la jeunesse des états pontificaux sans choisir personne. Ses parents ne la pressaient pas. « Prends ton temps, » lui disait son père. « Je conviens qu'il n'est pas facile de trouver un homme digne de toi : pour ma part, je n'en connais point. » La comtesse, à qui ses bonnes amies demandaient, par pure charité, pourquoi Tolla, avec sa beauté, son esprit et sa dot, était arrivée à l'âge de dix-neuf ans sans se marier, leur répondait sans malice aucune : « Nous ne sommes pas de ces parents qui grillent de se débarrasser de leurs filles. » Tolla dans le monde était l'orgueil de son père ; Tolla dans sa famille était la vie et la bonne humeur de la maison. Entre un bal et une promenade à cheval avec son frère, qui venait de terminer ses études, elle partageait avec sa mère les travaux domestiques et les soins du ménage ; elle revoyait les

comptes du ministre, c'est-à-dire de l'intendant ; elle traçait à sa femme de chambre, qui lui servait de lingère et de couturière, le dessin d'un col où d'une paire de manches ; elle présidait à quelque arrangement nouveau dans son cher jardin, où elle travaillait en chantant à un bel ouvrage de tapisserie. Elle était présente partout, voyait tout, savait tout, disposait tout, commandait, souriait et plaisait à tout le monde. Cette petite personne mondaine, cette danseuse infatigable, cette écuyère intrépide qui sautait les barrières et les fossés, pratiquait au palais Feraldi toutes les gracieuses vertus d'une mère de famille.

II.

Le 30 avril 1837, l'élite de la noblesse de Rome était réunie chez la marquise Trasimeni. Les jeunes gens dansaient au piano dans le salon des tapisseries ; quelques mères de famille surveillaient nonchalamment les plaisirs de leurs filles ; les papas jouaient au whist dans le boudoir de la marquise ; le jardin, de plain pied avec l'appartement, était peuplé d'une douzaine de fumeurs qui promenaient dans l'obscurité la lueur de leurs cigares. On jouissait des premières douceurs du printemps et des derniers plaisirs de l'hiver.

M^{me} Assunta Trasimeni avait alors la maison la plus agréable et la moins bruyante de Rome. Les étrangers ne s'y faisaient point présenter, où s'y ennuyaient mortellement, faute de pouvoir comprendre le charme intime et la grâce silencieuse de ces réunions ; mais les Romains auraient regardé comme une calamité publique la suppression des jeudis de la marquise. Ce haut salon, dont la voûte, peinte à fresque par un élève de Jules Romain, portait quatre grandes figures un peu effacées représentant Rome, Naples, Florence et Venise ; ces belles tapisseries du 16^e siècle dont le temps avait adouci et fondu les couleurs, ces meubles d'ébène imperceptiblement fendillée, ce vieux lustre de cristal de roche, ce piano de Vienne, dont les sons étaient amortis par les tentures, tout respirait une bonhomie grandiose et un peu triste. Les domestiques, enfants de la maison, vêtus de livrées héréditaires, présentaient si cordialement les verres de limonade, que pas un des invités ne songeait à regretter les réceptions fastueuses et

la prodigalité banale de tel prince où de tel banquier.

Le salon, les meubles, les habitudes douces et régulières de la maison, tout encadrait merveilleusement la figure de la marquise. Elle touchait à sa quarantième année ; elle était grande, un peu maigre, et blonde avec d'admirables yeux noirs. Sa beauté était faite de dignité, de bienveillance et de tristesse. Elle portait invariablement une robe de velours noir, et personne ne se souvenait de l'avoir vue autrement vêtue, même dans sa jeunesse et du vivant de son mari. Quoique sa mère lui eût laissé de beaux diamants, on ne lui vit jamais d'autres bijoux qu'une petite bague d'or, presque usée, qui n'était pas un anneau de mariage. Cette digne et sérieuse personne ne riait jamais ; son sourire avait je ne sais quoi de résigné. Elle n'aimait ni le jeu, ni la conversation, ni la musique, excepté quelques vieux airs qu'elle jouait sur son piano lorsqu'elle était seule ; elle avait renoncé à la danse à l'âge de dix-neuf ans, une année avant son mariage. Sa position et la fortune de son mari l'avaient con damnée à recevoir et à aller dans le monde ; cependant ni dans le monde ni chez elle aucun homme ne lui avait fait la cour. Une heure d'entretien lui avait toujours suffi pour éteindre les passions que sa beauté avait allumées. L'amour le plus intrépide aurait reculé devant le spectacle de ce cœur brisé, de cette sensibilité éteinte, de cette âme pleine de ruines mystérieuses. Elle n'aimait, après Dieu, que son fils Philippe, un beau jeune homme de vingt ans, qui venait d'entrer dans la garde noble. Elle ne haïssait personne : le seul homme dont elle évitât la rencontre était un ancien ami de son mari, le colonel Coromila. Sa vie égale et monotone était comme un tissu de prières et de bonnes actions. Toutes ses matinées se passaient à l'église des Saints-Apôtres, sa paroisse ; le soir, elle allait dans les salons, comme une sœur de charité dans les mansardes, pour soutenir les faibles et soulager les affligés. Elle excellait à consoler les amours malheureux et à guérir

ces secrètes blessures de l'âme pour lesquelles le monde a si peu de pitié. Elle s'employait, avec une prédilection visible, à marier les jeunes filles, et à aplanir les obstacles que l'inégalité des fortunes élève entre ceux qui s'aiment. La marquise avait détaché de son revenu une somme assez forte destinée à doter annuellement quatre filles pauvres ; mais, en dehors de cette fondation pieuse, il lui arriva, dit-on, plus d'une fois de compléter la dot d'une fille de noblesse. Ses petites soirées des jeudis ont fait en une année plus de mariages que les grands bals du prince Torlonia n'en feront en dix ans. Elle ne recevait cependant que de huit heures à minuit. Sa santé ne lui permettait pas les longues veilles, et ce n'était pas sans dessein qu'entre tous les jours de la semaine elle avait choisi le jeudi. Les invités se retiraient à minuit moins un quart, de peur d'empiéter sur le vendredi, jour de mortification, où les théâtres font relâche dans toute l'Italie.

C'était un préjugé répandu dans Rome que toutes les unions contractées sous les auspices de la marquise étaient nécessairement heureuses, et lorsqu'on voulait désigner un mauvais ménage, on disait : Ils n'ont pas été mariés par la Trasimeni. Quoique cette sainte femme fût un objet de vénération pour tous et d'admiration pour quelques-uns, la curiosité publique, qui ne perd jamais ses droits, cherchait encore, après plus de vingt ans, le secret de sa tristesse ; mais personne ne connaissait le chagrin qui avait assombri une si belle vie. La comtesse Feraldi, son amie d'enfance, se rappelait que la belle Assunta avait refusé deux où trois fois la main du marquis Trasimeni, sans que rien pût expliquer cette répugnance. Le jour du mariage, on avait eu beaucoup de peine à lui faire quitter le noir pour prendre le costume traditionnel des mariées. Elle avait dit à sa mère en partant pour l'église : J'entre dans le mariage comme dans un couvent. De ces souvenirs très vagues, dont l'authenticité même était fort contestée,

quelques personnes avaient pu conclure que la marquise portait le deuil d'un premier amour.

Au moment où commence cette histoire, M^{me} Trasimeni était assise dans un coin du grand salon, entre la comtesse Feraldi et une étrangère établie depuis plusieurs années à Rome, la générale Fratief. Tout en causant, ces trois mères regardaient avec une satisfaction visible un quadrille où leurs enfants étaient réunis. Philippe où Pippo Trasimeni dansait avec Tolla, en face de Nadine Fratief, toute fière d'avoir pour cavalier le lion des bals de Rome, le roi de la jeunesse dorée, Lello Coromila, des princes Coromila-Borghi.

Pour un homme averti, les physionomies de ces quatre jeunes gens auraient été un spectacle curieux. Lello Coromila paraissait causer très vivement avec sa danseuse, qui semblait plaisanter et rire sans arrière-pensée, avec tout l'abandon de la jeunesse. Pippo lutinait Tolla pour obtenir une petite rose pâle qu'elle avait attachée à son corsage, et Tolla, qui ne céda qu'à la dernière figure de la contredanse, était très animée à la défense de son bien. Ni M^{me} Feraldi, ni la générale, ni même la bonne marquise avec sa pénétration maternelle, ne devinaient les sentiments cachés sous cette surface de gaieté et d'indifférence ; mais, à mieux surveiller les visages, elles auraient reconnu que les yeux de Lello dévoraient Tolla, que Tolla, confuse, inquiète et presque heureuse, se débattait contre un sentiment nouveau pour elle, que Philippe, leur ami commun, les regardait l'un et l'autre en homme qui voudrait les voir l'un à l'autre, — et que Nadine, malgré une expérience prématurée de l'art de feindre, laissait percer dans ses yeux un peu d'amour, beaucoup d'ambition, et une de ces haines concentrées dont les femmes seules sont capables.

Manuel où Lello Coromila était le fils cadet du prince Coromila-Borghi. Les Coromila, si l'on en croit leur arbre

généalogique, datent de la guerre de Troie. L'histoire de leur famille remplit trois volumes in-quarto, publiés à Parme en 1780 par l'admirable imprimerie de Bodoni. Le tome premier s'arrête à l'ère chrétienne, le second à l'an 1000 ; le troisième, qui est presque entièrement authentique, contient la gloire sérieuse de la famille. Ser Tita Coromila, grand amiral de la république de Venise et père du doge Bartolomeo Coromila, remporta, à la fin du XV^e siècle, la victoire navale de Naxie, qui arrêta l'élan de la flotte turque et assura à Venise la domination de l'archipel. Giuseppe Coromila était le chef de l'ambassade qui vint complimenter le roi de France Henri IV., à son avènement au trône. En mai 1797, lorsque le gouvernement aristocratique de Venise abdiqua en faveur du peuple, Lodovico Coromila quitta sa patrie et vint s'établir à Rome avec sa famille. Les domaines de cette grande maison sont situés, partie dans la Romagne, partie dans le royaume lombard-vénitien. Leur palais du Corso c'est le plus magnifique de tous ceux qu'on admire à Rome ; leur villa d'Albano a des jardins aussi vastes et plus variés que ceux de Versailles, et ils conservent à Venise quatre palais sur le grand canal. Les trois branches de la famille réunissent entre elles une fortune territoriale évaluée à près de cinquante millions ; les Coromila-Borghi possèdent un peu plus du quart de ce fabuleux patrimoine.

Tandis que l'héritier des doges s'avance, pour la pastourelle, au-devant de Nadine et de Tolla, la grosse générale Fratief couvait des yeux les millions qu'elle voyait danser en sa personne, et répétait pour la centième fois un panégyrique uniforme des perfections de Lello. Elle s'obstinait à l'appeler le prince Lello, quoiqu'on lui eût redit à satiété que Lello n'était et ne serait jamais prince. Le seul prince Coromila-Borghi était son père, le vieux Luigi, après qui le titre passait à l'aîné. Lello devait se résigner, comme son oncle le colonel, à n'être jamais que

le chevalier Coromila ; mais la générale ne regardait point les choses de si près. Chaque fois qu'il lui arrivait de se méprendre, elle alléguait que chez elle, en Russie, tous les enfants d'un prince sont princes, le prince eût-il une douzaine d'enfants.

La personne de Manuel Coromila, sans justifier le lyrisme maternel de la générale, n'était point faite pour déplaire. Sa taille était haute, ses épaules larges, son attitude prépondérante. Il avait véritablement une physionomie romaine. Ses grands yeux à fleur de tête ne manquaient pas d'un certain feu ; son oreille rouge, teint fleuri, sa voix sonore révélaient une santé excellente et une organisation robuste ; sa barbe noire, qui n'avait jamais été rasée, frisait légèrement sur ses joues ; ses cheveux presque bleus s'enlevaient vigoureusement sur un cou plus blanc que celui d'une femme. Il avait les mains fortes et peu effilées ; mais elles étaient son si blanches, si grasses et si fermes, que leur carrure inspirait la sympathie et la confiance. A tout prendre, Lello était un fort beau jeune homme de vingt-deux ans.

De son esprit, la générale n'en disait mot : les choses de l'esprit n'étaient pas du domaine de la générale. Elle s'extasiait sur sa grâce, son élégance, sa gaieté, ses folies, sa piété. Lello était le boute-en-train de la jeunesse romaine. Jusqu'à l'âge de vingt et un ans, il avait vécu sous la surveillance sévère de son aïeul maternel ; mais depuis une année il s'était donné carrière. Il était l'organisateur de tous les plaisirs, l'inventeur de tous les bons tours, le roi de tous les bals, le conducteur de tous les *cotillons*¹. Du reste il entendait la messe tous les jours, récitait le rosaire en famille tous les soirs, recevait les sacrements à tout le moins deux fois par mois, et s'agenouillait sur le passage

¹Cotillon, alias le quadrille, est une danse de bal et de salon en vogue du début du XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale.

de la procession des quarante heures.

Il était bien rare que la générale, entraînée par sa préoccupation dominante, ne mêlât point à son panégyrique l'éloge du palais Coromila, de la galerie estimée deux millions, des écuries revêtues de marbre blanc comme une église, des voitures, des livrées et des cent cinquante serviteurs qui peuplaient la maison. Elle assaisonnait ces propos d'un certain nombre de *ah !* prononcés avec une aspiration gutturale particulière aux gens du Nord. Dans sa bouche, cette exclamation était je ne sais quoi de mitoyen entre *ah !* et *ach !*

Lorsqu'elle eut tout dit, elle passa, suivant sa coutume, à l'éloge de sa fille, qu'elle appelait majestueusement « mademoiselle ma fille. » Elle abusait de la patience inaltérable de la marquise et de M^{me} Feraldi pour redire les perfectionnements de Nadine, ses talents, la dépense qu'on avait faite pour son éducation à Paris et à Rome, les inquiétudes qu'elle avait données dans son enfance, la crainte qu'on avait eue de la voir scrofuleuse comme presque toutes les jeunes filles de l'aristocratie russe, les sirops amers qu'elle avait pris, les beaux résultats qu'on avait obtenus, ses os raffermis, sa taille redressée, les appareils de Valérius devenus inutiles, sa beauté de jour en jour plus brillante, les succès qu'elle avait eus dans le monde, les partis qu'elle avait refusés (le plus modeste était d'un million), les triomphes qui l'attendaient à Pétersbourg, les bontés de l'empereur Nicolas, qui la regardait comme sa fille adoptive et lui destinait le *chiffre* des demoiselles d'honneur, enfin la belle entrée qu'elle ferait à la cour de Russie avec une robe traînante de velours ponceau, un *kokochnik*² brodé d'or et de perles, et le chiffre en diamants sur l'épaule gauche.

M^{me} Fratief parlait comme les autres crient. Elle joignait à ce petit défaut l'habitude de se répéter souvent et

²une coiffure traditionnelle féminine russe

d'inventer quelquefois ; mais il était convenu qu'elle avait bon cœur. D'ailleurs sa qualité d'étrangère, le train qu'elle menait et le soin qu'elle avait pris d'élever sa fille dans la religion romaine la faisaient tolérer dans la plus haute société. On lui savait gré d'avoir amené dans le giron de l'église la fille d'un général russe et dérobé au schisme grec une âme de qualité. Le manège désespéré auquel elle se livrait pour attirer l'attention de Manuel Coromila n'inquiétait personne. On savait que Lello n'était pas encore à marier, et d'ailleurs sa famille lui destinait une princesse. M^{me} Trasimeni laissa donc à la générale tout le temps d'achever les deux portraits qu'elle recommençait tous les soirs pour avoir le plaisir de les enfermer dans le même cadre. Lorsqu'on fut au *kokochnik* et au chiffre en diamants, qui formaient la péroraison habituelle, la marquise, après un petit compliment à l'adresse de Nadine, se tourna vers Mm. Feraldi :

« Et Tolla ? »

« A propos ! c'est vrai, » ajouta la générale. « On dit que vous la mariez ; j'en serai bien heureuse. »

« Cela n'est pas encore fait, » reprit vivement M^{me} Feraldi. « Tu sais, ma chère, » dit-elle à la marquise, « que dans les premiers jours du mois dernier nous avons reçu deux lettres, l'une de mon frère d'Ancône, l'autre de mon cousin de Forli, qui proposaient, chacun de son côté, un mari pour Tolla. Le jeune homme de Forli a vingt-quatre ans ; il est fils unique, et il aura vingt mille francs de rente. »

« Mais c'est magnifique, chère comtesse ! » interrompit la générale, « et j'espère bien que Tolla... »

« Tolla a vu celui qu'on lui proposait. C'est un beau garçon, grand, blond et parfaitement élevé. Elle l'a refusé net. »

« Sans dire pourquoi ? »

« Elle a dit qu'il lui était antipathique. L'autre n'est pas encore venu à Rome, et il ne viendra que si nous lui

donnons des espérances. On le dit fort bien de sa personne ; il n'a pas trente ans. Il est plus riche que notre prétendant de Forli. Nous nous sommes informés de sa réputation : nous n'en avons appris que du bien. Il sait quelle est la dot de Tolla, et il vient d'écrire à mon mari qu'il en était très satisfait, qu'il se serait contenté de moitié. « Ce que je cherche, disait-il en terminant, c'est une amie, une femme aimante, une bonne mère de famille, une personne enfin qui sache me pardonner mes innombrables défauts. » »

« Ah ! c'est beau ! c'est admirable ! c'est sublime ! » s'écria la générale, « et dans un siècle comme le nôtre, où les jeunes gens sont devenus plus égoïstes que les vieillards ! Le digne jeune homme ! j'espère bien que Tolla ne le refusera pas !... »

La générale en était là de ses exclamations, lorsqu'un murmure aussi léger, aussi rapide, aussi dru et aussi précis que le bruit du vent dans les feuilles sèches, se répandit dans le salon, dans le jardin, dans la salle de jeu, dans tous les coins de la maison, et vint enfin bourdonner autour de ce trio de mères de famille. Une nouvelle imprévue, et qui les frappa toutes les trois comme un coup de foudre, arriva jusqu'à elles sans qu'on pût savoir d'où elle était venue. C'était une de ces rumeurs agiles et discrètes qui semblent se répandre d'elles-mêmes et par leur propre force, et qui entrent dans toutes les oreilles sans qu'on les ait vues sortir d'aucune bouche. Lorsqu'elle s'abattit sur le divan de la marquise, des émotions bien diverses, mais également violentes, se peignirent sur le visage des trois mères qui causaient en semble. La générale rougit comme une apoplectique : le désappointement, la jalousie, l'a varice dégue, l'ambition détrônée, la crainte du ridicule, la résolution de combattre, la confiance dans ses forces, et au pis-aller l'espoir de la vengeance, en un mot toutes les passions haineuses passèrent avec la rapidité de l'éclair sur cette large figure empourprée. M^{me} Feraldi, surprise

par un coup de bonheur auquel elle n'était point préparée, s'arrêta bouche bée, aussi stupéfaite qu'un aveugle qui recouvrerait la vue devant un feu d'artifice. La bonne marquise, qui avait vu naître Tolla, qui l'appelait tendrement « ma fille, » „et qui n'avait consenti à recevoir un Coromila dans sa maison que sur les instances de Philippe, reprit un mouvement de surprise douloureuse et fit rentrer deux grosses larmes, lorsqu'elle entendit murmurer cette terrible nouvelle : « Savez-vous ? Lello aime Tolla ! »

La comtesse et la générale, en femmes du monde, furent promptes à cacher leur émotion. La générale surtout escamota si vivement son dépit, que l'œil d'une ennemie n'en aurait rien vu. La conversation se prolongea sans incident jusqu'à onze heures trois quarts, et l'on ne s'entretint que de la pluie et des sermons de l'abbé Fortunati, qui faisait merveille aux Saints-Apôtres. Tolla conduisit le *cotillon* avec Lello. M. Feraldi, qui bouillait d'impatience en attendant l'heure du départ, gagna cinquante-deux fiches à son cousin le cardinal Pezzato. Tout le monde se retira à l'heure ordinaire, et la générale, en remerciant la maîtresse de la maison, suivant l'usage établi en Russie, assura qu'elle n'avait jamais passé une soirée plus délicieuse.

En arrivant au grand escalier, Tolla voulut prendre le bras de son père ; mais, sur un signe du comte, elle partit en avant avec Toto. Elle trouva sous le vestibule un colosse hâlé qui l'enveloppa maternellement dans une lourde pelisse. C'était son ancien pédagogue de Lariccia, le fidèle Menico. « Il pleut un peu, » lui dit-il, « et quoique la maison ne soit pas loin, Amarella m'a envoyé. Mais qu'avez-vous, mademoiselle ? Il vous est arrivé quelque chose ! »

« Tu crois, mon Menico ? »

« J'en suis sûr, mademoiselle. Il y a deux choses au monde que je connais bien, c'est le ciel et votre visage. Ici et là, je sais quand l'orage doit venir. »

« J'ai donc la figure à l'orage ? »

« Non, mais il me semble que vous êtes à la fois heureuse et fâchée. Est-ce vrai, mademoiselle ? Peut-être ; mais pourquoi veux-tu que je te dise mes secrets, mon pauvre Dominique ? Ce sont choses où tu ne peux rien. »

« Pardonnez-moi, mademoiselle, je puis toujours faire finir celui qui voudrait vous fâcher. Venez, que je vous débarrasse de votre manteau : nous sommes arrivés. »

Le comte et la comtesse accouraient sur les pas de leurs enfants après une conférence d'une minute. Toto se retira discrètement, sans faire allusion à ce qu'il avait entendu dans la soirée. Le comte embrassa sa fille et sa femme, et rentra chez lui. Menico alla se coucher à l'écurie, où un palefrenier lui prêtait la moitié de son lit. M^{me} Feraldi reconduisit Tolla dans sa petite chambre, la fit asseoir sur le seul canapé qui s'y trouvât, s'y jeta vivement à côté d'elle, l'embrassa avec effusion et lui dit : « Raconte-moi tout ! Il t'aime ? »

« Je le crois. »

« Depuis quand ? »

« Qui sait ? Peut-être depuis le commencement de l'hiver. »

« Te l'a-t-il dit ? »

« Jamais. La seule preuve d'amour qu'il m'ait donnée pendant six mois, c'est de m'inviter à danser de préférence à toutes les autres. On me l'enviait assez. La Russe a fait des pieds et des mains pour obtenir un cotillon avec lui ; elle n'y est jamais parvenue. Moi, je ne regardais cette préférence que comme un hommage rendu à la sagacité avec laquelle j'exécutais les nouvelles figures que nous inventions ; mais ces demoiselles avaient de meilleurs yeux que moi : il y a longtemps qu'elles ont remarqué le plaisir qu'il éprouve à me faire danser, l'empressement avec lequel il me cherche en entrant dans un salon, sa joie dès qu'il m'aperçoit, son désappointement si je n'y suis pas.

D'ailleurs il a parlé. »

« A qui ? »

« A ses amis. Il n'a jamais osé me dire qu'il m'aimait, mais il a eu l'imprudence de le laisser voir aux cinq où six étourdis qui composent sa cœur. Ceux-là l'ont appris à d'autres ; ils se sont mis à me persécuter de cet amour, ils ont prétendu que je le partageais, et je ne danse pas avec l'un d'entre eux sans qu'il me dise : « Lello vous aime ». »

« Lello vous aime ! » répéta M^{me} Feraldi en serrant sa fille dans ses bras. « Et que leur répondais-tu ? »

« Moi ? La première fois que Pippo Trasimeni s'amusa à me dire que j'étais aimée et que j'aimais, je lui répondis avec vivacité : — « Comment, m'estimez-vous assez peu pour croire que je m'amuserais à faire l'amour par passe-temps ? » « Je ne dis pas cela, » reprit-il. — « Pardonnez-moi, vous le dites. Le caractère de M. Coromila est connu ; on sait que depuis la mort de son grand-père il a fréquenté des jeunes gens de toute sorte, au lieu de s'en tenir à ceux qui vous ressemblent, Philippe. On répète partout qu'il se joue de la chose du monde la plus sérieuse, l'amour ; qu'il est un de ces hommes qui n'ont d'autre occupation au monde que de tromper notre sexe, et qu'une liaison avec lui ne saurait amener rien de bon ». »

« Et Philippe t'a répondu ?... »

« Rien. »

« Il te donnait raison. »

« Oui ; mais le jeudi suivant je le retrouvai chez sa mère, et elle me dit : « Lello vaut mieux que vous ne pensez ; il ne parle que de vous et il vous aime à la folie. » C'est la seule fois qu'on m'ait dit du bien de Lello. »

« Et qui est-ce qui t'en a dit du mal ? »

« Toutes les femmes. Voici plus de quatre mois que les filles de mon âge se servent de son nom pour me persécuter. L'une vient me dire : « Enfin, vous êtes amoureuse, et c'est Lello qui a fait ce miracle-là ! » Une autre me félicite

d'avoir fixé le plus volage des hommes. Me Fratief n'a-t-elle pas eu le front de me dire un jour à brûle-pourpoint : « Franchement, ma chère, comptez-vous vous faire épouser par Lello ? » — Une question si impertinente, venant d'une fille qui n'est pas mon amie et que je connais à peine, me saisit tellement que je restai un instant sans parole ; mais je revins à moi, et je lui répondis que j'étais incapable de m'intéresser à une personne qui n'aurait pas les vues les plus honnêtes. Elle répliqua vivement : « Ne vous fiez pas à Lello ; il en a trompé plus d'une, et il change d'amour deux fois par mois. » Je l'entendais décrier partout comme un homme léger ; mais je ne savais comment concilier l'effronterie dont on l'accusait avec le respect qu'il témoignait pour moi. Jamais il n'a pris une de ces libertés que les jeunes gens se permettent au bal ; jamais il ne m'a serré la main en valsant. Quand nos regards se rencontraient, il était plus prompt que moi à détourner les yeux. Quelquefois j'enrageais de penser qu'il affichait devant les autres un si grand amour pour moi, sans m'en avoir donné la moindre marque. Puis, songeant au respect qu'il me témoignait, j'en étais touchée. Peut-être est-ce là ce qui a pris mon cœur. »

« Tu l'aimais ! Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ? »

« Je l'aimais peut-être ; mais comme il ne m'avait pas donné de marques visibles de son amour, je n'osais pas m'avouer le mien à moi même. Il me semblait que c'était une folie d'aimer sans savoir que j'étais payée de retour, sinon par les bavardages des effrontés qu'il avait autour de lui. C'est alors que vous avez fait cette petite maladie qui vous a retenue trois semaines à la maison, et moi avec vous. Trois semaines sans le voir ! La privation que je ressentis me donna la mesure de mon amour. Pendant cette longue séparation, on dansa trois fois chez la Trasimeni et deux fois à l'ambassade de France. Ces jours-là je restai à ma fenêtre jusqu'à la fin de la soirée, pour avoir le plaisir

d'entendre sa voix lorsqu'il sortirait avec ses amis. J'avais soin de me cacher dans l'ombre de mes rideaux : je serais morte de honte, s'il avait pu seulement soupçonner ma faiblesse. Quelquefois je l'entendais parler de moi avec ses camarades. Un soir, tandis que ses amis chantaient à tue-tête une grosse chanson dont le refrain était :

L'acqua fa male,
Il vino fa cantare,

je reconnus sa belle voix qui fredonnait cette chanson des pêcheurs de Sainte-Lucie :

Io ti voglio ben assai,
Ma tu non pensi a me !

et il lança en s'éloignant un soupir grave et puissant qui semblait sortir du fond de son cœur. Peut-être, s'il avait osé me déclarer sa passion, aurais-je su y résister et la combattre par le dédain ; mais cette extrême timidité, si rare chez un homme, me subjuguait.

« Mais ce soir qu'a-t-il fait ? qu'a-t-il dit ? Il s'est donc trahi ? »

« Mon Dieu ! non. Ce soir, Philippe m'a demandé cette fleur que j'avais à mon corsage ; e la lui ai donnée. Après la contredanse, Lello a entraîné son ami dans le jardin, et lorsqu'ils sont rentrés, Philippe n'avait plus la fleur à sa boutonnière. Je devinais bien le chemin qu'elle avait pris, mais j'eus l'air de ne rien savoir, et je demandai à Philippe ce qu'il en avait fait ; il me répondit : « Manuel m'a tant prié de la lui donner, qu'il a bien fallu en faire, le sacrifice. » Je feignis d'être piquée, mais j'aurais voulu sauter au cou de ce bon Philippe. Malheureusement on les avait suivis au jardin, on les avait écoutés, on a parlé, et voilà comment vous avez tout appris. »

« Mieux vaut tard que jamais, ajouta la comtesse, trop heureuse pour formuler un reproche. Maintenant, terrible

enfant, écoute-moi. Tu aimes. Si nous t'abandonnons à tes inspirations, cet amour ne te donnera que des chagrins : j'en attends quelque chose de mieux. Me promets-tu de suivre mes conseils et ceux de ton père ?

« Oui, ma mère. »

« Si Lello t'écrit, tu nous montreras ses lettres ? »

« Oui, ma bonne mère. »

« Tu ne lui répondras rien sans nous consulter ? »

« Rien. »

« Toutes les fois que tu le rencontreras dans le monde, tu me répéteras ses paroles et les tiennes ? »

« Je le promets. »

« Et moi, je te promets que tu seras avant an la femme de Lello. Bonne nuit, madame Coromila ! »

La comtesse courut retrouver le comte, qu'une préoccupation violente tenait éveillé. Ils passèrent la nuit à débattre un plan de campagne dont le résultat devait être le bonheur de leur fille et la grandeur de la maison Feraldi.

III.

Tandis que Tolla se confessait à sa mère, M^{me} Fratief se faisait raconter par Nadine l'événement de la soirée et les amours de Lello. Elle lui reprocha amèrement de ne l'avoir pas tenue au courant de ce qui se passait. Si Nadine n'en avait rien dit, c'est qu'elle avait une confiance limitée dans le bon sens de sa mère ; elle raisonnait comme ces chasseurs qui aiment mieux chasser sans chien qu'avec un chien mal dressé. M^{me} Fratief, née Redzinska, était veuve du général Fratief, aide de camp de l'empereur Alexandre. Après la campagne de France, Fratief, qui n'était plus jeune et que les plaisirs faciles de Paris avaient vieilli autant que la guerre, fut nommé gouverneur de Varsovie. Il vit, au premier bal qui lui fut donné par la ville, la célèbre Sophie Redzinska, dont la beauté opulente lui rendit six mois de jeunesse. Il l'épousa sans dot et malgré les remontrances de la cour, qui se scandalisait de voir un général illustre, un ami de Souvarof et un favori du maître s'abaisser jusqu'à une Polonaise. Le vieux soldat, aiguillonné par un dernier amour sut donner à ses faiblesses une couleur politique et persuader à l'empereur qu'une telle mésalliance rallierait la noblesse de Varsovie. Après une année de mariage, il mourut, comme le roi Louis XII, au milieu de son bonheur domestique. La générale resta veuve à vingt ans avec une fille de trois mois. Son mari laissait pour tout héritage une année de solde, quarante mille francs environ. Fils d'un petit marchand de la troisième guilde, il avait poussé sa fortune, franchi tous les grades de l'armée et escaladé tous les degrés de la noblesse, sans songer à s'enrichir.

Mm. Fratief, qu'on appelait à Varsovie la Belle et la Bête, avait si bien mis à profit la courte durée de son règne, elle avait regardé de si haut ses compatriotes et ses anciens amis, protégé si dédaigneusement sa famille et gouverné sa bonne ville d'un air si impertinent, qu'elle fit en peu de temps une ample provision d'ennemis. Toutes les autorités de la ville assistèrent par devoir aux funérailles du général, mais sa veuve ne reçut pas quatre visites. Le patriotisme polonais saisissait l'occasion de faire pièce à la Russie sans danger. La belle Sophie tira vanité de cette haine universelle, qui témoignait de son importance et du pouvoir qu'elle avait eu. Elle s'exila comme en triomphe d'une ville qui la repoussait, et partit pour Pétersbourg avec sa fille, ses quarante mille francs, sa beauté, ses diamants, son orgueil, sa sottise et ses espérances. Arrivée, elle vit avec surprise que la cour n'était pas venue au-devant de sa chaise de poste. Elle demanda une audience de l'empereur ; elle l'obtint, et elle courut au palais d'hiver, prête à verser ses chagrins, ses inimitiés et toutes ses confidences dans le cœur paternel d'Alexandre. L'empereur la reçut à son tour d'inscription, entre un gouverneur de province et un savant étranger ; il lui débita avec bonté un petit compliment de condoléance, et promit de lui assurer, à elle et à sa fille, une existence honorable. Au sortir de cette audience, Sophie courut annoncer aux cinq ou six personnes qu'elle connaissait dans la ville que l'empereur l'avait reçue comme un père, qu'il avait pleuré en parlant de son fidèle Fratief, et qu'il avait fini par lui dire en propres termes : « Désormais, madame, vous faites partie de ma famille ; j'adopte votre chère petite Nadine, je me charge de sa fortune et de la vôtre. Mon palais et mon cœur. Vous serez toujours ouverts : frappez, et l'on vous ouvrira ; demandez, et vous recevrez. »

Huit jours après, elle reçut deux brevets de quinze cents roubles argent, ou de six mille francs de pension, l'un

pour elle, l'autre pour sa fille. C'est ce que la loi de l'empire accorde à toutes les veuves où orphelines des aides de camp généraux. Chacune de ces deux pensions cessait de plein droit le jour du mariage de la titulaire. Sophie s'imagina qu'on lui faisait une injustice parce qu'on ne faisait point d'injustice en sa faveur ; mais elle avait trop de vanité pour se plaindre. Elle loua sur le canal Catherine un appartement de quatre mille francs, et commanda un mobilier de vingt mille. A ceux qui connaissaient le chiffre de sa fortune et la modicité de sa pension, elle donnait à entendre qu'elle avait dans l'amitié de l'empereur des ressources inépuisables. On la vit pendant trois ans à toutes les réunions de la cour, où le nom de son mari lui donnait les grandes et petites entrées. Sa beauté lui attira quelques déclarations et une où deux demandes en mariage, qu'elle repoussa, attendant mieux. Le grand-duc Michel la distingua pendant un mois où deux ; il fut promptement rebuté, non par sa pruderie, mais par sa sottise. Elle s'essaya sans succès dans le rôle des grandes coquettes : elle avait la figure sans l'esprit de l'emploi. Ses agaceries ne servirent qu'à la compromettre. Trop froide pour faire des sottises gratuites, trop maladroite pour en faire de profitables, elle ne sut ni se donner ni se vendre, et elle garda, sans savoir pourquoi, une vertu à laquelle on ne crut guère et dont personne ne lui sut gré. Après trois ans de ce ménage, elle disparut subitement : ses ressources étaient épuisées. Son mobilier et ses diamants indemniserent à peine ses créanciers. Elle partit pour l'Allemagne, où elle vécut d'épargne et de jeu, courant les eaux, cherchant un mari, grossissant la liste des conquêtes qu'elle croyait avoir faites, et usant sur les grands chemins les restes de sa beauté, qui passa vite. En 1828, elle vint à Paris, et elle songea à l'éducation de Nadine, qui avait onze ans. Elle se logea rue de l'Université, et meubla péniblement un très petit coin d'un très grand hôtel. Pour se faire admettre dans les salons du

faubourg Saint-Germain, elle s'avisa de conduire sa fille au catéchisme de Saint-Thomas-d'Aquin. Nadine y fit sa première communion. Si on l'avait su à Pétersbourg, la mère et la fille au raient infailliblement perdu leur pension. Cette imprudence ne leur servit de rien, et personne à Paris ne leur en tint compte : la générale, à force de vanteries et de mensonges évidents, avait obtenu de passer pour une aventurière. L'éducation de Nadine fut un prodige d'économie mal entendue. Toutes ses leçons furent payées deux francs l'une dans l'autre. Une grande fille noirâtre, la plus disgraciée des élèves du Conservatoire, lui enseigna l'art de martyriser un piano. On lui déterra la plus rousse et la plus piteuse des maîtresses d'anglais, une image vivante de la misère, qui au rait pu poser pour la statue de l'Irlande. Ce fut un surnuméraire des bureaux de la préfecture qui lui apprit la langue et la littérature françaises, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, la physique, et un peu de métaphysique. Son maître de danse est mort l'an dernier à l'hospice de La Rochefoucauld : il était le dernier de sa profession qui eût conservé l'usage de la pochette. Grâce au zèle de ces pauvres gens, que la générale appelait les premiers maîtres de Paris, Nadine oublia complètement le russe, le polonais et l'allemand, qu'elle avait sus dans son enfance ; elle écrivit assez, correctement le français, sauf les participes, et elle déchiffra les premiers chapitres du *Vicar of Wakefield* ; elle sut danser toutes les contredanses et en jouer une. Dans les intervalles de ses leçons, elle se donna à elle-même un supplément de connaissances positives en dévorant le fonds d'un petit cabinet de lecture de la rue de Poitiers. Les romanciers à la mode de 1830 à 1834 furent les vrais maîtres de son esprit. Les appareils orthopédiques de Valerius et les trapèzes du gymnase Amoros furent les précepteurs de sa beauté.

Nadine avait dix-sept ans, une jolie figure et la taille droite, lorsque sa mère, désespérant de la produire à Paris,

se décida à la conduire en Italie. Un vieil émigré français entré au service de la Russie comme les Modène et les La Ribeaupierre, le marquis de Certeux, gouverneur de la résidence impériale de Gatchina, lui envoya une lettre de recommandation pour sa sœur, M^{me} la chanoinesse de Certeux, qui la présenta à toute l'aristocratie romaine. Nadine eut du succès : elle était grande, grasse et blanche ; on l'invita partout, on la fit danser, mais personne ne songea à demander sa main. La générale, qui était femme à prendre les épouseurs au collet, fit le guet pendant trois ans autour de sa fille sans pouvoir appréhender au corps le moindre millionnaire. Pour comble de douleur, elle fut forcée de reconnaître que la beauté de Nadine n'était pas dorée au feu, et qu'elle passerait bientôt. Cette fille de vingt ans luttait sans succès contre un embonpoint toujours croissant ; ses corsets étaient des œuvres d'art qui attestaient les progrès de la mécanique au XIX^e siècle ; l'émail de ses dents se fendait, et sa mère, qui la coiffait elle-même, lui avait déjà arraché quelques cheveux blancs. M^{me} Fratief, qui avait reporté sur sa fille toutes ses espérances, et qui ne comptait plus que sur elle pour échapper à la médiocrité et à ses douze mille francs de pension, s'endetta pour la faire belle. Nadine, dont le linge aurait fait sourire la plus modeste bourgeoise, portait des robes de velours d'Afrique et de taffetas chiné que Palmyre lui envoyait de Paris. Ces frais de toilette furent d'abord à l'adresse de tous les jeunes Romains qui avaient cinquante mille francs de rente et au-dessus ; mais du jour où Manuel Coromila, après la mort de son grandpère, fit son entrée dans le monde, la fille et la mère ne pensèrent plus qu'à lui. Il remarqua Nadine et s'en occupa quinze jours ; il n'en fallait pas davantage pour qu'on fondât sur lui les espérances les plus sérieuses.

Cette revue rétrospective servira peut-être à expliquer pourquoi le 30 avril 1837 M^{me} Fratief et sa fille regardaient

Tolla comme un joueur malheureux regarde la carte qui doit achever sa ruine. Elles cherchèrent ensemble quel serait le moyen le plus sûr de reprendre le cœur. qu'on leur avait dérobé.

Pour Lello, il rentra au palais Coromila en rêvant à un bon tour qu'il voulait jouer à un de ses amis. Il s'agissait de semer des pétards sous les pas d'un pauvre garçon qui courtoisait une petite mercière et qui trahissait l'amitié en gardant le secret de ses amours. Rome a des habitudes de petite ville ; les boutiques s'y ferment de bonne heure, et les jeunes gens y font des farces par désœuvrement. Le fils des doges s'assura en rentrant qu'on lui avait apporté une petite boîte de poudre fulminante ; puis il baisa la rose de Tolla, se regarda dans la glace, fredonna in air du Barbier, se laissa déshabiller par son valet de chambre, et se mit au lit en pensant à Tolla, à la mercière, à un cheval qu'il voulait acheter, et à la bonne figure que ferait son ami pataugeant à travers un feu d'artifice. Il dormit à franc étrier jusqu'à huit heures du matin. La marquise passa la nuit en prières. Tolla rêva qu'un certain citronnier de sa connaissance se couvrait, par exception, de fleurs d'oranger.

Le lendemain, comme Lello s'apprêtait à employer sa poudre fulminante, quelques grains égarés entre la boîte et le couvercle s'allumèrent par le frottement, et tout lui sauta au visage. Le bruit se répandit dans Rome qu'il avait les sourcils brûlés, trois où quatre énormes ampoules, et qu'il garderait la chambre pendant une semaine où deux. M^{me} Feraldi s'empressa d'envoyer chercher de ses nouvelles : il faut, pensait-elle, que je rassure ma pauvre Tolla. Le même jour, Nadine dit à sa mère :

« Victoire ! Il s'est blessé à la figure. Elle ne le verra pas de quinze jours. Maintenant, ma bonne petite mère, veux-tu m'en croire ? Envoie François savoir de ses nouvelles. »

« Y songes-tu ? Nous le connaissons à peine ; il n'est

jamais venu nous voir. »

« Précisément. Quand il saura que nous nous sommes inquiétées de sa santé, il nous devra une visite. »

Le courrier, l'intendant, le valet de chambre et le cuisinier de la générale, François, surnommé Cocomero où le Melon, était un vigoureux Napolitain. Lorsqu'il revint du palais Coromila, il avait l'œil droit entouré d'une auréole bleue. Il s'était rencontré avec Menico sous le vestibule ; il avait voulu prendre le pas, l'antipathie avait agi, et Menico lui avait montré le poing d'un peu trop près. Chacun des deux combattants garda scrupuleusement le secret de ses prouesses. Menico, qui n'était à Rome que pour quelques jours, craignait qu'on ne le renvoyât garder ses buffles ; Cocomero avait trop d'amour-propre pour avouer une défaite. Il attribua à un coup d'air la couleur anormale de son orbite. Pendant les dix jours que Manuel resta à la maison, la générale et la comtesse y envoyèrent Cocomero et Menico tous les ma tins ; mais Cocomero avait trop de prudence pour s'exposer à un second coup d'air. Il descendait en droite ligne de ces guerriers napolitains qui répondirent à leur général : « Vous voulez que nous allions là-bas ; nous ne demanderions pas mieux, mais... c'est que... là-bas... il y a le canon ! »

La première fois que Lello reparut dans le monde, il oublia de faire danser Nadine, mais il fut plus empressé que jamais auprès de Tolla. Tolla s'était intéressée à sa santé ! A la dernière figure du cotillon, il lui dit en tremblant un peu :

« Si je pensais que madame votre mère fût disposée à me le permettre, j'irais la remercier de l'intérêt qu'elle m'a témoigné après ce ridicule accident ; mais, » ajouta-t-il en la regardant fixement, « je crains de n'être point agréé. » Tolla sentit le rouge lui monter au visage. Elle répondit en balbutiant que sa visite leur aurait fait honneur, que sa personne ne pouvait qu'être agréable à tous ceux qui

avaient la bonne fortune de l'approcher, « D'ailleurs, » dit-elle en terminant, « tous ceux qui viennent à la maison nous font une grâce. »

Cette invitation, qui pourrait nous paraître d'une politesse exagérée, n'était en Italie que strictement convenable. Nous n'avons qu'une faible idée de tous les raffinements inventés par la courtoisie italienne. Si l'on frappe à la porte de votre chambre, vous répondez brutalement : « Entrez ! » Un Italien, sans savoir quelle est la personne qui frappe, répond en un seul mot : « Que votre seigneurie me fasse la faveur d'entrer, *favorisca !* » C'est ainsi que la réponse de Tolla doit être interprétée.

L'italien : S'il vous plaît !

Tolla et la famille entière attendirent avec la plus vive anxiété cette visite de Lello. Il ne vint pas. Il était dans une situation d'esprit que toutes les femmes refuseront de comprendre, mais qui inspirerait de la sympathie et peut être de la compassion à beaucoup de jeunes gens.

Il aimait, et sans recourir à un long examen de conscience, il voyait clairement que son cœur. était pris. Il aimait une personne moins riche que lui et d'une condition un peu inférieure à la sienne. Il pouvait prétendre à la main d'une princesse et à une dot de deux où trois millions. Épouser Tolla, c'était renoncer à l'appui de quelque grande alliance et retrancher de son revenu possible et probable environ cent mille francs de rente : considération misérable sans doute ! mais les Italiens sont des esprits positifs. L'histoire romaine en est la preuve.

Il aimait, et sans recourir à un long examen de conscience, il voyait clairement que son cœur était pris.

Il aimait une personne moins riche que lui et d'une condition un peu inférieur a l sienne. Il pouvait prétendre a la main d'une princesse et a une dot de deux où trois millions. Épouser Tolla, c'était renoncer a l'appui de quelque grande alliance et retrancher de son revenue possible et

probable environ cent mille francs de rente : considération misérable sans doute ! Mais les Italiens sont des esprits positifs. L'histoire romaine en est la preuve.

Il aimait ; malheureusement il n'était pas sûr que sa famille consentît à un tel mariage. Il dépendait de son père, vieillard inflexible. Ce vieux Louis Coromila était aveugle et paralytique, mais du fond de son fauteuil il conduisait toute sa maison et faisait trembler ses fils comme au temps où le chef de famille avait droit de vie et de mort sur ses enfants. Après la mort de son père, Lello aurait encore, sinon à redouter, du moins à ménager ses deux oncles, le cardinal et le colonel. Il ne se souciait pas d'être déshérité au profit de son frère.

Si Tolla avait été une ouvrière où une petite bourgeoise, Lello se fût abandonné sans résistance au penchant qui l'entraînait vers elle ; mais avant de séduire une fille noble qui a un père de cinquante ans, un frère de dix-neuf et un cousin cardinal, l'amoureux le plus imprudent y regarde à deux fois. D'ailleurs Lello voulait garder aux yeux du monde et à ses propres yeux la qualité d'honnête homme. Il se disait : « Je ne veux ni la séduire, ni la compromettre, ni l'empêcher de se marier. Je l'aime cependant. Eh bien ! je l'aimerai à distance, sans le lui dire. » Mais il ne pouvait empêcher ses yeux de parler, ni les yeux de Tolla de répondre, ni leurs cœurs de s'attacher secrètement l'un à l'autre. Il avait beau se promettre de laisser à Tolla toute sa liberté, afin de conserver toute la sienne : il s'apercevait tous les jours qu'il avait obtenu plus qu'il ne désirait et qu'il s'était engagé plus qu'il n'aurait voulu. Il croyait avoir remporté une grande victoire sur lui-même lorsqu'il avait tenu devant Tolla les discours les plus passionnés, sans lui dire : « Je vous aime. » Il se faisait comme un devoir religieux d'éviter cette formule, dont il prodiguait l'équivalent à toute heure. Il disait en rentrant chez lui : « J'ai sauvé deux âmes. » Il n'avait sauvé que trois mots.

Quelquefois, voyant l'abandon et la naïveté de Tolla, qui laissait éclater l'amour dans tous ses regards, il se sentait pris de défiance. La défiance est une terrible vertu en Italie. Je connais un sculpteur romain qui a marché pendant cinq ans avec une paire de pistolets dans les poches de son pantalon : il se défiait de quelqu'un. Lello se défiait par moments de sa chère Tolla. Il était bien jeune, mais le soupçon naît plus tôt chez les riches que chez les pauvres, sans doute parce qu'ils ont plus de choses à garder. Cet enfant de vingt-deux ans avait entendu parler des petits manèges que les mères emploient pour marier leurs filles et des ruses que les filles inventent elles-mêmes pour entrer en possession d'un mari. Il avait pu voir de ses yeux comment les Nadine Fratief et leurs pareilles cherchent un homme, sans lanterne, et il se demandait quelquefois si l'amour que Tolla lui laissait deviner n'était pas un piège vulgaire destiné à prendre les cœurs. Sa vanité se révoltait à l'idée qu'il pouvait être dupe ; mais la présence de Tolla et le long regard de ses yeux limpides dissipait bientôt tous ces méchants soupçons.

Ces alternatives de défiance et d'abandon, de calcul et de désintéressement, donnaient à sa conduite toutes les apparences de la coquetterie.

Pendant un mois, il rencontra Tolla presque tous les soirs sans lui parler de la permission qu'il avait demandée et obtenue. La gêne que cette idée lui causait le rendit plus froid et plus réservé. Nadine, qui ne perdait pas un seul de ses mouvements, jugea que ce grand amour avait baissé de quelques degrés. Le monde se demanda s'il n'avait pas été trop prompt à accueillir la nouvelle de la passion de Lello. La bonne marquise espéra que ses craintes auraient tort. Un soir, Pippo dit à son ami : « Eh bien ! beau ténébreux ; nous avons donc été mal reçu au palais Feraldi ? »

« Moi ! je n'y suis pas allé. »

« En ce cas, j'ai tort. Tu n'a pas été mal reçu ; tu n'as

pas été reçu du tout. »

« Voilà ce qui te trompe : j'ai été mieux que reçu, j'ai été invité ; mais je n'y suis pas allé. »

« A d'autres ! C'est bien toi qui refuserais une invitation pareille ! Pourquoi ne me dis-tu pas qu'un habitant du purgatoire a refusé d'entrer au paradis ? Avoue franchement que tu as trouvé la porte fermée. Tu n'es pas le seul. Il y a peu d'élus. »

En ce moment, l'orchestre essayait les premières mesures de la Dernière Pensée de Weber. Manuel n'eut que le temps de dire à Philippe : « Viens demain à deux heures au palais Feraldi, tu m'y trouveras. » Et il courut valser avec Tolla.

La première fois qu'elle s'arrêta pour se reposer, il lui dit : « Je n'ai pas osé porter à ma dame votre mère les remerciements que je lui dois. »

Tolla aurait voulu pouvoir arrêter son cœur, qui bondissait : elle devina que sa poitrine devait avoir ces mouvements qu'on simule au théâtre pour indiquer une émotion violente, et elle en fut honteuse. Elle répondit : « J'avais parlé à ma mère de l'honneur que vous vouliez nous faire ; mais en voyant que vous ne veniez pas, j'ai cru que vous aviez oublié ce que vous m'aviez dit. » Manuel répliqua vivement :

« Je puis donc venir ? Votre mère me le permet ?

« Et pourquoi vous le défendrait-elle ? Elle vous recevra avec le plus grand plaisir. »

« Ainsi demain, dans la journée, je pourrais ?... »

« Demain, si vous voulez. »

Le lendemain, Tolla et sa mère reçurent cette visite tant désirée. Le premier abord fut froid et embarrassé. Lorsqu'on rencontre à deux heures de l'après-midi une personne qu'on n'a jamais vue qu'aux bougies, il semble qu'on fasse une nouvelle connaissance. M^{me} Feraldi soutint un peu la conversation. On parla du choléra, qui, après avoir ravagé le midi de la France, avait gagné l'Italie. L'arrivée

de Pippo ramena quelque gaieté ; il conta les nouvelles de la ville et un trait assez curieux de M^{me} Fratief. En sa qualité de dame patronnesse d'une œuvre de bienfaisance, elle avait quêté des vêtements pour ses pauvres. La princesse Prosperi lui avait donné, entre autres choses, une pèlerine cardinale en pou de soie glacé. Or, en traversant le Corso, la femme de chambre de la princesse prétendait avoir reconnu cette pèlerine, déguisée par une large dentelle, sur les épaules de Nadine.

Lello s'amusa beaucoup aux dépens de la générale, et rit de manière à montrer ses dents. Quand ses yeux rencontraient ceux de Tolla, ils ne se détournaient point, et ils parlaient assez haut. Tolla, de son côté, laissa deviner qu'elle n'était point ingrate. D'amour, on ne dit pas un mot, et quelques efforts que fit Pippo pour faire parler son ami, Manuel sortit sans s'être déclaré.

Il prit l'habitude de venir dans la maison ; bientôt même il fit ses visites le soir, comme les amis intimes. Il se tenait toujours sur là défensive ; mais l'amour le gagnait insensiblement, grâce au vide de son esprit et à l'oisiveté de sa vie. Ses habitudes étaient celles de tous les jeunes Romains de distinction. Il se levait à huit heures, restait dans sa chambre à prendre le chocolat, à faire sa toilette et à ne rien faire, jusqu'à onze heures. A onze heures, il entendait la messe ; à midi, il s'établissait dans le cabinet de son père jusqu'à deux heures. Il dînait à fond, puis rentrait chez lui pour faire la sieste, si toutefois il n'aimait mieux aller s'installer dans la boutique du tailleur, rendez-vous des jeunes gens à la mode et centre du mouvement intellectuel. A cinq heures et demie, il montait à cheval et faisait un temps de galop jusqu'à la villa Borghèse. A sept heures, il commençait une petite promenade à pied, le cigare à la bouche ; il faisait acte de présence au cabinet de lecture et au café. A huit heures, il venait retrouver son père, réciter le chapelet en famille et lire à haute voix

une méditation. A neuf heures, il s'habillait, faisait une courte visite à Tolla, et se montrait dans le monde. A onze heures, il soupa ; à minuit, il se reposait des fatigues de la journée et prenait des forces pour le lendemain.

Après deux mois de visites assidues, Lello était plus épris que jamais, mais il ne s'était pas expliqué sur ses intentions. On touchait à l'époque où le comte avait l'habitude de partir pour Capri. Les progrès du choléra, les cordons sanitaires et les difficultés du voyage l'empêchèrent de partir. Il décida que ses vendanges se feraient sans lui, et que la famille entière se réfugierait à Lariccia le surlendemain de l'Assomption. Cette résolution fut arrêtée le 1^{er} août. Les parents de Tolla auraient voulu savoir avant de partir ce qu'ils pouvaient attendre de Lello. Ils souffraient, à la fin, d'une si longue incertitude, et la comtesse avait surpris quelques larmes dans les yeux de sa fille. D'ailleurs M^{me} Fratief avait fait suivre Coromila par François, et elle allait répétant partout que M^{lle} Feraldi recevait des visites clandestines. Enfin le frère de la comtesse avait écrit d'Ancône pour annoncer que son jeune prétendant perdait patience, et demandait un oui où un non.

On tint en l'absence de Tolla un conseil de famille où Toto fut admis. Toto était un jeune homme rempli de prudence et de réflexion. C'était lui qui avait dissuadé ses parents de rompre dès le mois de mai avec le jeune homme d'Ancône. Lorsqu'on chercha en commun le meilleur moyen de forcer Manuel à prendre un parti, M. Feraldi proposa de lui parler lui-même, et de le prier de suspendre ses visites où de les expliquer. Toto rejeta vivement cette proposition : elle avait un caractère comminatoire qui pouvait effaroucher Lello. La comtesse voulut se charger de sonder le terrain : son fils repoussa cet expédient, qui sentait l'intrigue et pourrait éveiller la défiance.

« Il faut, » dit-il, « que ce soit Tolla qui le force à se prononcer. »

« Elle n'y consentira jamais, » dit le comte.

« Elle a trop de dignité, » ajouta la comtesse.

« Sans doute, » reprit Toto, « si nous lui propositions d'entrer dans un petit complot dont le but est son bonheur, elle nous renverrait bien loin ; mais forçons-la de servir nos calculs sans les connaître : elle ne travaillera bien que si elle n'est pas dans le secret. » Là-dessus, il exposa son plan, qui fut adopté sans discussion.

Une heure après, M^{me} Feraldi fit voir à Tolla la lettre de son oncle d'Ancône. Elle lui rappela qu'on avait consenti à suspendre les négociations d'un mariage fort avantageux dès qu'elle avait avoué son amour pour Coromila ; qu'on avait perdu du temps et encouru le blâme de plus d'une personne en recevant tous les jours celui dont elle se croyait aimée ; qu'après deux mois de cette périlleuse expérience, on ne savait pas encore si Lello songeait à demander sa main ; que si telle était son intention, il en aurait déjà parlé à coup sûr, sinon à la comtesse, du moins à sa fille ; que, puis-qu'il n'en avait rien dit, il y aurait de la folie à repousser un mariage magnifique sans avoir même pour consolation la certitude d'être aimée.

« Ses yeux me l'ont assez dit, » interrompit Tolla.

Sa mère lui remontra doucement que tous les regards du monde ne valent pas une parole, que cet échange de regards pouvait la mener loin, qu'elle aurait vingt ans au 1^{er} septembre ; que si elle perdait une année où deux à se laisser regarder tendrement par Coromila, sa réputation en souffrirait ; qu'elle deviendrait difficile à marier et peut-être malheureuse pour toute sa vie. La perspective de cet avenir imaginaire émut en passant la bonne comtesse, qui versa de vraies larmes. Il n'en fallut pas davantage pour persuader à Tolla que ses parents souffraient cruellement du doute où elle les laissait plongés. Elle pleura à son tour, et elle écouta avec résignation l'ultimatum de sa mère.

« Mon enfant, il faut en finir, » lui dit la comtesse. « Tu

es libre d'accepter où de repousser le parti que ton oncle nous propose ; mais nous ne pouvons pas en conscience prolonger indéfiniment l'incertitude d'un galant homme qui a demandé ta main. Nous partirons le 17 pour Lariccia ; prends jusqu'au courrier du 16 pour te décider. Réfléchis, pèse, examine : ton avenir ne dépend que de toi-même, car je ne pense pas qu'en quinze jours M. Coromila prenne une détermination. »

Le dernier mot était la flèche du Parthe.

Tolla fit tout au monde pour que son amant fût informé de sa situation. Lorsqu'il la connut, il ne se départit point de sa réserve accoutumée. Un soir, M^{me} Feraldi leur fournit l'occasion de s'entretenir longtemps ensemble. Lello ne s'occupa qu'à démontrer que si jamais il aimait, il serait le plus constant des hommes.

« Cependant, » remarqua Tolla, « on en cite plus d'une que vous avez oubliée. »

« Moi ! Je me fais fort de vous prouver en dix minutes que si j'ai oublié telle et telle personne, la faute en est tout entière à leur coquetterie, et je n'ai fait que suivre l'exemple qu'elles m'avaient donné. »

« Quoi ! votre passion de la place du Peuple ?... »

« C'est elle qui m'a congédié. »

« Et vos amours de la place de Venise ? »

« Fallait-il rester fidèle à une personne qui me recevait tous les matins et qui écrivait tous les soirs à un autre ? »

« Soit ; mais celle qui vient de partir pour Frascati ? »

« Oui, parlons un peu de l'habitante de Frascati ! une comédienne du plus grand talent, qui serrait la main de son voisin de droite tandis qu'elle me disait à l'oreille : « Je te serai fidèle ! » D'ailleurs j'espère que vous me ferez l'honneur de ne pas donner le nom de passion à ces caprices dont le plus long a duré un mois. Quand j'aimerai, je le sens, ce sera pour la vie. »

Tolla ne répliqua rien. Elle baissait la tête et semblait tristement préoccupée.

« Qu'avez-vous ? demanda Lello. »

Elle répondit qu'elle était triste parce qu'on voulait son consentement pour décider son mariage avec le comte Morandi, d'Ancône. « Nous partons mercredi pour Lariccia, et l'on me demande un oui où un non pour mardi. Je ne peux me décider à dire oui. Je vois bien cependant que la raison me défend de refuser un parti si avantageux. Il y a longtemps que je diffère cette réponse de jour en jour. Mes parents perdent patience, ma mère pleure, mon frère me presse. Tous les jours de poste il faut que je livre une bataille, que j'entende des reproches, que je voie des larmes : je n'en puis plus, et je suis au désespoir. »

Elle attendait avec anxiété la réponse de Lello. Il était assis devant elle. La pauvre fille avait les yeux baissés, sans oser regarder celui qui tenait sa vie dans ses mains.

« Quel jour avons-nous aujourd'hui ? demanda-t-il d'un ton cavalier. »

« Vendredi. »

« Eh bien ! vous n'avez plus à souffrir que pour deux courriers. Moi, je n'épouserai jamais une personne qui n'aurait pas mon La pauvre cœur. »

Tolla trouva juste la force de répondre d'une voix étouffée : « Ni moi non plus, si j'étais libre de suivre mes sentiments. » L'entrée de la comtesse lui permit de cacher ses larmes. Manuel prit congé sans rien voir, et sortit d'un pas délibéré. De sa vie il n'avait été plus irrésolu.

Du latin *triduum* (« trois jours »).

Tolla resta désespérée. Pour la première fois depuis deux mois, elle douta sérieusement de l'amour de Lello. Dans sa douleur, elle se souvint de demander assistance à saint Joseph, pour qui sa dévotion ne s'était jamais refroidie. Elle commença dès le lendemain un *triduo*, c'est-à-dire un tiers de neuvaine, suppliant son bon vieux saint de lui

apprendre à quel mari Dieu la destinait. « Si dans trois jours, » se dit-elle, « Lello n'a pas parlé, c'est que le ciel me condamnera à épouser l'autre. » Sa mère lui permit de passer la plus grande partie de ces trois jours à l'église, dans la compagnie d'une vieille tante, et Dieu sait si elle pria du fond du cœur.

Ses parents la laissaient faire, mais ils n'espéraient plus rien. Ils croyaient fermement que tout finirait par une bonne lettre à Ancône. Personne ne pouvait croire que Manuel saurait se décider dans ces trois jours, lorsque la peur de la perdre et la douleur qu'elle avait laissé voir ne lui avaient pas arraché une parole.

« C'était un beau rêve, » dit le comte ; « mais nous voilà réveillés. Il épousera la princesse que ses parents lui destinent. »

« Pourvu que Tolla ne tombe pas malade ! » soupira la comtesse.

« Tout n'est pas perdu, » dit Toto. « C'est demain dimanche. Philippe Trasimeni ne sera pas de service : invitez-le à passer la soirée avec nous. »

Philippe savait que Lello venait tous les jours au palais Feraldi, et il le croyait engagé envers Tolla. Il fut grandement surpris lorsque Toto lui dit devant la famille assemblée : « Toi qui as passé l'été dernier à Ancône, tu dois connaître Morandi. Conte-nous tout ce que tu en sais, car il va probablement épouser ma sœur. »

Le pauvre Pippo tombait des nues. Il commença l'éloge de Morandi, qu'il connaissait pour un galant homme, d'une excellente famille de patriotes italiens ; mais il était tellement abasourdi, qu'il n'entendait pas ses propres paroles. Tolla, pâle et tremblante, les entendait encore bien moins. Lello entra. Philippe, plus troublé que jamais, sortit comme un fou, courut chez lui, monta à cheval, et fit quatre lieues au galop pour remettre un peu d'ordre dans ses idées.

Manuel devina à l'émotion de Tolla que la conversation qu'il avait interrompue ne lui était pas agréable. Il n'osa questionner personne, mais il sortit au bout d'un quart d'heure et courut à la poursuite de Pippo. Il le chercha toute la soirée sans le rejoindre, et pour de bonnes raisons. Il rentra au palais Coromila, se mit au lit et passa la première nuit blanche dont il ait gardé le souvenir. Le lundi, à six heures du matin, il frappait à la porte de Philippe.

Le bon Philippe, tout en galopant sur la route d'Ostie, avait deviné une partie de la vérité. Le trouble de Manuel et les premières questions qu'il lui fit achevèrent de l'éclairer. Il comprit que Lello et Tolla s'aimaient passionnément, mais que la timidité de l'une et l'irrésolution de l'autre allaient peut-être les séparer pour toujours. En conséquence son plan fut bientôt fait.

« Que veux-tu savoir ? » demanda-t-il à son ami. « Quand Tolla épouse Morandi ? Bientôt assurément, car elle lui fera écrire demain qu'elle l'accepte pour mari, et Morandi n'est pas assez sot pour faire attendre la plus belle, la plus spirituelle et la meilleure fille qui soit au monde. Morandi a du bonheur, et si je n'aimais Tolla comme un frère, je donnerais dix ans de ma vie pour être à la place de Morandi. Quant à la pauvre fille, je crois qu'elle donnerait sa place pour rien à celle qui vou drait la prendre. Sais-tu qu'elle résiste depuis un mois à toute sa famille ? Mais le curieux de l'histoire, c'est qu'ils ont compté sur moi pour lui arracher ce malheureux oui. Il paraît que sa résistance vient d'une inclination qu'elle a prise pour quelqu'un que tu connais. Si tu rencontres ce monsieur-là, prie-le, au nom de la comtesse et au nom du bon sens, d'être désormais plus rare dans la maison Feraldi. Lors qu'on ne veut pas le bonheur pour soi, il ne faut pas écorner la part des autres. »

Tandis que Pippo parlait à Manuel, Tolla, levée au pe-

tit jour, priait ardemment à l'église des Saints-Apôtres. C'était la fête de la madone et le dernier jour de son *triduo*.

Cosimo où le Marchand de Fer du Petit-Montrouge

En revenant de la messe, elle trouva sa cousine Agate et sa cousine Philomène grands atours, qui l'embrassèrent comme à la tâche. Ces deux excellentes Romaines étaient l'Héraclite et le Démocrite de leur sexe. Agate avait le rire éclatant d'une trompette. Philomène se distinguait de sa sœur par une sensibilité diluvienne. Elles étaient allées l'avant-veille à l'amphithéâtre d'Auguste, où l'on joue en plein jour et en plein air des drames et des vaudevilles. Philomène était encore tout émue par le souvenir d'une pièce en sept actes intitulée : *Cosimo o commerciante il ferro del Piccolo Monte-Rosso*, qui faisait alors les délices de Rome. Ayate, dans ce drame larmoyant, avait amplement trouvé de quoi rire. Ni l'une ni l'autre ne regrettait les douze sous et demi qu'elle avait payés pour sa chaise, et depuis deux jours elles racontaient à toute la ville, l'une combien elle avait été heureuse de rire, l'autre comme elle s'était régalée de pleurer. Elles commençaient en duo le récit de leurs émotions contradictoires, lorsque Philippe entra fort agité. Tolla bondit sur sa chaise, mais Agate la retint par le bras.

« Figure-toi, ma chère, que le premier acte se passe devant un café, mais un café si ressemblant, avec des tables vertes et des chaises de paille, que c'est à mourir de rire. Un grand seigneur parisien entre dans ce café du Piccolo Monte-Rosso pour prendre un verre d'eau de-vie. Il cause avec le garçon et lui demande les nouvelles du quartier. Le garçon, c'était Andréa, tu sais, Andréa qui est si drôle ! »

« Alors, » poursuivit Philomène, « arrive un homme enveloppé dans un manteau... »

« En plein été, quoique les arbres soient couverts de feuilles ? »

« Cet homme barbare a la férocité de dé poser cruellement par terre un pauvre petit enfant nouveau-né dont les cris lamentables appellent en vain sa malheureuse mère. Mais voici le digne Cosimo qui arrive avec sa chère femme ! »

« Et un melon... »

« Pour respirer l'air frais de la campagne et prendre sa nourriture sur l'herbe tendre. »

Pendant que Philomène s'apitoyait sur l'enfant abandonné recueilli par Cosimo, la comtesse s'entretenait avec Pippo sur le balcon. Tolla aurait donné ses deux cousines, seulement pour entrevoir la physionomie de sa mère ; mais la grosse personne d'Agate écliprait totalement M^{me} Feraldi.

« Au second acte, poursuit Philomène, on voit un homme où plutôt un tigre qui chasse de sa maison une malheureuse femme trop pauvre pour payer son loyer. « Je pars, » lui dit-elle, « mais souviens-toi, cœur de fer, que celui qui chasse un pauvre de sa maison chasse la bénédiction de Dieu. » Il faut voir comme on a applaudi la pauvre femme ! on l'a rappelée douze fois. »

« Oui, et elle a ri au public, en faisant chaque fois une belle révérence. »

« Mais quand l'homme cruel a défendu à ses domestiques de laisser mendier les pauvres dans la cour de sa maison, tout le monde a crié en même temps : « Ouh ! ouh ! » Si l'on avait eu des pierres, on lui en aurait jeté. Au troisième acte, la pauvre femme vient tomber pâle et mourante à la porte de Cosimo. On lui apporte un petit verre d'eau-de-vie. »

« Il y a cinq petits verres d'eau-de-vie dans la pièce. Et un beau jeune homme de vingt ans lui demande poliment si elle ne veut pas se reposer. A sa vue, elle pousse un cri, et elle reconnaît l'enfant qu'on lui a pris vingt ans auparavant pour l'exposer au Piccolo Monte-Rosso. Elle l'embrasse... »

« Pardon, elle ne l'embrasse pas. Le cardinal-vicaire ne

permet pas que les femmes embrassent les hommes sur le théâtre. Et puis, tu vas bien rire, figure-toi, ma Tolla, qu'au moment où la vieille femme doit crier au bon jeune homme : Tu es mon fils ! toutes les cloches du voisinage se sont mises à sonner en même temps, et comme le théâtre est en plein air, et qu'il était impossible de s'entendre, la vieille femme s'est assise, le jeune homme a pris une chaise, et ils ont causé en riant jusqu'à ce que les cloches eussent fini. »

« Oui, mais quel beau moment, lorsqu'à la fin du septième acte Cosimo s'est avancé sur les bords de la scène, et qu'il a dit au public : « Ceci vous prouve qu'il y a un Dieu qui punit les coupables et récompense les innocents ! » Quels applaudissements ! quelles larmes ! Pour moi, j'en suis encore bouleversée. »

Le supplice de Tolla ne dura pas plus d'une heure. Lorsque les deux cousines se retirèrent, l'une en s'essuyant les yeux, l'autre en se tenant les côtes, elle courut au balcon : Pippo était parti sans passer par le salon. M^{me} Feraldi, assise sur le bord d'une caisse de fleurs, paraissait enfoncée dans une réflexion profonde.

« Eh bien ! mère ? » murmura Tolla du ton dont un condamné demande des nouvelles de son recours en grâce.

« Philippe vient de sa part. Il demande ta main. »

Tolla chancela et s'appuya à la muraille. Elle avait le vertige. Sa mère la soutint et la ramena dans le salon.

« Écoute, » lui dit-elle. « Il a beaucoup pleuré devant Pippo ; il t'aime, et tu seras sa femme ; mais il ne peut, quant à présent, que donner sa parole de t'épouser. Son frère aîné s'est amouraché d'une petite Vénitienne, en dépit du prince, du cardinal et du chevalier. Cette affaire a soulevé de grands orages dans la famille, et tant qu'elle ne sera pas terminée, Lello ne veut point parler de son mariage : il exige même que la parole qu'il nous donne aujourd'hui demeure un secret pour quelque temps. Je me

contenterai volontiers de sa promesse : il n'y manquera pas, j'en suis sûre. Si tu veux t'en contenter comme moi, et si tu consens à tenir la chose secrète, nous pourrons écrire à Ancône. Ton oncle répondra à Morandi que tu ne peux pas l'épouser, qu'il te coûterait trop de quitter Rome et d'aller vivre si loin de nous. »

Tolla resta muette de joie. Tout ce qu'elle avait compris dans le discours de sa mère, c'est qu'elle était aimée et qu'elle serait la femme de Lello. L'horizon s'éclaira vivement autour d'elle : les objets les plus sombres prirent des couleurs éclatantes : elle éprouvait l'éblouissement du bonheur. Elle saisit sa mère dans ses bras et l'accabla de caresses. En ce moment, Menico ouvrait timidement la porte : elle courut à lui et lui sauta au cou.

Menico avait rencontré le Napolitain de la Fratief, qui rôdait autour du palais, et il avait engagé avec lui une conversation où il s'était foulé le poignet droit. Il allait demander à M^{me} Feraldi une compresse d'eau-de-vie camphrée, lorsque le plus mignon, le plus frais et le plus brûlant de tous les baisers vint s'abattre au milieu de son visage.

« Mon cher Menico ! » lui cria-t-elle, « mon frère nourricier ! que tu es bon ! que tu es beau ! Je t'aime ! je suis heureuse ! »

« Moi aussi, mademoiselle, » hurla Menico en sanglotant, « je suis bien heureux, vous m'avez embrassé ; c'est la première fois depuis 1830. J'avais le poignet foulé, mais maintenant je n'ai plus mal. Ma bonne demoiselle ! vous aimez donc quelqu'un, puisque vous m'embrassez ? »

« Oui, j'aime, je suis aimée, je me marie... bientôt ; pas tout de suite, entends-tu ? C'est un secret, ne le dis à personne, mais bientôt... Tu seras de la noce, mon Menico ; nous nous marierons à Lariccia ; tes buffles auront congé ce jour-là. Je veux que nous dansions ensemble ! »

« Menico savait fort bien avec qui se mariait Tolla. Depuis quinze jours, il partageait les angoisses de sa chère

maîtresse. Cependant il se souvint de jouer l'ignorance, et il ne prononça pas le nom de Coromila. Dans l'excès de sa joie, cet homme inculte ne se départit pas un instant de la réserve et de la prudence italienne ; mais tandis que la comtesse prenait soin de son poignet enflé, il se promit de commencer une neuvaine à l'intention de ce mariage et de veiller comme un dogue au salut de Lello. »

Lello vint à neuf heures du soir. Il eut une assez longue conférence avec le comte et la comtesse, à qui il demanda solennellement la main de leur fille. M. Feraldi lui fit observer qu'il ne pouvait pas se marier sans le consentement de ses parents. « Je le sais, » répondit-il, « et quand la loi me le permettrait, je ne le voudrais pas ; mais ce consentement, je prends sur moi de l'obtenir, et je vous prie de ne vous en point mettre en peine. » A cette assurance formelle, le comte ne répondit rien : il savait d'ailleurs que le vieux Luigi Coromila était condamné unanimement par les médecins, et que Lello serait libre avant une année. Cependant, pour plus de prudence, et de peur que la question de la dot n'indisposât la famille de Lello contre ce mariage, le comte, sur le conseil de son fils, doubla la somme qu'il destinait à Tolla, et lui assura la propriété de ses vignes de Capri, estimées deux cent mille francs. Lorsque tout fut conclu, on appela Tolla. Elle reçut enfin de la bouche de Lello l'assurance de son amour. Elle mit sa main dans la sienne et le baisa sur les lèvres. Ils étaient fiancés.

IV.

M^{me} Fratief et sa fille ignorèrent ce qui s'était passé au palais Feraldi. Nadine, prévoyant que le départ pour Lariccia précipiterait la marche des événements, avait aposté Cocomero sur la place des Saints-Apôtres, pour surveiller le camp ennemi. Elle poussa un cri de colère lorsqu'elle vit revenir son espion sur un brancard, la figure en sang et le crâne sensiblement déformé. L'état de son visage expliquait la foulure de Dominique.

Cocomero était un pur Napolitain du quai de Sainte-Lucie, court, trapu, rougeaud, goulu, fainéant, poltron, hébété et fripon comme Polichinelle en personne. Sa grosse face plate, élargie par une énorme paire de favoris roux, était toute barbouillée de mauvaises passions ; ses petits yeux gris clair trahissaient à certains moments une férocité porcine. Depuis la place des Saints-Apôtres jusqu'à la via Frattina, où logeaient ses maîtresses, il répéta entre ses dents la plus terrible malédiction que l'on connaisse à Rome : « *Accidente !* » ce qui veut dire en bon français : « Puisses-tu mourir d'accident, sans confession, damné ! » Dans un pays où l'on croit au mauvais œil comme à la sainte Trinité, une malédiction de cette importance équivaut à mille soufflets, et les Romains du Transtévère répondent à un accidente par un coup de couteau ; mais Dominique était loin, et Cocomero sacrait tout à son aise, sans aucun respect pour la police ecclésiastique de Rome, qui fait coller aux portes de toutes les boutiques un petit écriteau avec ces mots : « *Blasphémateurs, souvenez-vous que Dieu vous entend !* »

La générale, après quelques exclamations modérées, qu'on entendit d'une lieue à la ronde, s'empressa de soigner son domestique. Elle avait appris un peu de médecine, pour faire croire qu'elle était née dans un château, et elle traînait partout avec elle un gros cahier manuscrit, plein de recettes, de secrets merveilleux, de remèdes de famille, de *gouttes* infaillibles, et même de paroles magiques. La pièce la plus remarquable de ce recueil était une certaine recette pour purifier le sang, en coupant les quatre pattes d'un lézard vert pendant la pleine lune, et en prenant une *purge* le lendemain. Cocomero se laissa soigner sans mot dire, et il s'ingéra une bonne dose de certain vulnéraire de ménage dont la saveur alcoolique lui agréait fort ; mais il se refusa obstinément à nommer l'auteur de ses maux. « C'est moi, » disait-il, « qui me suis fait mal. J'ai trébuché sur une pierre ; ma tête a donné contre une borne ; je suis un maladroit, mais je ne suis pas un poltron. » Il ajouta sournoisement : « Si un homme m'avait fait autant de mal que je viens de m'en faire moi-même, il ne s'en vanterait pas longtemps, fût-il aussi fort que Néron ! » Néron est encore le héros favori du petit peuple de Rome et de Naples.

« Tais-toi ! dit la générale. Et la justice ? »

« La justice, madame ? On ne me condamnerait pas sans témoins, n'est-il pas vrai ? »

« Sans doute. »

« Eh bien ! il n'est pas facile de trouver des témoins contre un homme qui a donné un coup de couteau. Les témoins sont personnes prudentes qui se disent : « Celui-là n'a pas peur. Il a tué un homme ; donc il est capable d'en tuer deux : ne nous brouillons pas avec lui. » »

« Oui, mais un condamné à mort ne se venge pas de ses témoins. »

« Mais, reprit Cocomero d'un petit air dévot, le saint père est galant homme ; il ne veut pas la mort du pécheur ; il répugne à verser le sang chrétien, et ceux qui ont commis

l'imprudence de tuer un homme en sont quittes pour les galères à perpétuité. »

« A perpétuité ! N'est-ce pas pire que la mort ? »

« Faites excuse, madame. Lorsqu'on a quelque protection, un bon maître, par exemple, ou une bonne maîtresse, on peut espérer pour les prochaines fêtes de Pâques une commutation de peine : vingt ans de fers. C'est encore bien sévère, n'est-il pas vrai, madame ? Mais, au bout d'un an ou de six mois, la même protection agissant toujours, les vingt ans seront réduits à dix, les dix à cinq, les cinq à trois. Or le plaisir de tuer un ennemi ne vaut-il pas bien trois ans de galères ? »

« Et l'enfer, malheureux ? » objecta Nadine.

« Et la confession, mademoiselle ! » répondit Cocomero, un peu scandalisé.

C'est dans ces sentiments que le digne Napolitain se coucha le soir de l'Assomption, tandis que ses maîtresses se dépitaient de ne rien savoir, que Lello échangeait son premier baiser avec Tolla, et que Philippe Trasimeni, enchanté du succès de sa négociation et du bonheur de ses amis, courait raconter toute l'histoire à sa mère.

La marquise était loin de s'attendre à semblable nouvelle. Il y avait trois mois et demi que la rumeur publique lui avait appris la passion de Lello, et elle ne croyait pas qu'un Coromila fût capable d'aimer si longtemps. De puis cet éclat, les deux amants, soumis à un espionnage formidable, s'étaient étudiés à tromper tous les yeux ; le comte et la comtesse, craignant le ridicule qui s'attache aux ambitions déçues, avaient caché leur projet à leurs meilleurs amis, et Pippo, qui connaissait l'antipathie de sa mère pour les Coromila, n'avait voulu lui raconter sa campagne qu'après la victoire. D'ailleurs la marquise avait cessé d'aller dans le monde depuis l'invasion du choléra. Elle s'était liguée contre le fléau avec le docteur Ely et l'abbé Fortunati. Le docteur avait fait le voyage de Paris en 1832 pour

observer l'effet des-divers traitements qui y furent essayés ; l'abbé enrôla parmi les fidèles de sa paroisse et les admirateurs de son éloquence une vingtaine d'infirmiers volontaires ; la marquise dé pensa trente mille francs, toutes ses économies, pour transformer en hôpital une maison qui lui appartenait. Tous ces soins s'emparèrent si bien de son esprit, qu'elle n'eut plus le loisir de songer à autre chose, et elle avait presque oublié qu'il y eût des mariages en ce monde, lorsque son fils vint lui annoncer triomphalement qu'il mariait Lello à Tolla.

Pour un marquis et pour un garde-noble, Pippo avait l'esprit un peu bien libéral. Il prisait médiocrement les avantages de la naissance et de la fortune, sous prétexte qu'il était riche et noble depuis sa plus tendre enfance, et il prétendait que les seules gens qui fassent cas des titres et de la richesse sont ceux qui ont pris la peine d'acheter leurs titres et de gagner leur argent. S'il méprisait toutes les distinctions sociales, en revanche il estimait fort la noblesse des sentiments, et il s'amusait quelquefois, au grand scandale de ses camarades, à bouleverser l'ordre hiérarchique de l'aristocratie romaine, donnant la couronne fermée à ceux qui pensaient en princes, et reléguant dans la bourgeoisie tout prince convaincu de penser en bourgeois. Sur le livre d'or de Pippo, Tolla Feraldi était inscrite parmi les reines, Lello parmi les princes : Dominique, le piqueur de buffles, n'était rien moins que le chevalier Menico. On devine aisément que l'inventeur de ce beau système n'était pas un chaud partisan des mariages à la mode, et qu'il n'admirait guère cette loi des convenances qui veut qu'un prince épouse une princesse, et qu'un millionnaire épouse un million.

« Victoire ! » cria-t-il à sa mère ; « Rome se convertit à mes idées. Une grande famille va donner l'exemple : la foule suivra. Tu sais que l'héritier présomptif du prince Coromila-Borghi est à Venise, aux pieds d'une adorable

petite bourgeoise qu'il jure d'épouser à la barbe de ses ancêtres. Eh bien ! ce n'est pas tout ; son frère cadet, notre Lello, qu'ils voulaient marier à une princesse, a demandé aujourd'hui même la main de Tolla. »

La marquise écouta avec une douleur sourde la narration détaillée que lui fit Pippo. Une ou deux fois elle fut sur le point d'interrompre un récit dont chaque mot éveillait en elle de douloureux souvenirs ; cependant elle se contint jusqu'au bout. Lorsque son fils, après avoir tout dit, lui demanda ses applaudissements, elle secoua tristement la tête.

« Pauvre Tolla ! Pourquoi as-tu mis son bonheur aux prises avec l'orgueil des Coromila ? »

« L'orgueil des Coromila se fait vieux. Le père n'a pas six mois à vivre ; le cardinal est condamné par tous les médecins : reste le chevalier. »

La marquise se leva pour aller regarder à la fenêtre. Philippe poursuivit :

« Le chevalier ne m'inquiète nullement. »

« Ah ! »

« Nullement. Il appartient à l'espèce d'hommes la plus inoffensive : c'est un égoïste. Y a-t-il rien de plus aimable qu'un homme qui ne s'occupe jamais des autres ? Je ne voudrais pas lui ressembler : non, l'égoïsme est une vertu sociale dont je ne suis point jaloux ; mais quoi que je voie plus d'une personne (et tu es du nombre) prévenue contre le chevalier, je me déclare incapable de le craindre ou de le haïr. Je l'ai rencontré ce matin ; il fumait son cigare au sortir de la messe, et suivait tout doucement le Corso, en poussant son ventre devant lui. Ses gros yeux indifférents erraient au hasard de balcon en balcon, de voiture en voiture ; il semblait se soucier de la gloire des Coromila comme de la fumée qu'il abandonnait au vent. S'il pensait sérieusement à quelque chose, c'était assurément au déjeûner qu'il avait fait ou au dîner qu'il allait faire. Il avait

l'air d'un homme de bon sens et de bon appétit, qui n'a point de remords et qui n'aurait garde de s'en préparer, de peur de mal dormir. Je l'ai regardé marcher, d'un pas pesant et satisfait, jusqu'au palais de ses pères, et j'ai crié (en moi-même) : « Vivent les égoïstes ! » Ce gros homme ne prendra jamais la peine de contrecarrer ma petite providence ! Est-ce bravement raisonné cela ? Embrasse-moi, et adieu ; je suis de service ce soir. »

Il embrassa tendrement sa mère, pirouetta sur ses talons, et courut mettre son uniforme. La marquise se demanda longtemps si elle irait voir M^{me} Feraldi. Elle croyait connaître assez la famille Coromila pour pouvoir prédire que le mariage ne se ferait jamais, et son amitié pour Tolla lui commandait de la détromper. D'un autre côté, le soin qu'on avait pris de se cacher d'elle, la crainte de paraître malveillante ou jalouse, et surtout la perspective du récit douloureux par lequel il faudrait appuyer son opinion, la firent hésiter jusqu'au soir. A la fin, le dévouement prit le dessus. « Je leur raconterai tout, » pensa-t-elle. « De cette façon mes souffrances n'auront pas été stériles, et le malheur de ma vie sera le salut de Tolla. »

Elle se présenta à dix heures au palais Feraldi. Menico, le bras en écharpe, lui répondit que la comtesse n'était pas rentrée : Lello n'était pas encore parti. Elle revint le lendemain dans la matinée. Cette fois, M^{me} Feraldi et sa fille étaient véritablement sorties pour entendre une messe d'actions de grâces à la Trinité-des-Monts. La marquise alla voir ses malades, et se consulta, chemin faisant, pour savoir si elle n'écrirait pas à M^{me} Feraldi ; mais il lui répugnait de confier au papier le secret qu'elle n'avait encore partagé qu'avec son confesseur. Elle rencontra fort à point l'abbé Fortunati, et lui demanda son avis. L'abbé était un orateur et un homme d'action, mais une âme scrupuleuse et timorée, peu capable de donner un conseil. Il lui répondit d'agir suivant sa conscience et de s'en remettre

à la bonté de Dieu. La pauvre femme, livrée à elle-même, n'imagina qu'un seul expédient pour sortir d'incertitude. Elle résolut de retourner le soir au palais Feraldi pour parler à la comtesse. « Si je trouve encore la porte fermée, » se dit-elle, « c'est que le ciel ne voudra pas que je les avertisse. Qui sait si Lello n'aura pas assez d'amour et de persévérance pour surmonter tous les obstacles que je prévois ? »

En rentrant chez elle, elle trouva la carte de la comtesse avec le mot adieu écrit au crayon. A neuf heures du soir, elle vit les portes du palais fermées ; aucune des fenêtres qui donnent sur la place n'était éclairée. Le portier lui annonça que toute la famille partait le lendemain au petit jour pour Lariccia, et qu'on venait de se mettre au lit. Elle retournait à la maison, lorsqu'elle reconnut dans l'obscurité le beau Lello, courant comme s'il avait des ailes. Il entra dans le palais, et au bout de dix minutes il n'était pas sorti. « Allons, pensa la marquise, » « c'est sans doute la volonté de Dieu ! »

Cette soirée fut pour les deux amants la fête de l'amour permis. Lello trouva la famille réunie au jardin, sous les citronniers, autour d'une table antique où l'on avait servi des sorbets à la rose. Le ciel était sans nuages, et la lune répandait sur les larges allées sa chaste et honnête lumière. La brise du sud, humide et tiède, remuait mollement le feuillage, et animait tout le jardin d'une vie douce et indolente. Tous les bruits du dehors s'étaient apaisés, et la petite cloche d'un couvent voisin interrompait seule d'heure en heure cet épais silence qui pèse sur les nuits de Rome. Tous les domestiques, Menico excepté, dormaient sur une terrasse ; les oiseaux, bercés par la brise, dormaient sur les branches ; les bas-reliefs en cadrés dans la façade du palais, les statues du péristyle et les Hermès du jardin semblaient fermer les yeux. Lello s'arrêta sur les marches du palais, et chanta d'une voix pure et sonore le premier couplet d'une romance que Philippe avait écrite pour lui :

Le ciel est bleu, la mer tranquille ;
 Les Romains couchés par la ville,
 La tête au pied d'un mur, dorment profondé-
 ment ;
 Et la brise du soir, sur les jardins errante,
 Porte des orangers la senteur enivrante
 u cœur de ton amant.

Tolla se leva précipitamment, et courut se jeter dans ses bras. Elle le conduisit à ses parents en voltigeant autour de lui, comme une ombre légère, dans son peignoir de mousseline blanche. En présence du comte, de la comtesse et de Toto, Manuel lui mit au doigt son anneau de fiancée. C'était un petit cercle d'or entouré de turquoises, qu'il avait commandé le matin même dans la via Condotti à l'un de ces artistes en boutique qui sont les premiers bijoutiers du monde. Il prit la main de Tolla, comme pour juger de l'effet de son petit présent, et il la baisa longuement. Tolla, par un mouvement de naïveté sauvage qui fit un peu rougir sa mère, reprit vivement sur sa main le baiser qu'il y avait mis. Toute la soirée se passa dans ces enfantillages qui sont peut-être les plaisirs les plus vifs de l'amour. Les parents de Tolla, témoins muets, mais non pas indifférents, de cette scène charmante, ne songeaient point à contraindre les sentiments de leur fille : ils voulaient attacher Lello, et ils savaient que rien n'attache comme le bonheur. Les deux enfants couraient en liberté dans les allées, ou s'arrêtaient pour écouter le silence, ou marchaient lentement, appuyés l'un sur l'autre, en babilant comme deux pinsons sur la même branche par un beau jour de printemps. Ils se racontèrent plus de vingt fois, sans se lasser ni l'un ni l'autre, les commencements de leur amour et l'histoire de leurs cœurs pendant les six mois qui venaient de s'écouler.

Les projets vinrent ensuite, et Dieu sait com bien de

châteaux en Espagne ils construisirent et renversèrent pour avoir le plaisir de les re bâtir.

« Nous passerons tous nos hivers à Venise, » disait Lello. « Je n'y connais personne ; nous ne serons pas condamnés à aller dans le monde. Nous vivrons pour nous, cachés dans mon vieux palais, que je veux faire rajeunir. »

« Non, » répondait Tolla, « il faut le laisser comme il est. Les murs sont-ils bien noirs ? Aussi noirs et aussi curieusement fouillés qu'une dentelle de Chantilly.

Tant mieux, je ne veux pas qu'on y touche. Ma chambre a-t-elle des vitraux coloriés comme une chapelle ? Est-elle tendue de cuir gaufré et doré ? Je l'aime comme elle est. Ai-je un grand lit d'ébène à colonnes torses avec des rideaux de damas du temps de Véronèse ? Il faut les laisser. Je ne veux pas qu'on cache sous un tapis le pavé de mosaïque.

Il faudra pourtant bien un tapis pour les enfants. Comment pourraient-ils se rouler sur ces dures mosaïques ?

« Vous avez raison, mais je ne supporte pas un tapis neuf. Il faudra trouver dans le garde-meuble quelque vieillerie splendide, un présent du roi de France à notre aïeul le doge, ou un tapis de Smyrne rapporté par notre ancêtre l'amiral. Ils me sauront gré du soin que je prends de leurs reliques, et les vieux portraits de la galerie souriront en me voyant passer.

Pour la promenade, » reprenait Lello, « je ferai faire une grande gondole noire aussi triste qu'un catafalque ; mais l'intérieur sera garni de satin blanc, comme le nid d'un cygne. Ceux qui nous verront glisser sur le Grand-Canal nous prendront pour des officiers autrichiens qui vont commander l'exercice ; ils ne devineront pas le bonheur qui se cache sous cette tenture de deuil. »

« Il faudra que Menico apprenne à manier la rame vénitienne ; je ne veux pas qu'un valet étranger soit en tiers dans nos secrets d'amour. »

« L'été, nous habiterons notre villa d'Albano. Le parc

est si grand, que nous ferons notre promenade du matin, à cheval, sans sortir de chez nous. »

« Non, votre parc est public, et nos regards seraient épiés par trop de monde. »

« Je le fermerai. »

« Je vous le défends ! Que deviendraient les pauvres gens qui ont pris l'habitude de s'y promener comme des princes, et les petits paysans qui viennent vous voler vos oranges ? D'ailleurs je ne vois pas pourquoi je serais toujours chez vous quand vous ne parlez pas de venir chez moi. Nous passerons notre été à Lariccia. »

« Et le parc fermé, où le trouverons-nous ? »

« Vous serez quitte pour faire entourer de murs le petit bois de quarante arpents. »

« Vous oubliez que Lariccia n'est pas à Permettez-vous que j'appelle Toto pour lui demander s'il veut nous donner Lariccia ? »

« Eh bien ! nous n'irons pas à Lariccia. Je vous emporterai dans l'île de Tibère et la mienne, et vous habiterez, malgré vous, mon repaire de Capri. Je parie que vous n'avez pas seulement vu Capri, ignorant que vous êtes ? Ah ! c'est un beau pays. J'y suis allée une fois, quand j'étais petite, et je m'en souviens comme d'hier. Lorsqu'on est dans le golfe de Naples, on voit une belle montagne blanche, grise, rousse, de toutes couleurs, debout au milieu de l'eau. Tous les rivages de l'île paraissent droits comme des murs, et l'on cherche des yeux une échelle de corde pour aborder ; mais il y a une jolie petite marine où l'on débarque sans danger au milieu des pêcheurs en caleçon blanc et en bonnet rouge. Pour arriver à mes vignes et à mon château, il faut gravir un escalier d'une lieue ; mais vous avez de bonnes jambes, n'est-ce pas ? La maison est une tour carrée, blanche comme la neige, un toit en terrasse et des fenêtres si étroites que le soleil n'ose pas entrer chez nous. Les vigneron habitent à l'entour, dans des cabanes tapis-

sées de pampres roux et de raisins noirs. Nous avons deux grands palmiers devant notre porte : leur ombre grêle se dessine en bleu sur les murs de la maison. Quand j'étais enfant, je les prenais pour des géants, avec leurs panaches. Vous verrez les mûriers que mon grand-père a plantés, et le gros figuier qui est sous ma fenêtre, tout peuplé de nids de tourterelles ! Aimez-vous le vin de Capri ? Non pas le rouge : il ressemble trop à du vin ; mais le blanc, qui exhale ce joli parfum de violette ? On en récolte beaucoup sur mes terres, et mon crû est le plus renommé de tout le pays. La bonne vie, Lello ! et comme nous serons heureux ensemble sur notre rocher, loin de Rome et du monde entier, au milieu de nos braves paysans. Ils nous aimeront : vous apporterez beaucoup d'argent pour les faire riches ; moi, je doterai toutes les filles sur mes économies. Croyez-vous qu'une fois que nous serons là, vous avec moi, moi avec vous, et nos enfants autour de nous, nous aurons le courage de nous exiler à Venise pour tout un hiver ? Venise doit être triste au mois de novembre : il y pleut à torrents ; les brouillards des lagunes me font peur ; on ne connaît pas les brouillards dans notre chère Capri ! »

« Je t'aime, Tolla ! nous resterons à Capri toute notre vie. »

« L'hiver et l'été, n'est-il pas vrai ? Dieu me garde peut-être encore quinze années de beauté : je ne veux être belle que pour toi. »

« Tu es un ange ! Rome ne méritait pas de te connaître. Est-ce que la ville entière ne devrait pas être à tes genoux ? Je m'indigne quand je pense qu'il y a des jeunes gens assez aveugles pour admirer une Bettina Negri ou une Nadine Fratief. Et ces petites sottes qui ont pu espérer qu'elles te voleraient mon cœur ! Elles seront bien punies lorsqu'elles nous verront passer au Corso dans la même voiture, ou galoper côte à côte dans les avenues de la villa Borghèse, ou valser ensemble à l'ambassade de France ! »

« En ce temps-là, je ne serai plus obligée de baisser les yeux quand vous paraîtrez dans un salon pour vous regarder à la dérobée. J'entrerais fièrement, au bras de mon Lello, les yeux attachés sur ses yeux. C'est ma mère qui sera heureuse de se montrer partout avec nous ! Je ne ferai pas plus de toilette qu'à présent ; non, je ne veux pas avoir l'air d'une parvenue. D'ailleurs le blanc me va bien, et puis je n'ai jamais aimé les bijoux. »

« Les bijoux ne serviraient qu'à cacher quelque chose de votre beauté. Vous n'en porterez jamais. J'excepte cependant les diamants de ma mère. Elle m'a légué une rivière d'un grand prix, mais d'une admirable simplicité. Ne voudrez-vous point porter ces pauvres diamants pour l'amour de celle qui n'est plus ? »

« Je ferai ce que vous voudrez, Lello. Vous serez mon maître, et vous aurez le droit de me mettre un collier. »

« Nous irons à tous les bals, nous serons de toutes les fêtes ; j'inviterai Rome à venir dans notre palais assister à notre bonheur. Je voudrais pouvoir vous montrer au monde entier. Nous voyagerons ; nous irons en France. »

« Quand vous aurez appris le français, mon bien-aimé paresseux ! En attendant, je vais voyager seule, demain matin, sur la route de Lariccìa. »

« Grâce à ce bienheureux choléra, que le ciel confonde ! »

Tolla lui posa deux doigts sur la bouche :

« Chut ! et point de paroles de mauvais augure ! Promettez-moi seulement de veiller sur vous, d'éviter soigneusement le danger, d'appeler le docteur Ely au moindre symptôme, d'exécuter aveuglément ses ordonnances, en un mot de conserver votre vie comme une chose qui m'appartient. »

« Ne craignez rien, Tolla ; je suis sûr de ne point mourir de cette horrible maladie. »

« Sûr ? Et pourquoi ? »

« Parce que je mourrai d'amour et d'ennui le jour de votre départ. »

« Non, monsieur ; le jour de mon départ, vous m'écrirez une longue lettre, et vous n'aurez pas le temps de mourir. »

« Oui, certes, je vous écrirai, et par tous les courriers, c'est-à-dire tous les deux jours. Longuement ? C'est ce que je ne sais pas encore. Je n'ai pas été jusqu'ici grand barbouilleur de papier, et je pense qu'en amour un baiser en dit plus long qu'une lettre de quatre pages. »

« L'amour est un grand maître : il vous apprendra l'art d'écrire. Souvenez-vous seulement que je vous répondrai avec une exactitude judaïque : lettre contre lettre, et page pour page. Mais chut ! on nous appelle. Voyez donc quelle heure il est ? »

Lello regarda sa montre et répondit avec stupéfaction : Minuit ! Il croyait causer depuis une demi-heure.

« Déjà ! » dit tristement Tolla.

« Mais est-ce que vous avez envie de dormir ? »

« Non ? Et vous ? »

« Moi ! il me semble que nous sommes en plein midi, que le ciel est peuplé de soleils, et que c'est offenser Dieu que de s'ailler coucher à l'heure qu'il est. »

« Mais mon père et ma mère, qui n'ont ni vos vingt-deux ans ni votre amour, ont besoin de quelques heures de repos. Adieu, Lello. »

Lello se pencha sur elle pour la baiser au front. Elle s'enfuit en lui criant : Non, pas ici ; devant ma mère !

Le comte, la comtesse et Toto embrassèrent Manuel Coromila, comme s'il eût déjà fait partie de la famille. Tolla lui tendit les joues, puis elle lui prit la tête dans ses deux mains, et l'embrassa à son tour. Tout le monde le reconduisit à travers les appartements jusqu'à la porte du palais.

« Adieu, frère, » lui dit Toto.

« Venez nous voir à Lariccia, » dit le comte.

« Soignez-vous bien, » ajouta la comtesse.

« Vivez pour que je vive, » murmura Tolla. En ce moment, on entendit un sanglot qui semblait sortir d'un instrument de cuivre. Dominique, caché derrière une colonne de marbre cipolin, prenait sa part des émotions de la famille.

V.

Le lendemain, à six heures du matin, l'heureux Lello dormait à poings fermés, lorsque Tolla et ses parents s'embarquèrent dans une grande chaise de poste qui faisait de temps immémorial le voyage de Lariccia. La comtesse et Tolla occupaient le fond de la voiture, le comte et son fils étaient fort à l'aise sur le devant ; les domestiques pendaient en grappes à l'entour. Le cuisinier, le marmiton et le palefrenier s'accrochaient de leur mieux au siège du cocher ; le camérier du comte, Amarella et Menico s'empilaient sur le banc de derrière, et le soleil oblique du matin chauffait vigoureusement tous ces visages hâlés.

M^{lle} Amarella était cette éternelle Romaine que tous les peintres rapportent dans leurs cartons : grande, belle, large, lourde et médiocrement faite, avec une physionomie fière et stupide qui ne déparait point sa figure. Son vrai nom était Maria, mais elle devait à son humeur aigrette le sobriquet d'Amarella. Ses parents, pauvres journaliers de Lariccia, lui avaient fait apprendre à coudre ; mais c'était elle qui s'était élevée d'elle-même à la dignité de femme de chambre. La nature, qui s'amuse quelquefois à donner à une couturière des qua lités d'homme d'état, l'avait douée d'une certaine ambition et d'une remarquable persévérance. Ce qu'elle avait dépensé de ruse pour entrer chez le comte et pour supplanter sa devancière passe toute croyance. M^{me} Feraldi racontait avec admiration comment Amarella, peu de temps après son entrée dans la maison, avait eu envie d'un vieux châle en crêpe de Chine, autour duquel elle avait tourné deux ans et demi, et qu'elle

s'était fait donner à la fin sans l'avoir demandé une seule fois. Cette patiente fille poursuivait depuis le printemps un nouveau projet qu'elle n'avait encore laissé entrevoir à personne : elle voulait se marier, et elle avait jeté son dévolu sur l'excellent Menico. Le jeune piqueur de buffles avait une beauté mâle et robuste, faite pour séduire une âme paysanne ; mais ce qui attirait surtout Amarella, c'était la candeur de ce grand enfant, en qui elle devinait des trésors de tendresse, de dévouement et d'obéissance aveugle. Elle espérait trouver en lui l'idéal de toutes les femmes : un mari qui ferait trembler tout le monde, et qui tremblerait devant elle. Son plan était tracé à l'avance : Menico reviendrait à Rome au mois de novembre ; il succéderait au portier du palais Feraldi, qu'on saurait bien faire chasser. Le mariage se ferait en même temps que celui de mademoiselle, peut-être dans six mois, dans un an au plus tard ; le comte donnerait une dot ; le seigneur Lello, dans l'ivresse de son bonheur, en offrirait sans doute une seconde. Amarella, pour ne point se séparer de son mari, resterait au service de la comtesse. Elle organisait sa vie à l'avance, montait sa maison, prenait une bonne d'enfants et un petit domestique pour faire les courses, et menait le même train que le concierge d'un prince ou le suisse d'un cardinal.

Cependant Menico, la tête appuyée sur l'épaule du camériste, ronflait à l'unisson des roues de la voiture. Sa femme en espérance le pinça familièrement pour le réveiller.

« *Aô ! Menico, Menicuccio, Cuccio !* » lui cria-t-elle en épuisant tous les diminutifs de son nom, « nous voici à Tavolato, et les fiasques sont sur la table. »

Tavolato est un cabaret situé sur la route de Lariccìa, à deux lieues environ de la porte de Saint-Jean de Latran. Les promeneurs s'y arrêtent, comme à Ponte-Molle, pour vider quelques bouteilles de vin d'Orvieto.

Maîtres et valets descendirent sous une sorte de hangar construit avec des branchages de lauriers-roses. Le caba-

retier apporta un pain bis, un fromage de lait de jument et une douzaine de flacons de verre blanc, au large ventre, au col effilé, bouchés à la mode antique par une goutte d'huile et une feuille de vigne, et remplis d'un petit vin blanc, léger, sucré, limpide et joyeux. Tolla s'amusa à déboucher les bouteilles et à enlever avec un petit paquet d'étoupes la goutte d'huile qui ferme le goulot et protégé le vin contre le contact de l'air ; puis elle remplit tous les verres, excepté le sien, et l'on but en chœur à sa santé. Les douze flacons se vidèrent comme par enchantement, et Menico en prit sa bonne part, quoiqu'il ne bût que de la main gauche. Il trouva même le temps d'engloutir une livre de pain, tandis que Tolla émiettait sa part à une nichée de poussins, accourus avec leur mère sur les pas du cabaretier.

Lorsqu'on remonta en voiture, Menico était de si belle humeur, qu'Amarella crut le moment propice à l'exécution de ses petits projets.

« Il me semble, » lui dit-elle, « que tu ne détestes pas l'Orvieto ? »

« Les prêtres ne défendent pas d'aimer le bon vin, » répondit sentencieusement Dominique.

« En buvais-tu beaucoup à Lariccia ? »

« Autant que j'en voulais boire. »

« Comment l'entends-tu ? »

« Quand mademoiselle est à Lariccia, elle m'en fait donner tous les soirs. »

« Mais quand mademoiselle n'y est pas ? »

« Quand mademoiselle n'y est pas, je n'ai pas soif. »

Amarella partit d'un grand éclat de rire. Elle affectait une grosse gaieté, quand elle ne savait que dire et qu'elle voulait montrer ses dents.

« Tu es un brave garçon d'aimer ainsi mademoiselle, mais je crois qu'elle te le rend bien. »

« Est-ce qu'elle t'a jamais parlé de moi ? »

« Très souvent. Elle dit que tu serais capable de tuer un homme pour elle. »

« Un homme ! Je tuerais un cardinal ! » Amarella fit un signe de croix.

« Mais, » reprit-elle, « tu dois bien t'ennuyer pendant l'hiver, quand mademoiselle est à Rome et que tu restes seul avec tes vilains buffles ? »

« Quelquefois, mais je trouve toujours le moyen de me faire envoyer à la ville une ou deux fois dans un hiver. »

« Sais-tu qu'ils sont très laids, tes buffles, avec leur peau galeuse, leur grosse tête et leur dos bossu ? »

« Oui ; mais moi, quand je galope derrière eux, la lance à la main, dans une grande plaine nue, en serrant mon cheval entre mes guêtres, il me semble que je suis beau comme un Romain d'autrefois. »

« Mais lorsque tu reviens de Rome et que tu as vu tant de palais et d'églises, comment peux-tu encore regarder ce grand désert brûlé par le soleil, sans herbe, sans arbres, sans maisons, où l'on ne rencontre que des aqueducs écroulés et de vieilles ruines de brique ? Moi, je trouve cela affreux. »

« Horrible ! » ajouta le camérier, qui se piquait d'avoir du goût.

« C'est que vous avez vécu longtemps à la ville, répondit sincèrement Menico ; moi, qui ne sais rien et qui ai passé toute ma vie dans cette grande solitude qui s'étend autour de Rome, j'aime ces plaines brûlées, ce soleil ardent, ces ruines rouges, et jusqu'au chant des cigales, dont les ailes grises viennent quelquefois me fouetter la figure. Quand je suis triste, il me plaît de voir que tout est triste autour de moi. »

« Et quand tu es gai ? »

« Alors c'est autre chose. Je vois des fleurs sur toute la terre, et les masures rouges deviennent plus belles que des églises le jour de Pâques. Comprends-tu ? »

« Tu regrettais donc tes herbages et tes mesures pendant les quatre mois que tu as passés à Rome ? »

« Non. »

« Pourquoi ? J'étais auprès de mademoiselle. »

« Et si mademoiselle t'appelait à Rome pour toute la vie, y viendrais-tu ? »

« De grand cœur. Allons, mon Menico, tu mourras citoyen de la grande ville. »

« Peut-être. »

« Et tes enfants seront de petits Romains. »

« Quels enfants ? Je ne me marierai jamais. »

Amarella se remit à rire, mais du bout des dents.

« Jamais ! C'est tard. Et pourquoi ? »

« Je n'ai pas le temps. »

« Explique-moi cela, je t'en supplie. »

« Rien de plus simple. Si j'épousais une femme, je lui obéirais, n'est-ce pas ? »

« Probablement. »

« Eh bien ! on ne peut pas servir deux maîtres à la fois. »

Tandis que Dominique confessait si naïvement son adoration pour sa maîtresse, la voiture roulait sur la voie Appienne ; le Monte Cavo se rapprochait rapidement, et Tolla, avant de s'engager dans la route qui mène aux jardins et aux parcs d'Albano, jetait un dernier coup d'œil à ces prairies desséchées qui entourent la ville d'une ceinture de tristesse et de désolation. Lorsqu'on suit cette route pendant l'été, on est tenté de croire que la terre d'Italie, partout si belle et si féconde, a été marquée d'un fer rouge autour de Rome, soit pour expier les crimes des empereurs, soit pour effacer les scandales des papes. La route ne traverse que des terrains nus, hérissés d'herbes flétries, divisés par quelques barrières de bois mal équarri, et animés de loin en loin par la présence d'un bouvier à cheval qui chasse une vingtaine de bœufs blancs et de buffles noirs. On rencontre de temps en temps un petit temple

dépouillé de ses marbres, un tombeau en ruine, ou les restes d'une villa où les éperviers font leur nid. Mais Tolla prêtait à cette solitude morte la vie, la jeunesse et l'amour qui abondaient dans son âme. La joie dont elle était pleine débordait sur tous les objets environnants, ressuscitait les ruines et faisait reverdir la terre. Elle comprit alors pour la première fois cette fiction des poètes qui prétend que l'amour fait naître les fleurs sous ses pas.

La famille Feraldi traversa à dix heures la grande rue de Lariccia. Vers le même moment, Lello s'habillait pour aller voir Philippe Trasimeni : il avait dormi sans débrider jusqu'à neuf heures et demie.

« Qui t'amène si matin ? » demanda Pippo en le voyant entrer.

« Le bonheur, mon ami ! J'ai passé une soirée comme les saints n'en ont pas souvent en paradis. »

« Bravo ! Et comme je suis le seul à qui tu puisses sans indiscretion faire part de ta félicité, tu m'apportes le trop plein de ton âme ? Verse, mon ami, verse. »

« Ce ne'st pas tout. J'ai un conseil à te demander. »

« Demandez et vous recevrez. C'est parole d'Évangile. »

« Mon cher Pippo, elle est partie. »

« Je le sais, mais si c'est sur moi que tu comptes pour la faire revenir... »

« Non. J'irai la voir un de ces jours ; je l'ai promis à son père. Nous prendrons rendez-vous à Albano. Voudras-tu être du voyage ? »

« De grand cœur ; aujourd'hui, demain, pourvu que je ne sois pas de service. »

« Non, plus tard : je ne veux pas faire d'imprudences ; mais, en attendant, il faut... Ne te moque pas de moi ; j'ai promis de lui écrire. »

« Eh bien ? »

« Par tous les courriers. »

« Après ? »

« A dater d'aujourd'hui. »

« Où est le mal ? »

« Si j'avais déjà reçu une lettre d'elle, je ne serais pas en peine : je lui répondrais paragraphe par paragraphe ; mais tu sais combien j'ai peu l'habitude d'écrire, et je voudrais... »

« Quoi ? me prendre pour secrétaire ? » demanda Philippe en riant aux éclats. « Grand merci ! Je te ferai des vers tant que tu voudras, parce que tu n'en voudras pas tous les deux jours, et parce que je tiens pour démontré que tu n'es pas capable d'en faire ; mais comme tout homme qui a appris à écrire est capable de faire de la prose, j'espère bien que tu sauras te passer de moi. »

« Sans doute, et si tu attendais les demandes pour faire les réponses, tu saurais que je ne veux de toi qu'un simple conseil. Je prendrai le style familier, n'est-ce pas ? Je lui parlerai un peu de tout, de l'état sanitaire, des bals, de ce qui me sera arrivé dans la journée, de... »

« En deux mots, mon cher, parle-lui d'elle et de toi. C'est le texte invariable de toutes les lettres d'amour, depuis l'antiquité la plus reculée. »

« Et puis-je me permettre de la tutoyer ? Je lui ai dit tu, hier au soir, dans la chaleur du discours ; mais peut-être dans une lettre le vous serait-il plus de saison ? »

« Mon cher Lello, le vous est une invention des Romains de la décadence. Ce vous sans équivalait dans l'origine à un long compliment, ainsi conçu : « Homme, tu as tant de vertu, de puissance et de gloire, que tu n'es pas un seul homme, mais dix ou douze hommes réunis en faisceau. Agréez mon respectueux hommage. » Tous les peuples qui pensent qu'un homme en vaut un autre, que le maître n'est pas à son domestique comme la dizaine est à l'unité, ont gardé le tu. Les premiers chrétiens se tutoyaient, les apôtres tutoyaient le Sauveur, tandis qu'un pair d'Angleterre dit vous à son chien, doute pour indiquer qu'il le

respecte autant qu'une meute entière. Décide maintenant si tu dois dire vous à ta maîtresse. »

« Non, par Bacchus ! Tu es un homme de bon conseil. Adieu, merci ; je vais écrire. »

Il courut au palais Coromila, s'enferma à double tour dans sa chambre, de peur de surprise, et écrivit en moins de trois heures la lettre suivante :

Ma chère Vittoria,

Il n'y a pas à dire, il faut que ce soit moi qui écrive le premier. Eh bien ! soit, puisque cette lettre m'en attirera une de ta main.

Je me suis demandé si je devais t'écrire en *vous* ou en *tu* ; mais il m'a semblé que le *tu* convenait mieux entre deux personnes qui s'aiment. Va donc pour le *tu*.

Ce soir, c'est le jour de la comtesse Sutri. Il faudra y aller danser, etc. (etc. ne veut pas dire : faire l'amour) ; mais avec qui dansera-t-on ? Avec personne, ou avec des laides, comme la B... ou la M... Si l'on joue, je jouerai, et, moyennant un petit sacrifice de huit ou dix écus, j'assurerai ta tranquillité et la mienne, car tu n'auras pas de reproches à me faire. Baste ! Dans ma lettre de samedi, je te rendrai compte de tout.

On meurt toujours assez gaillardement. Du reste, rien de nouveau depuis hier. On dit qu'il y a eu un cas de choléra dans les environs de Lariccìa. Je voudrais que cela fût vrai : la peur qui a chassé monsieur ton père nous le ramènerait incontinent. On parle de deux cas à Frascati.

A propos de Frascati, j'espère que tu ne fréquenteras pas ce pays-là. Il s'y trouve en ce moment un certain petit homme brun foncé, qui arrive d'Ancône et qui a naguère témoigné pour toi une vive sympathie. Son nom commence par un m et finit par un i. Je ne voudrais pas que le voisinage fît naître quelque petit amour, qui ferait écrire quelques petites lettres, qui feraient... Mais, allons ! je crois que je puis me fier à toi.

Adresse ta réponse à Manuel Miracolo. J'avais d'abord pensé à Romilaco ; mais le pseudonyme serait trop transparent. Je crois que les gens de la poste ne reconnaîtront pas Coromila dans Miracolo.

Adieu, il est tard ; on m'attend dans le cabinet de mon père. Je te laisse : tu peux croire avec quel regret ! Mes respects à ta mère et à ton père ; j'embrasse Toto. Je ne te presse pas de me répondre sans retard : je suis sûr que la recommandation serait inutile, et c'est dans cet espoir que je me dis pour la vie ton très affectionné et sincère.

— LELLO.

Les Feraldi dévorèrent en famille cette singulière lettre d'amour, où la pauvreté d'esprit engendrait la froideur, et où la gaucherie se cachait de son mieux sous un air cavalier. Lecture faite, le père haussa les épaules, et dit en souriant : « Bavardage d'amoureux ! » La mère répéta avec une complaisance visible les deux derniers mots : « *affezionatissimo vero !* » Le frère garda ses impressions pour lui ; il savait de longue main que Lello n'était pas un aigle ; il avait tremblé à l'idée de cette correspondance,

qui pourrait refroidir le cœur de son futur beau-frère en épuisant ce qu'il avait d'esprit ; il savait que les hommes de tout âge sont de grands écoliers qui pardonnent rarement à ceux ou à celles qui leur ont donné des *pensums*, mais, à tout prendre, il n'était pas mécontent du premier *pensum* de Lello.

Tolla était au comble de la joie. Elle ne jugeait point la lettre de son Lello, et comment l'aurait-elle jugée ? Elle la baisait, elle la serrait sur son cœur, elle lui parlait, elle l'approchait de son oreille, comme si le papier avait pu lui répondre. Tout lui semblait admirable dans cette chère petite lettre : le papier était d'un beau blanc, l'encre d'un beau bleu, la cire d'une odeur exquise, et le style à l'avenant. Si quelqu'un s'étonne qu'une fille spirituelle, instruite et délicate puisse se tromper à ce point et baiser avec enthousiasme une lettre assez sotte et presque impertinente, je répondrai que c'était sa première lettre d'amour, et qu'une première lettre d'amour est toujours jugée avec indulgence, fût-elle adressée à une duchesse et écrite par un commis-voyageur. Tolla lui renvoya, sans chercher ses mots, une lettre de douze pages, qui était moins une réponse qu'un *post-scriptum* ajouté à leur longue conversation du jardin. C'était un récit détaillé de tous les sentiments qui avaient traversé son cœur durant deux longues journées, la suite de ses pensées d'amour, qui s'enchaînaient l'une à l'autre comme les anneaux d'un collier d'or. La route lui avait parlé de Lello ; elle avait entendu son nom dans le bruit des roues de la voiture : arrivée, elle avait parlé de lui à tout ce qui l'entourait, à la maison, au jardin, aux meubles de sa petite chambre, aux vieux arbres, confidents de ses premiers secrets. Le lendemain matin, en attendant l'arrivée de la poste, elle avait poussé jusqu'à Albano, seule, à cheval, par le petit sentier du ravin, pour donner un coup d'œil à la villa Coromila. Elle avait trouvé la porte ouverte à deux battants, comme si la

maison eût attendu sa future maîtresse. Jamais le parc ne lui avait paru si beau. Les grands chênes avaient l'air de se ranger au bord des avenues, comme de fidèles serviteurs, pour lui rendre hommage. Elle les avait passés en revue en les saluant de la main. Elle avait rencontré une vieille femme qui ramas sait du bois mort ; elle lui avait donné de quoi se chauffer tout l'hiver. Deux bambins qui tentaient l'escalade d'un poirier s'étaient enfuis à son approche ; elle avait cueilli des poires pour les leur jeter. Elle avait découvert, au fond du parc, à une demi-lieue de la maison, une charmante retraite ; c'était un massif de grands buis, de troènes et de lauriers. Il fallait absolument y construire un cabinet de travail. C'était là qu'elle enseignerait le français à son roi fainéant : cette partie du jardin prendrait désormais le nom d'académie de France.

La lettre se terminait par une page entière d'un délicieux radotage d'amour, intraduisible dans une langue aussi précise que la nôtre. C'étaient des superlatifs impossibles, un mélange bizarre d'adjectifs entrelacés, un chaste et pur dévergondage de style, une prose poétique aussi fraîche que la rosée du printemps, aussi sonore que le bruit des baisers, un hymne à la créature où le Créateur n'était pas oublié, l'aveu virginal d'une passion sans tache et d'un bonheur sans remords.

Le croira-t-on ? lorsqu'elle relut sa lettre, elle la trouva froide. Elle aurait voulu pouvoir écrire comme Lello.

Voici la réponse qu'elle reçut.

Rome, 19 août 1837.

Ma chère Tolla,

La poste ne donne pas encore de lettres. J'en suis donc à attendre ta réponse à ma lettre du 17 courant ; mais, pour gagner du temps, je commence toujours à t'écrire. Si ta lettre m'arrive ensuite, je t'en accuserai réception.

Il y a un vieux proverbe qui dit : Le diable est plus laid en peinture qu'en réalité. J'espérais qu'il en serait de même de ton absence, et je croyais pouvoir m'y faire ; mais je vois bien que le proverbe a menti, car je suis comme un poisson hors de l'eau. J'ai passé hier devant ta maison, et je me suis senti tout mélancolique en voyant les volets fermés. J'ai pensé à nos causeries, à nos promenades, etc. tout cela est suspendu ! Pour combien de temps ? Pour un mois. En vérité, c'est un peu bien long ; mais il faut s'y résigner, d'autant plus que ce mois de prudence portera ses fruits dans l'avenir.

J'espérais aller te voir lundi ; mais, si tu veux bien le permettre, nous remettrons la partie à jeudi. D'abord je serai plus libre, et je pourrai rester plus longtemps ; puis nous ne saurions avoir trop de prudence, et je crains d'éveiller les soupçons.

Je voudrais te dire une infinité de choses ; mais il vaut mieux les réserver pour notre première conversation, qui sera, je te le promets, longue et bonne.

Passons à la soirée de la comtesse Sutri. J'y suis allé sur les neuf heures et demie. J'ai fait un whist avec mon oncle le colonel. J'ai perdu une douzaine de fiches à dix sous, et j'ai quitté le jeu vers onze heures. J'ai passé dans le grand salon et je suis tombé au milieu d'une contredanse. Les danseuses étaient la B..., la L..., la D..., et mademoiselle la fille de M^{me} Fratief. Je restai spectateur indifférent. La générale accourut à moi, dès qu'elle m'aperçut, en criant : Ah ! cher prince ! Il faut

que je vous raconte ce qui nous arrive : une histoire épouvantable ! L'Anglais qui demeure dans notre maison, au-dessus de nous, prétend qu'on lui a volé un fusil ; il a fait venir la police : on a eu l'indélicatesse de fouiller la chambre de mon domestique. J'ai eu beau dire que Cocomero était un honnête homme, que mes gens n'étaient pas capables d'une mauvaise action : vos sbires sont des malotrus. Ils ont retourné le lit de ce pauvre garçon, qui pleurait comme un enfant de se voir injustement soupçonné ; mais ils n'ont rien trouvé : j'en étais bien sûre. Croyez-vous que je ferais bien de me plaindre au cardinal-vicaire ? Enfin des jérémiades dont je suis encore assourdi.. A ce moment j'entendis les premières mesures d'une certaine valse de ma connaissance et de la tienne ; mais comme j'aurais été forcé de danser avec la chère Nadine, je fis la sourde oreille. Mon indifférence fut funeste à la valse : le piano s'arrêta, et l'on ne dansa plus. M^{me} Fratief partit avec sa fille : elle comptait sur moi pour la reconduire ; mais je me contentai de lui faire un profond salut et de dire à son intention la *prière pour les voyageurs*. Ai-je bien fait, mon maître ?

Et maintenant, parlons un peu du choléra.

Le fléau a complètement disparu dans le Borgo ; il règne à la place Montanara et à la via Margutta, et il commence à faire son chemin dans le Corso. J'ai un peu de peur ; mais à force de précautions, j'espère échapper. Ne crains rien, et si par accident le courrier arrive un jour sans t'apporter de lettre, ne va pas te

figurer pour cela que je suis mort.

Je termine ici la première partie de ma lettre : si je reçois la tienne après dîner, j'ajouterai un *post-scriptum*. Mes respects à tes parents ; embrasse ton frère pour moi. Je suis avec tendresse ton très affectionné.

P.-S. J'ai reçu ta lettre, et je te laisse à penser si elle m'a été agréable.

— LELLO.

Cette correspondance se prolongea, sans incident notable, jusqu'aux derniers jours de septembre. Tolla écrivait des lettres adorables, et adorait aveuglément les lettres médiocres de Lello. Toto, en observateur froid et judicieux, relevait à part lui dans les lettres du jeune Coromila tous les passages qui pouvaient l'éclairer sur l'état de son cœur ou sur la solidité de son caractère. Il remarqua bientôt dans le style une fatigue sensible. Le 22 août, Lello, charmé d'avoir pu écrire une longue lettre, s'écriait avec enthousiasme :

Comment ! je suis au bout de ma feuille de papier ! allons, je vais écrire en travers. Eh bien ! non, j'ajouterai une feuille. De cette façon j'écirai deux fois plus qu'à l'ordinaire. Te souviens-tu qu'un certain soir je m'accusais de n'être pas grand barbouilleur de papier ? Le fait est que cela a toujours été mon défaut ; mais quand j'écris à toi, je ne sais à quoi cela tient, je ne m'épuise jamais, et je trouve toujours du nouveau à te dire. Qui m'expliquera cette énigme ?

Le 14 septembre cette fécondité était bien épuisée. Il écrivait :

Sais-tu que c'est un supplice terrible que d'improviser une lettre de but en blanc, sans avoir à quoi répondre ? Le langage de l'amour est fécond, j'en conviens, mais dans la conversation, et non dans la correspondance. Si tu étais ici, je saurais que dire ; mais si je t'écris que je t'aime, c'est chose dite et redite ; que je te suis fidèle, c'est chose trop évidente ; que je désire ton retour, c'est un sujet tellement rebattu qu'il ne me reste plus qu'à jurer comme un païen en voyant que tu ne reviens pas. Que dire ? mon Dieu ! que dire ?

Je te dirai premièrement que le choléra... „ Le choléra, comme on l'a déjà vu, tenait une grande place dans cette correspondance amoureuse, et les lettres de Lello pourront ser vir un jour à l'histoire du choléra de 1837. Lello racontait toutes les phases du fléau en observateur exact, et toutes les émotions qu'il en ressentait, en psychologue sans vanité. Il avait cette naïveté des peuples du Midi, qui ne rougissent ni de leurs terreurs ni de leurs larmes.

Le choléra, écrivait-il le 24 août, continue sa moisson de chrétiens ; on dit qu'hier nous allions un peu mieux : on a vu moins de communions et d'enterrements que les jours passés. Je te confesse que j'ai grand'peur, non que je sois malade, je me sens comme un taureau, mais d'entendre dire : « Un tel jouait hier à l'écarté, on l'enterre aujourd'hui ; une telle était hier à la promenade, elle sera ce soir au cimetière ; » tout cela m'a jeté dans une sombre mélancolie. La pensée de ma Tolla me soutient, mais quelquefois elle ajoute à ma tristesse. Je me dis :

Serai-je vivant demain pour recevoir sa lettre ? la reverrai-je jamais ? que de viendra-t-elle si je meurs ? Et la mélancolie est si forte, qu'elle m'arrache des larmes. N'y pensons plus ; gai ! Gai !

Oui, gai ! gai ! cela est facile à dire ; mais il faudrait pouvoir être gai. Une centaine de morts par jour, et des personnes de connaissance : la princesse Massimi, la princesse Chigi, et tant d'autres !

Une semblable correspondance n'était pas faite pour rassurer la famille Feraldi. La peur du mal donna à la pauvre comtesse une légère indisposition. Dès que Manuel en fut informé, il écrivit à Tolla :

J'ai appris avec déplaisir que ta mère avait des douleurs d'entrailles. Pour l'amour de Dieu, dis-lui de se soigner, et à la moindre diarrhée fais-lui faire de la pulpe de tamarin pour tisane et de l'eau de riz pour lavement. C'est l'ordonnance du docteur Ely.

Ce matin j'ai été pris d'une peur affreuse : j'avais des coliques. J'ai cru sans hésiter à une attaque de choléra, et j'ai demandé de l'eau de riz ; mais tandis qu'elle se faisait, mon mal s'est passé, et j'ai envoyé tous les remèdes au diable.

De tels détails insérés dans une lettre d'amour n'ont rien de choquant en Italie, et Tolla remercia avec effusion son cher Lello de l'intérêt qu'il prenait à la santé de la comtesse.

Toto, qui observait en même temps sa sœur et Coromila, s'aperçut que de jour en jour cette excellente fille

s'attachait davantage à son amant, par toutes les craintes qu'il lui avait données et les dangers qu'il avait courus.

Quelquefois, pour faire trêve aux pressentiments sinistres, Lello parlait de ses espérances et de ses projets pour l'avenir. Tantôt il offrait à Dieu ses ennuis présents, et lui demandait en échange un bonheur parfait ; tantôt il énumérait un à un les plaisirs qu'il se promettait pour l'hiver prochain. Toto aurait voulu qu'il comptât un peu plus sur lui-même, au lieu de s'en remettre à la Providence. « Patience ! » écrivait Lello (Toto l'aurait voulu moins patient), « offrons nos tribulations à Dieu, et en échange du sacrifice qu'il nous impose, il nous donnera une parfaite félicité. Je me repais déjà de la pensée de ces jours où nous serons heureux ensemble, où ensemble nous remercierons Dieu de nous avoir assistés dans nos besoins et ré compensés de nos souffrances. O douce idée !!! »

« Voilà des rêveries bien creuses et des espérances bien vagues, » pensait le sage Toto Feraldi. « Je songe, » écrivait Lello, « je songe à l'hiver prochain, aux visites que je te ferai dans ta loge à l'opéra, aux réunions choisies où nous verrons sans oublier la prudence » (trop de prudence ! pensait Toto), « aux cotillons, aux contredanses, aux petites jalousies qui naîtront dans ton cœur ou dans le mien, aux journées pluvieuses que nous passerons chez toi, et à tant d'autres belles choses dont l'énumération serait trop longue. »

« Il ne parle pas du mariage ! » murmurait intérieurement le frère de Tolla.

Un jour, Tolla lut en pleurant de joie ce passage d'une lettre de Lello :

Tu peux imaginer ou plutôt tu dois savoir comme un amant s'attache à tout ce qui vient de la personne aimée ; mais ce que tu n'imagineras jamais, c'est l'attachement que j'ai pour

tes lettres. Sache que j'ai commandé à Castellani une cassette de noyer poli, avec une magnifique serrure qui s'ouvrira avec une clé d'or suspendue à un anneau d'or : le tout me coûtera une vingtaine d'écus, et pourquoi ? pour serrer tes lettres, qu'un jour, s'il plaît à Dieu, nous relirons ensemble.

Toto ne fit aucune objection aux larmes de sa sœur, mais il eût mieux aimé ne pas savoir le prix de la cassette.

Depuis le départ de la famille Feraldi, Lello promettait de faire le voyage d'Albano. Tolla, avertie la veille, monterait à cheval avec sa mère, et l'on se rencontrerait par hasard aux environs du tombeau des Horaces. Malgré les instances de Tolla et l'empressement de Pippo, qui devait être de la partie, ce voyage resta six semaines à l'état de projet. Lello avait peur d'éveiller les soupçons. Il était surveillé par trois ou quatre personnes, et il croyait avoir cent espions à ses troussés. M^{me} Fratief et sa fille lui tendirent plusieurs piégés dans l'espoir de lui faire avouer sa correspondance avec les Feraldi ; mais il prit si habilement ses mesures, il sut si bien faire l'ignorant, *l'Indien*, comme on dit à Rome, qu'elles n'obtinrent aucune preuve contre lui. Ces petits complots le mirent en fureur. Il écrivait à Tolla : « Cette Nadine ! j'ai envie de lui faire la cour, de la rendre folle de moi, et de lui infliger une mystification qui la forcera d'entrer au couvent, pour le moins ! Mais non, tu n'aurais qu'à prendre de la jalousie, et puis on jaserait sur moi. » Ses amis et les anciens compagnons de ses plaisirs le savaient amoureux : il n'était plus de leurs parties ; mais il se gardait de prononcer devant eux le nom de Tolla. Un jour, son valet de chambre lui remit, en présence de sept ou huit jeunes gens, une lettre de Lariccia. Tous ces jeunes fous lui crièrent à la fois : « De qui ? de qui ? » Il répondit, en mettant la lettre dans sa poche : « C'est d'un abbé ! »

Il racontait à sa maîtresse, avec une satisfaction visible, ces petits succès de dissimulation : cacher son bonheur est un plaisir italien. Il se cachait aussi de sa famille, mais pour des causes différentes : il avait peur de ses oncles et de son père.

Je voudrais t'écrire plus longuement, disait il un jour à Tolla ; mais je suis entouré d'espions, mon père me fait appeler à chaque instant, et lorsque je monte chez lui, je n'aime point à laisser sur mon bureau ma lettre commencée. Je jette tout dans un tiroir et je prends la clé dans ma poche. Au moment où je t'écris, je suis enfermé à double tour dans ma chambre, quoiqu'il n'y entre pas un chat ; mais on ne saurait trop prendre de précautions.

« Pauvre garçon ! » disait Tolla.

« Poltron ! » pensait Toto.

Les derniers jours de septembre parurent bien longs à toute la maison Feraldi. Lello promettait toujours de venir et ne venait jamais. Il alléguait deux grandes affaires dont il attendait le dénouement. « Quand vous saurez ce qui m'a retenu, » écrivait-il à la comtesse, « vous ne regretterez pas le temps perdu. Notre bonheur avance à grands pas, et le jour où nous nous verrons à Albano, je vous porterai de bonnes nouvelles. » Pippo Trasimeni avait écrit de son côté qu'il lui tardait fort de venir serrer la main à Tolla, mais que Lello se faisait trop tirer l'oreille. Il fondait une sorte d'association de charité, et les convocations, les assemblées, les quêtes et les circulaires prenaient le plus clair de son temps. Il avait l'air de traiter encore une autre affaire avec son oncle le chevalier et son frère aîné, qui était revenu de Venise ; mais aucun ami de la famille n'était dans le secret, excepté un Français, monsignor Rouquette, secrétaire particulier du cardinal-vicaire.

Le 29 septembre, à huit heures du soir, on relisait en commun la correspondance de Lello dans la chambre du comte, autour d'un petit feu clair et où Toto jetait de temps à autre une poignée de sarments. La famille entière, sans excepter Tolla, était en proie à une sorte de malaise qui ressemblait beaucoup à de la tristesse. Le comte relevait tout haut les expressions ambiguës, les phrases équivoques et les symptômes d'indifférence épars dans toutes ces lettres. La comtesse et Tolla prenaient la défense de Lello. Toto ne donnait point son avis, il aurait eu trop à dire ; mais il offrait de partir pour Rome et d'aller voir par lui-même ce qu'on pouvait encore espérer. La comtesse ne voulait pas exposer son fils à ce voyage, tant qu'il serait question du choléra ; mais ne pouvait-on pas envoyer un homme intelligent et dévoué, par exemple Menico ? Si l'on apprenait que Lello avait cédé à l'influence de sa famille, de ses amis ou d'une maîtresse, on verrait à se pourvoir ailleurs. Tolla trouverait des maris à choisir. Elle n'avait que vingt ans et un mois ; sa beauté était dans tout son éclat, sa réputation intacte : Lello, en évitant de se compromettre, ne l'avait point compromise. Morandi d'Ancône était venu pour l'automne à Frascati, chez la vieille duchesse Pisani. Peut-être serait-il disposé à reprendre les négociations ?

Tolla se récriait à cette seule idée. Elle jurait d'épouser le cloître ou Lello.

Ces débats furent interrompus par l'arrivée du valet de chambre de Lello, qui apportait une longue lettre de son maître. Menico, qui revenait des champs, fut chargé de conduire le messager à la cuisine et de lui faire fête. Tolla déchira vivement l'enveloppe, et lut à haute voix la lettre suivante :

Grandes nouvelles, ma chère Tolla, et bonnes nouvelles ! Je commence à croire que Dieu nous protégé et que notre bonheur est assuré. Te

Deum laudamus !

Sache d'abord que, moi qui ne songe jamais à rien, j'ai eu l'idée de fonder un grand hospice pour les orphelins du choléra. Cette idée, il fallait la mettre à exécution sans argent, sans local, sans rien ! J'ai donc surmonté ma timidité naturelle ; je me suis fait actif, remuant et presque effronté. J'ai parlé à trois ou quatre cardinaux ; ils ont soumis mon projet au saint-père, qui l'a approuvé des deux mains. J'ai formé un comité, nous avons organisé des quêtes dans toutes les églises et même dans les maisons. Tu te demandes comment un paresseux tel que moi a pu prendre tant de peine ? Tu ne t'étonneras plus de rien quand tu sauras que c'était à ton intention. Et comment ? On m'avait prédit que cette bonne œuvre attirerait la bénédiction du ciel sur mes fils (entends-tu ? mes fils !), et que si je parvenais à mener à fin cette entreprise, j'obtiendrais la chose que je désire le plus ardemment. Figure-toi si je m'y suis mis de tout mon cœur ! Et j'ai réussi !...

« Qu'il est bon ! » murmura Tolla en s'essuyant les yeux.

« Je n'ai jamais dit qu'il fût méchant, » répondit le comte.

« Oui, fais amende honorable, » répliqua la comtesse.

« Achéons vite, » dit Toto. « Ce n'est pas là cette grande nouvelle qu'il nous promet. »

Tolla continua.

La récompense ne s'est pas fait attendre. Tu sais que mon frère s'était amouraché à Venise de la fille d'un petit banquier qui n'est pas

même noble. Il jurait de l'épouser, et cette fantaisie mettait mon père au désespoir. Il dicta à mon oncle le colonel une lettre sévère à laquelle mon frère fit une réponse fort impertinente, disant que si l'on ne lui permettait pas le mariage public, il trouverait assez de prêtres pour le marier secrètement : qu'il avait donné sa parole, et qu'il faisait plus de cas de son honneur personnel que de la vanité de la famille ; enfin qu'il ne s'effrayait point des menaces, puisqu'on ne pouvait le déshériter de son majorat. Je fus scandalisé, comme tout le monde, du langage de mon frère, et je devinai aisément que s'il persistait à mécontenter la famille, je ne pourrais obtenir de longtemps ce bienheureux consentement auquel nous aspirons. Le cardinal et le colonel me surent gré des sentiments que je témoignais, et ils redoublèrent pour moi les marques de leur amitié. Monsignor Rouquette, cet ami du colonel, dont l'esprit et la gaieté sont si célèbres dans Rome, vint un jour me voir. C'était dans la dernière quinzaine du mois d'août, peu de temps après ton départ. Il me félicita des bons sentiments où il me voyait, et me dit en confidence que la conduite de mon frère pouvait me faire le plus grand tort. Je feignis de ne pas comprendre le sens de ses paroles. « Votre frère, » me répondit-il, « était destiné de tout temps à une grande alliance, et nous espérions lui voir épouser la fille d'un très riche pair d'Angleterre. S'il avait répondu à l'attente de ses parents et de ses amis, vous, son cadet, qui ne porterez point le titre de prince, vous auriez pu vous marier, suivant votre penchant que je ne connais pas, soit dans

une famille princière, soit dans une famille de simple noblesse, soit avec une riche héritière, soit avec une fille sans dot ; mais, si votre aîné se mésallie, vous comprenez que toute l'ambition de la famille se reportera sur vous, et que le prince votre père y regardera à deux fois avant de vous accorder son consentement. Il ne souffrira jamais que cette immense fortune que lui ont léguée ses ancêtres se disperse après sa mort. Or notez que si vous et votre frère vous alliez épouser deux dots de trois ou quatre cent mille francs, pour peu que vos enfants suivissent cet exemple, la branche des Coromila-Borghi serait dans la misère à la troisième génération. »

Je fus frappé de la sagesse de ce raisonnement, et je déplorai amèrement la folie de mon frère, qui portait un si rude coup à nos chères espérances. Je serrai les mains de cet excellent monsignor, et je le suppliai d'user de toute son influence sur mon frère pour l'amener à des idées plus raisonnables. « Vous pouvez m'y aider, » me dit-il en souriant. « Et comment, s'il vous plaît ? Est-ce au cadet à conseiller son aîné ? » « Oui, quand le cadet est l'aîné par la sagesse. » « Et qui vous dit que je sois plus sage que mon frère ? » « J'en suis sûr, et je vous connais. Vous êtes assez désintéressé pour épouser une personne sans fortune, mais vous êtes trop gentilhomme et vous avez l'âme trop grande pour vous allier à une bourgeoise. »

J'avouai, en rougissant de l'éloge, qu'il avait dit la vérité. Il reprit vivement :

« Je ne vous demande pas d'envoyer un sermon

à votre frère, vous n'avez ni l'âge ni la tournure d'un prédicateur ; mais qui vous empêcherait de lui écrire qu'on se raille de lui dans tous les salons de Rome, que les jeunes gens racontent en riant qu'il est enchaîné aux pieds d'une Omphale bourgeoise, qu'on tourne en ridicule sa constance et ses soupirs, qu'on assure qu'il n'ose pas quitter Venise, parce que sa maîtresse le lui a défendu, qu'il n'a pas le droit de sortir de la ville pour plus de vingt-quatre heures, et qu'il mourrait foudroyé d'un regard, s'il se hasardait à mettre le pied sur la terre ferme ? Ajoutez, et c'est chose vraie, que de tous les adorateurs de sa maîtresse, il est le seul qu'elle traite aussi sévèrement. Arrangez tout cela comme il vous plaira ; vous êtes homme d'esprit, et je n'ai rien à vous conseiller. »

J'écrivis en sa présence une longue lettre de quatre pages, assez bien tournée : je le dis sans vanité. Mon père me félicita chaudement, et mon oncle le colonel me dit en m'embrassant : « Je me souviendrai de ce que tu viens de faire, et quand tu auras besoin de mon appui ou de ma bourse, compte sur moi. » Je lui répondis hardiment que bientôt peut-être j'aurais besoin de son appui. « Je te devine, répondit-il en souriant. Eh bien ! je ne m'en dédis pas : compte sur moi ! »

Deux jours après le départ de ma lettre, monsignor Rouquette se mit en route pour Venise. Il vit mon frère, lui prêta de l'argent, l'invita à quelques parties : ce brave monsignor est un bon vivant dans la force du terme. Mon frère trouva tant de plaisir dans sa compa-

gnie, qu'il consentit à le suivre dans un petit voyage à Trévise. Cette promenade devait durer quatre jours : elle se prolongea plus d'une semaine. Chemin faisant, mon frère reçut plusieurs lettres anonymes qui n'étaient pas à l'honneur de sa maîtresse. Un ami sincère, qu'il avait chargé de le tenir au courant des moindres événements, lui apprit qu'elle allait beaucoup dans le monde, qu'elle était gaie et de belle humeur, mais qu'il ne la croyait coupable que d'un peu de légèreté. Monsignor Rouquette profita d'une boutade de mon frère pour l'emmener à Padoue. Les lettres anonymes les y suivirent. Mon frère écrivit à sa maîtresse, sous l'inspiration de monsignor, une lettre fort sèche où il lui reprochait sa conduite. Elle ne répondit pas, ou la réponse se perdit en chemin. Les deux voyageurs poussèrent jusqu'à Ferrare. Monsignor conduisit mon frère dans un café où il entendit par hasard une conversation qui roulait sur sa maîtresse : on l'accusait de traiter fort bien un colonel autrichien. Précisément ce colonel était la bête noire de mon frère, et peu s'en fallut qu'il ne repartît pour Venise, afin de le provoquer ; mais monsignor lui fit entendre le langage de la religion, lui prêcha le pardon des injures, et le conduisit tout doucement de Ferrare à Bologne, de Bologne à Florence, de Florence à Rome, où nos conseils, notre amitié, les remontrances de mon père et les plaisanteries de mon oncle ont achevé ce grand ouvrage.

« Et cette pauvre Vénitienne ? » vas-tu dire, car je connais ton cœur. Cette pauvre Vénitienne épouse dans huit jours le colonel autrichien que

mon frère avait en horreur. Avoue que monsignor Rouquette est un admirable homme : il assure d'un seul coup le bonheur de ma famille, le nôtre et celui d'un colonel autrichien !

Mon frère a pris en grippe les beautés italiennes ; il aspire à se marier en Angleterre ; il rêve cils blancs et cheveux roux. sont transportés de joie, et mon oncle le colonel m'a répété ce matin même qu'il n'avait rien à me refuser.

Je patienterai encore un mois ou deux, pour ne point brusquer les choses et pour préparer mon père à ma demande, puis je prendrai mon courage, à deux mains, et j'irai lui dire : « Mon père, si vous m'aimez, souffrez que j'épouse Tolla ! »

En attendant, j'ai invité Pippo et mon ami monsignor Rouquette à une promenade qui est irrévocablement fixée au 5 octobre. Nous serons à trois heures précises à la hauteur de la route Torlonia. Si mon étoile me permet d'y rencontrer la plus belle fille de Rome, il n'y aura pas sur la terre un homme plus heureux que ton fidèle.

— LELLO

Après cette lecture, Tolla et sa mère témoignèrent une satisfaction si complète, que ni le comte ni Toto n'osèrent la troubler par leurs réflexions. Tolla attendit le 5 octobre avec une impatience fébrile. Elle eut ces mouvements vifs, ces traits, ces boutades, ces éclats de voix, ces fusées d'esprit, ces rires brillants et sonores qui sont comme les pétilllements du bonheur. Le grand jour arriva enfin. A dix heures du matin, sa mère la trouva devant une glace, en amazone, manchettes plates et col chevalière ; elle essayait

un adorable petit chapeau Louis XIII. Elle se mit à table sans dîner, comme les enfants à qui l'on a promis de les conduire au spectacle. Elle pressa la toilette de sa mère et s'impatienta contre Toto, qui n'était pas prêt à deux heures. On partit en fin. Lorsqu'on aperçut au loin le tourbillon de poussière qui enveloppait la voiture de Lello, elle craignit d'être étouffée par les palpitations de son cœur.

La voiture s'arrêta. Lello poussa un petit cri de surprise qui ne manquait pas de vraisemblance. Il descendit, suivi de Pippo et de monsignor Rouquette en habit de ville avec les bas violets. Pippo serra cordialement la main de Tolla, du comte et de Toto, puis il s'empara de la comtesse et ne la quitta plus. Monsignor Rouquette salua gracieusement tout le monde, et s'entretint avec le comte, qu'il avait rencontré quelquefois chez le cardinal-vicaire. Toto se rapprocha de sa mère et de Philippe Trasimeni, pour que Lello fût seul avec Tolla.

Tolla se demandait si elle aurait assez d'empire sur elle-même pour causer avec son amant sans lui sauter au cou. Comment pourrai-je, se disait-elle, entendre sa voix, essuyer ses regards, m'enivrer de ses paroles brûlantes, sans que mon visage, mon geste et tout mon être trahissent mon bonheur ?

Elle tomba du haut de son attente lorsqu'elle vit devant elle un jeune homme poli, guindé, compassé, souriant comme une gravure de modes et froid comme un compliment. Il lui parla plus de dix minutes sans sortir des trivialités de salon. La pauvre fille ne pouvait en croire ses oreilles. Elle se demanda un instant si elle rêvait. Enfin elle interrompit brusquement les fadeurs dont elle était excédée ; elle regarda son amant jusqu'au fond des yeux, et lui dit sans dissimuler sa colère :

« C'est là ce que tu as à me dire ? Voilà les secrets de ton cœur que tu n'osais pas confier au papier et que tu gardais pour notre première entrevue ! Tu m'as fait attendre six

semaines pour me dire ces belles choses-là ! Que crains-tu ? qu'attends-tu ? Quand oseras-tu m'aimer en face ? Va ! tu ne m'aimes point ! Ton cœur est plus froid que le marbre. Je comprends maintenant pourquoi tu n'as pas voulu venir plus tôt : tu craignais l'instinct infailible de l'amour vrai. Tu savais qu'au premier mot de ta bouche je devinerais ta froideur, ma folie et ton indignité ! »

Elle salua Lello et ses amis, lâcha la bride à son cheval et se lança dans la route Torlonia. Ses parents prirent congé et la rejoignirent en un temps de galop. Manuel Coromila, confondu, altéré, remonta en voiture sans rien comprendre à cette brusque sortie. Il avait étudié pendant huit jours le compliment qu'il ferait à sa maîtresse. Il avait préparé un petit mélange de respect, de tendresse, de prudence, dont il ne doutait pas que Tolla ne fût charmée ; mais il avait compté sans la passion. En rentrant à la maison, Tolla courut à sa chambre et écrivit à Lello :

Pardonne-moi ; j'ai été cruelle : je ne savais pas ; mais Tu as vu ce que je disais. Tu m'aimes, j'en suis sûre, puisque je vis ; mais ton abord froid et souriant m'a glacée : ton visage était comme un soleil d'hiver. J'aurais dû comprendre que tu avais tes raisons pour te montrer ainsi. Peut-être la présence de tes amis ? Non, puisque c'est toi qui les avais amenés. N'importe, tu avais tes raisons. Je ne les connais elles sont bonnes et je les approuve. ta manière d'aimer, et moi la mienne ; ne cherchons pas quelle est la meilleure : aimons-nous.

Manuel avait amené Pippo par timidité, pour ne pas se trouver seul, après un si long temps, devant la famille Feraldi ; il avait amené monsignor Rouquette par poltronnerie. Son nouvel ami avait témoigné le désir d'être de la

partie, et il n'avait pas osé lui dire non. La présence de ces deux témoins, dont l'un s'était imposé et dont il s'était imposé l'autre, le condamnait à dissimuler son amour sous des formules de simple politesse. Lello avait cette pudeur, plus commune chez les hommes que chez les femmes, qui n'admet pas un tiers dans les épanchements de l'amour.

La contrariété qu'il éprouva de voir sa délicatesse si mal appréciée le rendit maussade jusqu'au soir. Il se coucha de bonne heure. Les tempéraments sanguins ont cela de particulier, que la colère les porte quelquefois au sommeil. Le lendemain, il se leva à neuf heures, et écrivit tout d'un trait la lettre suivante :

Rome, 6 octobre 1837.

Ma chère Tolla,

Tu dois comprendre combien il m'a été doux de te revoir et pénible de te quitter ; mais ce que tu ne saurais imaginer, c'est combien je suis resté abasourdi de toute cette entrevue. Tu voudras savoir pourquoi ? Eh bien ! je vais te le dire, dans l'espoir que tu profiteras de mes doux reproches pour te corriger à l'avenir.

Il y avait tantôt deux mois que nous aspirions à cette bienheureuse rencontre. Elle avait toujours été contrariée : elle s'arrange enfin. Nous arrivons, nous nous voyons, et la première fois que tu ouvres la bouche, c'est pour me reprocher mon indifférence ! Tu me dis que je ne suis pas capable d'aimer, que je suis de glace pour toi, au moment même où je souffrais, Dieu sait combien ! d'être condamné à te parler avec cette froideur au milieu de tant d'yeux qui nous épiaient. J'enrageais comme un chien de te voir et de ne pouvoir te dire un

mot de tant de choses que j'avais sur les lèvres. Tu doutes que je t'aime et tu me le dis en face, tandis que je perds la tête, tandis que tu es ma seule pensée ; tandis que je crois t'aimer autant que tu m'aimes, sinon plus, il faut que je t'entende dire que je ne t'aime pas et que je suis de glace ! Tu voudrais que je fisse l'amour comme un collégien, à grand renfort de soupirs et de grimaces ; cet amour-là est bon pour les nigauds : n'espère pas le trouver en moi.

J'aime, mais comme on doit aimer, en gardant mon amour au fond du cœur et en ne le laissant voir qu'à celle que j'aime. Quand tu me connaîtras bien, tu verras que tes soupçons étaient injustes, et tu ne voudras plus m'infliger de si pénibles reproches. J'en aurais aussi, moi, des soupçons, si je voulais ; mais je connais ton cœur, je compte sur toi, je vis tranquille : pourquoi n'en fais-tu pas autant ? Oui, ma chère Tolla, si tu m'aimes, comme j'en suis bien convaincu, ne m'accuse plus de froideur : tu me ferais de la peine.

Liberté sainte, où es-tu ? Pourquoi n'étais-tu pas au milieu de nous ? J'aurais voulu, entre autres choses, t'interroger sur un certain alinéa d'une de tes lettres qui demande des éclaircissements ; mais que faire ? c'était à chaque instant ou monsignor Rouquette ou Pippo qui tournait les yeux de notre côté.

Tu m'as dit, et je l'ai encore sur le cœur, que je n'avais pas voulu venir plus tôt. Pour quoi accables-tu un opprimé ?

Je voudrais non-seulement aller à toi, mais rester auprès de toi, vivre avec toi, sans te quitter

une minute ; mais où veux-tu que je prenne du temps, lorsque je suis forcé d'être toute la journée à la maison auprès de mon père ? Il est aveugle, Tolla, et tu dois comprendre combien mes soins lui sont nécessaires. Je n'ai à moi que l'après-midi. Disposes-en comme tu voudras, et si tu me fournis un moyen d'aller à Albano et de revenir en quatre heures, je suis prêt à en profiter.

Hier je suis rentré un peu tard, mais ce pauvre papa ne m'a rien dit. Presse donc votre retour à Rome !

Ma santé n'a pas souffert depuis hier. J'ai l'estomac barbouillé, mais cela se passera. Je voudrais bien engraisser un peu : je ne sais si j'y parviendrai.

Depuis hier soir, je me suis frappé le front plus de quarante fois en me disant : J'avais encore ceci et cela à lui dire ! Mais quand je songe aux témoins qui nous observaient, je reconnais que j'ai mieux fait de réserver tout cela pour ton retour.

Tu me pardonneras cette longue semonce, car tu reconnaîtras que c'est mon cœur qui parle. Fasse le ciel que mes remontrances produisent l'effet que je désire, et que tu cesses d'aggraver par tes reproches la douleur que j'éprouve de vivre loin de toi ! Ne doute jamais de l'amour, du tendre amour de ton très affectueux et fidèle.

— LELLO

Cette lettre passa, comme toutes les autres, sous les yeux de la famille de Tolla. M^{me} Feraldi fut d'avis de

proposer une nouvelle entrevue. Toto pensa qu'il valait mieux retourner à Rome. — Je n'espère rien, dit-il, des entrevues qui auront pour témoin monsignor Rouquette, et quant à laisser Manuel aux mains de l'habile homme qui a si bien rompu le mariage de son frère, c'est une imprudence que je ne vous conseille pas. Avez-vous remarqué la figure de ce digne monsignor ?

« Je ne l'ai pas regardé, » dit Tolla.

« Il a une laideur agréable, » dit la comtesse.

« Les lèvres minces, » dit le comte.

« Et l'œil mauvais, » ajouta Toto. « Ou je me trompe fort, ou ce galant homme, cet ami intime du vieux colonel Coromila a commencé contre nous une petite campagne. Nous sommes en force pour nous défendre, mais à une condition : c'est que nous nous transporterons sans tarder sur le champ de bataille. Si l'on m'en croit, nous partirons demain. Le choléra n'est plus à craindre ; l'automne tire à sa fin, nous faisons du feu : rien ne nous retient plus à Lariccia, et tout nous rappelle à Rome. »

« Il a raison, » dit le comte.

« Quel bonheur ! » dit Tolla. « Je le verrai demain ! »

« Nous emmènerons Menico, » dit la comtesse. « J'ai appris que Tobie, le portier, s'enivrait et battait sa femme : Menico le remplacera. »

« Tant mieux ! » s'écria Toto. « C'est plus qu'un domestique, c'est un ami intelligent et dévoué. »

« Et brave ! »

« Et vigoureux ! Les espions des Coromila n'auront pas beau jeu avec lui. »

« Et prudent ! Jamais une querelle. Il a des bras à assommer un bœuf, et il n'a pas donné un coup de poing de sa vie. »

« Te souviens-tu, Tolla, du jour où il avait volé pour toi les abricots du voisin Giuseppe ? Le jardinier voulait le

battre : il se contenta de relever ses manches, et le jardinier l'envoya prudemment à tous les diables. »

Cet éloge de Dominique fut interrompu comme par un coup de foudre.

On entendit dans la cour de la villa des cris si aigus, que tout le monde se leva en sursaut. Au même instant, Amarella pâle, les yeux hagards, et violemment émue pour la première fois de sa vie, vint annoncer que le cheval de Menico était rentré seul, au galop, la bride sur le cou. Menico était le meilleur cavalier de Lariccia : que son cheval l'eût désarçonné, on ne pouvait le croire. Aurait-il été victime d'un guet-apens ? On ne lui connaissait point d'ennemis. Toto sortit en courant, suivi de tous les hommes de la maison et d'Amarella. Ils n'avaient pas fait vingt pas dans le village, qu'ils rencontrèrent un groupe de paysans qui rapportaient sur un brancard le corps de Dominique. Une balle lui avait traversé la tête d'une tempe à l'autre.

Le barbier accourut au bout de quelques minutes. C'était un petit homme jovial. Il déclara qu'il n'y avait rien à faire pour le blessé qu'une bonne bière en bois de sapin : il avait le cerveau traversé de part en part, et il serait froid dans une heure. « Pauvre Menico ! » ajouta-t-il d'un air guilleret, « je voudrais pouvoir te guérir ; mais que veux-tu ? Je ne suis pas le bon Dieu ! »

Le corps fut déposé dans une des chambres du rez-de-chaussée. Toto et Tolla refusèrent de le quitter, et voulurent passer la nuit en prières avec le curé de la paroisse. Amarella disparut après la consultation du barbier.

Le frère et la sœur prièrent ardemment pour la vie de Dominique, ou du moins, puisque tout espoir était perdu, pour le salut de son âme. L'idée qu'il allait comparaître devant son juge sans avoir eu un moment de connaissance faisait frémir la bonne Tolla. « Si du moins, » disait-elle, « Dieu lui permettait de recevoir les secours de la religion et de détester ses fautes ! »

« Son pouls bat toujours, » disait Toto, « mais si faiblement qu'on le sent à peine. Pauvre Menico ! c'était notre ami le plus ancien. »

« Nous avons perdu le bon génie de la maison. Je m'attends à tout désormais. Lello ne m'aime plus ! »

À quatre heures du matin, le blessé n'avait pas repris ses sens ; cependant son pouls battait encore. Tolla, pâle et les cheveux épars, agenouillée devant ce grabat, ressemblait à ces statues de la prière que le sculpteur a prosternées devant les tombeaux des rois. Son frère s'était assoupi ; elle-même était plongée dans une sorte de torpeur. Elle n'entendit pas le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la porte, et elle se leva brusquement sur ses pieds, croyant rêver, lorsqu'elle vit entrer Amarella suivie du docteur Ely. Amarella avait fait six lieues en trois heures sur le cheval de Menico.

Le comte et la comtesse arrivèrent au bout de quelques minutes. En leur présence, le docteur reconnut l'entrée et la sortie de la balle, situées toutes deux à six centimètres au-dessus de la commissure externe des deux yeux ; mais la balle, au lieu de traverser le cerveau, avait circonvenu les os en sous-parcourant la peau du crâne, et l'état du blessé, quoique grave, n'était point désespéré. Lorsque le pansement fut opéré et l'appareil placé, Menico revint à lui. Son premier regard fut pour Tolla, le second pour le curé.

« Aurai-je le temps de me confesser ? » demanda-t-il d'une voix éteinte.

« Oui, mon garçon, » répondit le docteur ; « j'espère même que tu auras le temps de vivre. »

Tous les assistants se retirèrent dans la chambre voisine. Au bout d'un quart d'heure, on les fit rentrer. Le prêtre s'en alla chercher le saint viatique à tout événement. Le blessé paraissait jouir de toutes ses facultés intellectuelles ; seulement il était faible et abattu.

Le docteur s'arrêta un instant avec le comte à la porte de la chambre, et ils échangèrent à voix basse les paroles suivantes :

« Savez-vous, » demanda le docteur, « comment cela est arrivé ? »

« Non, cher docteur : on l'a trouvé sur la route d'Albano. »

« Avait-il des ennemis ? »

« Nous ne lui en connaissons pas. »

« Son père, ses frères, ne sont en guerre avec personne ? »

« Il est fils unique, et son père est mort il y a dix ans. »

« S'il connaît son assassin, pensez-vous qu'il soit disposé à le nommer ? »

« J'en doute. Vous savez le peu de respect qu'ils ont tous pour la justice. »

« Oui, ils aiment mieux se venger que se plaindre, et ils croiraient commettre une lâcheté en invoquant le secours des lois. »

« Cependant je vais essayer de le faire parler. Il ne faut pas que ce crime reste impuni. »

« Essayez. Il est très faible ; il n'aura pas la force de mentir. »

« D'ailleurs il vient de recevoir l'absolution : il n'osera pas commettre un péché. » Cette conversation ne fut entendue d'aucun de ceux qui entouraient Menico ; mais il arrive souvent que les malades ont l'ouïe d'une sensibilité prodigieuse, et les yeux de Menico brillèrent d'un éclat singulier à ces paroles du docteur : « Ils aiment mieux se venger que se plaindre. »

« Docteur, » observa le comte en approchant, « ce n'est pas nous qui ferons l'interrogatoire. La femme de chambre de ma fille ne nous a pas attendus pour le commencer. »

Amarella disait à Menico : « Eh bien ! mon pauvre garçon, tu as donc des ennemis ? »

« Tu vois bien que non, puisque tout le monde pleure autour de moi. »

« Si je savais quel est le méchant qui t'a tiré un coup de fusil ! »

« On ne m'a pas tiré de coup de fusil. C'est moi qui suis tombé sur les cailloux. »

« Mais comment serais-tu tombé sur les deux tempes en même temps ? »

« Cela n'est pas plus difficile que de dormir sur les deux oreilles. »

« Mais, malheureux, tu avais une balle dans le corps ! »

« Est-ce que j'avais une balle dans le corps ? »

« Oui, tu avais une balle dans le corps. » Il répondit en riant doucement : C'est que j'aurai bu après quelqu'un de malpropre. »

« Nous ne saurons rien, » dit le comte.

« Il a le cerveau aussi sain que vous et moi, » ajouta le docteur. « Maintenant je répons de sa vie. »

Amarella poussa un cri de joie.

« De quoi te mêles-tu ? » lui demanda naïvement Menico. « Mademoiselle Tolla, je suis content de ne pas mourir avant votre mariage. Monsieur le comte, j'ai une grâce à vous demander. Quand je serai guéri, voudrez-vous permettre que j'aie vous servir à Rome ? »

« C'est une affaire arrangée depuis hier, » dit Tolla.

« Certes, ajouta son père, je ne veux pas te laisser ici, exposé aux coups du brigand qui a voulu t'assassiner ! »

« Merci, monsieur le comte. Vous m'avez bien compris. »

« Docteur, » demanda Toto, « ne pourriez-vous nous prêter quelqu'un de vos élèves qui achèverait ce que vous avez si heureusement commencé ? »

« C'est bien mon intention. Je tiendrai compagnie à ce jeune médecin et à mon bon Dominique jusqu'à ce que la guérison soit parfaite. Mon père, ma mère et ma sœur partent avec vous ce matin pour Rome. »

VI.

Pour la première fois de sa vie, Tolla quitta la campagne sans regret. Elle se plaignit de la lenteur des chevaux : il lui tardait d'être à Rome. Du plus loin qu'elle aperçut le dôme Saint-Pierre, elle battit des mains par un mouvement de joie enfantine qui fit sourire le docteur.

Cependant, si elle avait été en état d'analyser ses sentiments et de se rendre compte de l'état de son cœur, elle aurait reconnu que son bonheur était plus mélangé et sa joie moins tranquille qu'à l'époque de son départ pour Lariccia. Au mois d'août, elle ne craignait que pour la vie de Lello, et cette crainte était tempérée par une confiance aveugle dans la bonté de Dieu : elle aurait cru calomnier la Providence en supposant que le fléau pût frapper son amant. Mais cette malheureuse entrevue, la contenance embarrassée de Lello, la présence de monsignor Rouquette, la dernière lettre qu'elle avait reçue, les observations que cette pièce singulière avait suggérées au comte et à Toto, enfin le coup mystérieux qui venait de frapper le plus humble et le plus dévoué de ses amis, toutes ces circonstances accumulées jetaient dans son âme un trouble secret dont elle essayait en vain de se défendre. Elle devinait que ce qu'elle avait à craindre, ce n'était plus un de ces malheurs soudains qui viennent directement de la main de Dieu, mais plutôt quelqu'un de ces coups invisibles que dirige la haine ou l'ambition des hommes. Au demeurant, la perspective de piégés à déjouer, de résistances à vaincre, d'obstacles à surmonter, en un mot d'une guerre à soutenir, ne lui faisait pas peur. Elle avait appris dès l'enfance

à franchir les barrières, et à ne craindre ni fatigue, ni danger. Cette éducation virile avait aguerrí son esprit. « Nous verrons bien, » disait-elle, « si un amour honnête ne sera pas assez fort, avec l'aide de Dieu, pour triompher de la haine et de l'intrigue. »

En entrant à Rome, la comtesse reconnut monsignor Rouquette, qui descendait de voiture devant le musée de Saint-Jean-de-Latran. Elle le montra au docteur Ely.

« Monsignor Rouquette ! » dit le docteur.

« Le connaissez-vous ? »

« C'est un de mes malades ; mais, comme il se porte mieux que moi, nous ne nous voyons pas souvent. »

« Que dit-on de lui par la ville ? »

« On dit que c'est un galant homme et un homme d'esprit, qui pourra, si Dieu le veut, devenir plus tard un saint homme. »

« Voilà tout ce qu'on dit ? »

« Tout, » répondit prudemment le docteur.

« Alors, cher docteur, dites-moi ce qu'on en pense, car Rome est la ville du monde où ce qu'on pense ressemble le moins à ce qu'on dit. »

« On pense que monsignor Rouquette n'est ni jeune ni vieux, ni beau ni laid, ni blond ni brun, ni grand ni petit, ni riche ni pauvre, prêtre ni laïque, ni honnête ni fripon, ni... Mais pourquoi me forcez-vous à me compromettre ? »

« Parlez, mon ami, » dit vivement Tolla. « Cet homme, que j'ai vu il y a trois jours pour la première fois, est venu se jeter au travers de mon bonheur, pour me servir ou pour me perdre. Apprenez-moi, si vous le connaissez, ce que je dois craindre ou espérer. »

« Tout, mon cher petit ange, selon qu'il ni sera pour vous ou contre vous. Vous savez que j'ai la mauvaise habitude de juger les gens sur la physionomie : ce monsignor-là possède une des figures les plus significatives qu'il m'ait été donné d'observer ; une vraie tête d'étude. Le front est

haut et large, le crâne vaste, le cerveau développé, les yeux petits, ronds et enfoncés ; les prunelles d'un bleu aigre et transparent, comme chez les bêtes fauves ; les narines ouvertes, mobiles et palpitantes, signe in faillible de passions ardentes et de grands appétits ; les lèvres fines, si toutefois il a des lèvres ; des dents à tout mordre ; un menton court, ramassé, trapu et profondément entaillé par une fossette ; le front plissé, les pommettes couperosées et une large patte d'oie épanouie sur chaque tempe. Devinez à quoi je pense en voyant cette figure travaillée, tourmentée et crevassée par un feu intérieur ? A la solfatare de Naples. Je faire un volcan mal éteint, et, Dieu me pardonne ! je crois voir la fumée sortir des rides de son front. »

« Bravo, docteur ! » interrompit le comte. « On dirait, à vous entendre, que son éminence le cardinal-vicaire a un secrétaire intime venu en droite ligne de l'enfer. »

« Je ne sais pas s'il en vient, mais je vous réponds qu'il y va. M. Rouquette est un homme vigoureux de corps et d'esprit, qui, pour son malheur et pour celui des autres, est né dans une étable de village ou dans une mansarde de Paris avec des instincts de prince. Le monde n'a jamais manqué de ces hommes d'action que le sort jette sur le pavé, sans argent, sans naissance, et sans aucun autre instrument d'action que leur intelligence et leur volonté. Ils deviennent, selon les circonstances, illustres ou infâmes ; ils font beaucoup de mal ou beaucoup de bien, mais ils ne meurent pas sans avoir fait quelque chose. Soit qu'ils détroussent les passants comme Cartouche, soit qu'ils dévalisent les peuples comme Law, soit qu'ils renversent les trônes comme Marat, soit qu'ils fondent des dynasties, ils ont entre eux une étroite parenté, et ils appartiennent tous à la grande famille des aventuriers. Rouquette est un des cadets de la famille. Au temps des petites guerres du moyen âge, il aurait commandé une troupe de routiers ; pendant les luttes de Louis XIV, il aurait obtenu des lettres

de marque et commandé un corsaire ; au siècle suivant, il aurait inventé quelques mines du Mississippi ou tenu les cartes dans quelque tripot ; sous la république française, il eût été l'orateur de son carrefour et le président de sa section. En 1837, découragé de vivre dans un pays où la paix, la loi, la troupe de ligne et la gendarmerie ont fermé à jamais l'ère des aventures, il est venu à Rome : il aspire aux dignités ecclésiastiques, les seules qui soient accessibles à un homme d'esprit sans naissance et sans fortune. Il choisit dans le sacré collège les deux hommes qui ont le plus de chances d'arriver à la papauté : il se fait secrétaire du cardinal-vicaire, il s'insinue dans la confiance du cardinal Coromila. Sans renoncer aux douceurs de la vie laïque, il porte l'habit ecclésiastique, il obtient le titre de monsignor et le droit de porter les bas violets : prêt à entrer dans les ordres au premier évêché vacant, ou à jeter la soutane aux orties, dès qu'il trouvera une dot à épouser. Habile à tout, capable de tout, obéissant aux événements jusqu'à ce qu'il puisse leur commander, commandant à ses passions jusqu'à ce qu'il soit assez riche pour leur obéir, il a déjà gagné assez de crédit pour que rien ne lui soit impossible, pas même le bien. Si quelque intérêt proche ou lointain le porte à assurer votre bonheur, comptez sur lui, vous serez heureuse ; mais s'il s'avisait de parier que je mourrai dans l'année, ma foi ! je commencerais par faire mon testament. Tout cela entre nous ! » ajouta le bon docteur en appuyant l'index sur ses lèvres. « Mais ne me dira-t-on pas, à moi qui ai ouvert à cette belle enfant les portes de la vie, quel danger elle craint et quel bonheur elle espère ? »

La comtesse lui raconta en quelques mots l'histoire des amours de Tolla.

« Je ne vois pas apparaître monsignor Rouquette, » dit le docteur.

« Maman a oublié de vous dire que la seule fois que Lello est venu nous voir à la campagne, monsignor Rouquette

était avec lui. »

« *Diamine !* » dit le docteur. « C'était son juron favori. *Diamine* est un blasphème anodin qui remplace *diavolo !* comme en français *jarnicoton* remplace *jarnidieu*. » « C'est ce Rouquette qui a rompu le mariage de Coromila l'aîné avec une Vénitienne. »

« Nous le savons. »

« Dans quel intérêt a-t-il fait cela ? Pour complaire au prince et au cardinal. Le chevalier ne compte pas. Or le prince et le cardinal s'en iront prochainement rejoindre leurs ancêtres : je ne leur donne pas six mois, et Rouquette est sur le point de perdre un de ses. Eh bien ! mon petit ange, votre affaire ne me paraît pas mauvaise. Quand les deux vieux Coromila n'y seront plus, Rouquette n'aura plus aucune raison de contrarier votre mariage. Ayez seulement six mois de patience et de prudence, et recommandez au beau Lello d'étouffer son feu sans l'éteindre. »

Les conseils du docteur furent scrupuleusement suivis. Lello n'avait pas besoin qu'on lui recommandât la prudence. Mme Feraldi se chargea du soin d'organiser le bonheur de ses deux enfants. Lello venait tous les soirs à *l'Ave Maria* passer une heure auprès de sa maîtresse ; il courait ensuite dire le chapelet avec sa famille ; il s'habillait et allait dans le monde, où il revoyait Tolla. Les jours où Tolla ne sortait pas, il savait, sans se faire remarquer, prélever une heure ou deux sur sa soirée pour causer avec elle.

Ils avaient adopté, dans le salon du palais Feraldi, une embrasure de fenêtre grande comme une de ces chambres que les architectes nous construisent à Paris ; ils en avaient fait leur salon particulier, leur domaine inviolable, et comme le sanctuaire de leur amour. face l'un de l'autre, le coude appuyé sur la fenêtre, ils recommençaient tous les soirs l'éternelle conversation que le genre humain répète depuis tant de siècles sans la trouver monotone. Quelquefois, à bout de paroles, ils gardaient le silence, ce silence des

amants qui est le plus doux des langages. Quelquefois, penchés l'un vers l'autre, la main dans la main et les larmes bien près des yeux, ils disaient et redisaient ensemble deux mots où se concentraient toutes leurs pensées et toutes leurs espérances :

« *Lello mio !* »

« *Tolla mia !* »

« Mon Lello ! » « Ma Tolla ! » Il est bien vrai que l'italien est par excellence la langue de l'amour. La voix se repose doucement sur la première syllabe de *mia*, et donne au mot ainsi prolongé toute la suavité d'une caresse.

Lello et Tolla se querellaient quelquefois et ne s'en aimaient que mieux. Ces querelles, toujours suivies du baiser de paix, sont l'assaisonnement du bonheur. Ils s'étaient promis l'un à l'autre que jamais, quels que fussent leurs griefs, ils ne se sépareraient le soir sans être réconciliés.

« Je ne veux pas, » disait Tolla, « que tu t'en dormes sur une mauvaise parole. »

« Enfant ! » répondait Lello, « est-ce que je dormirais ? »

Tolla avait l'âme trop sincèrement pieuse pour ne pas songer au salut de son amant. D'ailleurs un instinct secret l'avertissait peut-être qu'il n'oublierait pas ses devoirs envers elle, tant qu'il se souviendrait de ses devoirs envers Dieu. En plaidant la cause du ciel, elle plaidait la sienne.

Lello n'avait jamais négligé ces obligations de piété extérieure que les lois de Rome rappellent et imposent au besoin à tous les sujets du pape, et que les jeunes gens les plus dissipés accomplissent sans marchander. Il faisait beaucoup plus, au moins en apparence, que la religion la plus austère ne commande, et il usait des sacrements jusqu'à l'abus ; mais Tolla eut fort à faire pour lui rendre les sentiments religieux qu'il professait et qu'il n'avait plus. Elle le tançait doucement, et le priait de mettre ses idées d'accord avec sa conduite. « Tu es, » lui disait-elle, « un mauvais chrétien d'une espèce comme singulière. Les

autres pensent bien et agissent mal ; toi, tu penses mal et tu agis bien. Je ne te dirai donc pas, mes confrères les prédicateurs : Conformez votre conduite à votre foi ; mais plutôt tâchez de croire à ce que vous pratiquez. » en attendant !

Comme l'impiété de Lello n'avait rien de systématique et qu'elle tenait moins du scepticisme que du libertinage, elle guérit. Tolla eut la joie de convertir son amant, de détruire l'effet des mauvaises compagnies, et de dissiper au souffle de l'amour les fumées dont il avait le cerveau obscurci. Les deux amants prièrent ensemble, et la prière devint le plus cher plaisir de Tolla. Lello voulut qu'ils eussent le même confesseur. « Il mettra, » disait-il, « un lien de plus entre nous ; nos péchés mêmes seront ensemble. » Tolla accepta le confesseur de Lello. Jamais le jeune Coromila n'avait été aussi amoureux : il jouissait de son bonheur provisoire sans songer au combat qu'il faudrait livrer pour le rendre définitif. Si parfois au milieu d'un doux entretien l'image de son père, de ses oncles, de ce formidable tribunal de famille, se présentait à son esprit, il fermait les yeux pour ne pas voir. Lorsque Toto revint à Rome, dans les premiers jours de décembre, avec Menico parfaitement guéri, il fut émerveillé de l'harmonie qui régnait entre les deux amants. Tolla s'était fait peindre en miniature pour se donner à Lello. Derrière l'ivoire du portrait, elle avait écrit de sa main : *Aspettando !* De son côté, Manuel avait passé quarante ou cinquante heures dans l'atelier de M. Schnetz, qui lui avait peint un portrait magnifique, grand comme nature et plus beau. L'artiste avait merveilleusement interprété la beauté de Lello, et mis en relief tout ce qu'il y avait de romain dans sa physionomie. Les deux portraits furent terminés en même temps, quoique les deux amants ne se fussent pas entendus, et le jour où Lello apporta le sien à Tolla, croyant la surprendre, Tolla tira de sa poche sa miniature, encadrée dans un petit cercle d'or.

Quand ils se rencontraient dans le monde, ils s'y conduisaient avec la plus grande réserve ; ils dansaient rarement ensemble et ne regardaient qu'à la dérobée. Dans les premiers jours qui suivirent le retour de Tolla, Manuel se trahit un peu malgré toute sa prudence. Il était d'une gaieté folle, et la joie lui sortait par les yeux : sa contenance fut remarquée, et Tolla le pria de veiller sur lui. Alors il s'observa si bien, il fut si froid, si sérieux et si guindé, que toute la ville se demanda ce qu'il avait. Tolla revint à la charge et ne lui ménagea pas les leçons. Enfin, après quelques oscillations, il trouva son équilibre, et ne ressembla plus ni à une victime ni à un triomphateur.

Mme Fratief et sa fille épiaient avec une persévérance toute féminine les moindres mouvements de Lello. A leur grand regret, elles étaient réduites à le surveiller elles-mêmes. Elles avaient perdu leur digne espion, ce pauvre Cocomero. Il avait quitté la maison le 6 octobre, de lui-même, et sans qu'on pût savoir quelle mouche l'avait piqué. Nadine supposait qu'il était retourné à Naples : depuis quelque temps, il paraissait atteint d'une mélancolie qui ressemblait beaucoup au mal du pays. La générale inclinait à croire qu'il s'était enrôlé dans l'honorable corporation des sbires, où l'on ne manquerait pas d'apprécier ses talents. En attendant qu'il daignât donner de ses nouvelles, on l'avait remplacé à la maison par un grand lourdaud du Transtévère, et la générale le remplaçait de son mieux à la ville. Elle ne rencontrait jamais Lello dans le monde sans lui dire : « Attention ! j'ai l'œil sur vous ! » Lello, dûment averti, se surveillait sévèrement, et prenait la générale en horreur.

Elle s'avisa que Lello n'aimait peut-être Tolla que par amour-propre et à force d'entendre dire qu'elle était la plus jolie fille de Rome. « Nous sommes bien sottes, » pensait-elle, « de lui avoir laissé faire-cette réputation-là ! » La première fois qu'elle rencontra Tolla, elle lui cria : « Eh !

mon Dieu ! ma toute belle, qu'avez-vous ? Vous êtes toute défaite ! » Le lendemain, dans une autre maison, elle dit à Mme Feraldi : « Chère comtesse, pensez donc à la santé de Tolla ; elle ne se ressemble plus depuis quelque temps ! » Elle allait répétant à qui voulait l'entendre : « Est-ce que la plus jolie fille de Rome est malade ? Elle se fane de jour en jour, et ses parents n'ont pas l'air de s'en douter. Savez-vous qui est son médecin ? » Cinq ou six mères de famille, qui avaient des filles à marier, furent frappées de la justesse des observations de la générale. Elles virent avec les yeux de la foi que Tolla avait les bras maigres et la figure fatiguée ; elles le dirent sur les toits, et bientôt il ne fut bruit que du dépérissement de Tolla.

Tolla avait non-seulement cet éclat de santé que les femmes rapportent de la campagne au commencement de l'hiver, mais encore ce je ne sais quoi de radieux, de vivace et de bruyant que la bonheur ajoute à la beauté. Il aurait fallu que Lello fût aveugle pour la croire enlaidie. Il se contenta de sourire tranquillement le jour où il entendit quelques bonnes âmes chuchoter autour de lui :

« Regardez donc la Feraldi. Est-elle passée ! »

« Pauvre fille ! Jaune comme un fruit dans une armoire. »

« Les yeux battus. »

« Les lèvres molles. »

« Il lui reste sa physionomie. »

« Oui ; si on lui ôtait cela, elle serait presque laide. »

Mlle Nadine, de son côté, avait dressé une batterie contre la mère de Tolla. Elle allait disant d'un petit air ingénu qui ne lui seyait pas mal : « Savez-vous que Tolla est bien heureuse d'avoir une mère comme la sienne ? Cette Mme Feraldi a tant d'esprit que je l'admire. Ce n'est pas ma pauvre bonne mère qui saura jamais attirer un jeune homme à la maison, le flatter, le séduire, l'engager, le compromettre, et le conduire, les yeux bandés, jusqu'à la porte de l'église ! Après tout, ma bonne mère, je t'aime comme

tu es, avec ta naïveté sublime. Nous sommes des sauvages du Nord ; mais mieux vaut la barbarie qu'une civilisation trop avancée. N'envions pas le savoir-faire des habiles, et gardons la blancheur de nos neiges natales. » Nadine et sa mère, à force de fréquenter l'église des Saints-Apôtres, acquirent la certitude que Lello venait tous les soirs au palais Feraldi. La générale se chargea d'en répandre la nouvelle avec un commentaire de sa façon. « Que vous semble, disait-elle à toutes les femmes de sa connaissance, d'une mère qui protégé de pareils rendez-vous ? Quand le prince est entré, la grande porte se ferme, et le concierge, une espèce de brute, n'ouvrirait pas pour un million. Moi, si un jeune homme était admis à faire sa cour à mademoiselle ma fille, je laisserais ma porte ouverte à tout le monde. On ne se cache que pour mal faire. La petite est vraiment à plaindre ; elle aime ce garçon ; on l'enfermé avec lui ; le moyen qu'elle se défende ? Cependant il est possible que cela tourne à bien. Si le prince s'avancait si loin, si loin, qu'il lui fût impossible de reculer ! On ferait parler l'honneur, l'amour, la reconnaissance ; ne pourrait-on même pas le contraindre ? Toutes les fautes ne sont pas des maladresses, et il y a souvent plus d'habileté dans un quart d'heure d'oubli que dans dix années de vertu. » Ces calomnies furent colportées bruyamment dans tous les salons de Rome. On les fit sonner très haut, dans l'espoir qu'elles arriveraient aux oreilles de la famille Coromila. Elles furent recueillies précieusement par trois personnes.

La première était Rouquette, qui s'en ré jouit.

La seconde était le frère de Lello, qui s'en effraya.

La troisième était le colonel, qui s'en amusa.

Le pauvre cardinal n'eut pas le temps d'apprendre ce qu'on disait de son neveu. Il mourut comme un saint la veille de l'Épiphanie. Rouquette, devenu le commensal et le confident du colonel, remercia intérieurement les alliés inconnus qui secondaient si bien ses projets. Le vieux

prince, relégué par ses infirmités au fond de son palais, n'apprenait que les nouvelles qu'on jugeait à propos de laisser arriver jusqu'à lui. Son fils aîné voulait tout lui dire ; il craignait que Lello ne fût véritablement livré aux mains d'une famille d'intrigants ; mais Rouquette et le colonel le détournèrent de ce dessein.

« Qu'espérez-vous de l'intervention du prince ? » lui demanda Rouquette.

« Mon père lui défendra de retourner chez cette fille. »

« Obéira-t-il ? Oui. Mon père a beau être vieux, infirme, aveugle, plus semblable à un mort qu'à un vivant ; sa volonté est inflexible, et Lello tremble encore devant lui. Il obéira. »

« Soit ; je suppose qu'il se montre plus soumis que vous ne l'avez été en pareille circonstance : le prince n'est malheureusement pas éternel. Si Lello consent à oublier pour quelque temps qu'il est majeur et maître de sa personne, il s'en ressouviendra à la mort de son père, et vous ne saurez plus par quel frein le retenir. Gardez-vous d'élever la volonté du prince entre lui et celle qu'il aime ; le jour où la mort renverserait la barrière, votre prisonnier vous échapperait, et pour toujours. »

« Il a raison, » ajouta le colonel. « D'ailleurs ton projet nous attirerait des scènes de famille, des larmes, des prières et un débordement de rhétorique dont je bâille à l'avance. Nous agirons quand il en sera temps ; rien ne presse. »

Mme Fratief, qui était pressée, dit un jour à la chanoinesse de Certeux : « Chère madame ! on ne parle dans Rome que de l'esprit d'un de vos compatriotes, monsieur... monsignor... Ach ! J'ai perdu son nom. Ce monsignor qui a empêché un prince Coromila de se mésallier à Venise... »

« Monsignor Rouquette ? »

« Précisément. Monsignor de Rouquette. Vous qui recevez la fine fleur de la société romaine, dites-moi donc,

chère madame, si monsignor de Rouquette a autant d'esprit qu'on veut bien lui en prêter ? »

« Vous n'avez jamais causé avec lui ? »

« Je n'ai jamais pu le joindre, et notez que j'en meurs d'envie. »

« Si vous étiez assez aimable pour venir prendre le thé ce soir avec moi, je vous servirais monsignor Rouquette entre la première et la deuxième tasse. »

« Ah ! chère madame, vous êtes ma bonne étoile. Figurez-vous que Nadine et moi nous importunons le ciel depuis quinze jours pour qu'il nous envoie monsignor de Rouquette. »

Nadine ajouta d'un petit ton dévot : « Ceci nous prouve, maman, que pour obtenir de Dieu ce qu'on désire, il faut recourir à l'intervention des saints. »

Lorsque Rouquette fut en présence de la générale, il devina aux premiers mots un auxiliaire intéressé et compromettant. Il résolut de s'en amuser et de s'en servir.

Elle crut être fort habile en commençant par, le féliciter de la cure merveilleuse qu'il avait faite sur le frère de Lello : de l'aîné au cadet, la transition serait aisée ; mais Rouquette se défendit énergiquement contre les éloges qu'elle prétendait lui faire accepter. « Ce n'est pas moi, » dit-il, « qui ai guéri le fils aîné du prince Coromila ; tout l'honneur de la cure appartient à Dieu et au bon naturel du malade. La famille Coromila ne périra point par les mésalliances. »

« Ah ! monsignor, vous me rassurez. On disait que le prince Lello était en grand danger. »

« Je vous assure, madame, qu'il se porte le mieux du monde. »

« L'air des jardins Feraldi est dangereux le soir, et les pauvres cœurs y prennent la fièvre. »

« Dieu a fait l'homme plus robuste que la femme, et il arrive que l'un reste en santé, tandis que l'autre tombe malade. »

« L'église a bien raison de défendre les jugements téméraires. L'homme est si prompt à accuser son prochain ! On parle quelquefois de serments échangés, de promesses de mariage, d'anneaux passés au doigt, de portraits donnés et reçus, quand il n'y a peut-être rien de vrai que quelques baisers. »

« Le monde est encore plus méchant que vous ne croyez, madame. On va souvent jusqu'à inventer des histoires de mariage secret. »

« Vraiment ! »

« De promenade nocturne en tête à tête. »

« A pied ? »

« Mieux, madame ; en voiture. »

« Je n'avais jamais entendu conter pareille chose ! »

« Avez-vous entendu parler d'un père et d'une mère complices d'un mariage clandestin et forcés de cacher la grossesse de leur fille ? »

« On dit cela ? »

« Souvent, madame, tant il y a de méchanceté en ce monde ! Mais les hommes de bon sens laissent tomber ces calomnies. »

« Je ne les laisserai pas à terre, » pensa la générale.

« Elle les ramassera, » se dit Rouquette.

La chanoinesse vint se mêler à la conversation. « Vous parliez mariage ? » demanda-t-elle à Rouquette.

« Hélas ! madame, répondit-il, de quoi parlerait-on dans un pays où l'amour, et par conséquent le mariage, est le seul intérêt de la vie après le salut ? »

« On dit que votre compagnon de voyage épouse la fille d'un lord catholique ? »

« On l'espère. Si les négociations réussissent, le mariage se fera à Londres au mois de mai. »

« Est-ce à Londres aussi, demanda en souriant la chanoinesse, que vous comptez marier Lello ? »

« Qui sait ?... Certes, si j'étais à sa place, je chercherais une femme partout, excepté à Rome. »

« Pourquoi ? Vous pouvez parler hardiment : tous les Romains sont partis, et ce n'est ni la générale ni moi qui irons vous dénoncer. »

« Oh ! madame, je n'ai rien contre les Romains ni contre les Romaines ; mais à mes yeux Rome est le pays du monde où les hommes mariés ont le moins d'avenir. A Paris, à Pétersbourg, à Londres, l'homme qui se marie épouse toute une armée de protecteurs, d'amis, de partisans, qui s'engagent par contrat à le faire parvenir. A Rome, il épouse une femme et rien de plus. Il y a tels mariages qui vous donnent en France la croix et une place de préfet, en Angleterre la députation, en Russie... »

« En Russie, ajouta vivement la générale, une clé de chambellan, la noblesse de deuxième classe, des croix, des pensions, des places, la faveur, la fortune, et tout. »

« Vous voyez bien, mesdames, que Rome est le patri-moine des célibataires, et que les hommes mariés doivent chercher fortune ailleurs. »

« La France, » dit la générale, « est un pays sans avenir. Ces messieurs de 1830 ont tout mis sens dessus dessous, les lois et les pavés. Qu'est-ce qu'un député ? Un homme qui n'a pas même d'uniforme ! On parle des pairs de France : ont-ils seulement le droit de bâtonner leurs gens ? L'aristocratie est tombée bien bas, de puis la suppression du droit d'aînesse. »

« Le droit d'aînesse s'est conservé en Angleterre. L'Angleterre est encore bonne. »

« Oui ; mais combien trouvez-vous de familles catholiques dans la noblesse anglaise ? On les compte, cher monsignor, on les compte. Vous avez eu le bonheur de découvrir un beau parti dans cette petite élite du royaume, raison de plus pour n'y en pas chercher un second. »

« Reste donc la Russie. Par malheur, elle est schisma-

tique. »

« Schismatique, monsignor ! La Russie n'est pas schismatique. Jamais on n'a dit que la Russie fût schismatique. Il y a des schismatiques en Russie, j'en conviens, mais beaucoup moins qu'on ne pense. Est-ce que toute la Pologne, sans aller plus loin, n'est pas catholique ? L'empereur est le plus tolérant des hommes ; il est le père de tous ses sujets, sans distinction : on ne l'a jamais accusé de favoriser les schismatiques. Que mademoiselle ma fille arrive demain en Russie, soit avec sa mère, soit avec son mari, sera-t-elle moins bien reçue à la cour, parce qu'elle est catholique ? Dites, madame la chanoinesse, si le marquis votre frère a dû se faire schismatique pour arriver aux premières dignités de l'empire ? »

« On m'a conté, » reprit modestement Rouquette, « qu'en Russie les filles ne recevaient que le quatorzième de l'héritage de leurs parents. »

« Distinguons, cher monsignor. En effet, elles n'héritent que du quatorzième lorsqu'elles ont des frères ; mais une fille unique, comme Nadine par exemple et tant d'autres héritières, ne partage le bien de ses parents avec personne. »

« Au reste nous avons à Rome des jeunes gens assez riches pour prendre une fille sans dot. »

« Bien, monsignor ! Vous êtes un homme antique. Vous ne donnez pas, vous, dans le travers ridicule des hommes d'aujourd'hui ! Je ne connais rien d'impatientant comme cette question : « Qu'a-t-elle ! » Eh ! mes chers messieurs, ma fille a ce qu'elle a : épousez-la pour elle, ou je la garde. Je vous dirai le lendemain du mariage si elle est sans un sou ou si elle a dix millions. »

A ce chiffre de dix millions, Rouquette prit un air si respectueux que la générale se persuada qu'il était dupe. « Décidément, madame, » dit-il en terminant, « je crois que si je m'appelais Manuel Coromila, je choisirais ma femme

en Russie. Par malheur je ne suis rien, qu'un homme de bon conseil. »

« Il va travailler Lello ! » se dit la générale ivre d'espérance.

« Elle court perdre les Feraldi, » pensa Rouquette en la voyant sortir.

Huit jours après, il n'était bruit que du mariage secret de Lello et de Tolla. On citait le jour, l'heure, la chapelle, le prêtre et les témoins. Ces détails d'une précision inquiétante émurent le frère de Manuel : il lui en manda s'ils étaient vrais, et ne voulut croire ses dénégations que lorsqu'elles furent confirmées par Rouquette.

Tolla n'ignora pas longtemps les calomnies que la Fratietief avait mises en circulation. Un matin que Mme Feraldi réunissait chez elle quelques jeunes filles de la société et quelques amis de Toto pour répéter ensemble une mazurka, les deux cousines de Tolla vinrent la féliciter de son mariage.

« Quel mariage ? » demanda-t-elle en rougis sang jusqu'aux yeux.

« C'est bien mal à toi, Tolla, de n'en avoir rien dit à tes bonnes cousines ! »

« Ah ! ah ! ah ! qu'elle est étonnante avec son air étonné ! »

« Nous n'aurions pas dû être les dernières à apprendre ton bonheur. »

« Figure-toi que j'arrive dimanche dans une maison : la première chose qu'on me dit, c'est que tu es la femme de Lello. Moi, je me mets à rire et je trouve la plaisanterie assez. Je sors, je rencontre Bettina Negri et sa mère à la porte d'une église ; elles m'arrêtent pour me dire : « Eh bien ! vous avez un nouveau cousin ! » « Bah ! est-ce que ma tante Feraldi est accouchée ? » « Non, mais Tolla s'est mariée avec Lello. » Enfin hier maman reçoit la plus drôle de lettre du monde. On lui écrit de Forli : « Votre nièce est

mariée, nous le savons ; il n'est pas question d'autre chose dans la ville : contez-nous donc les détails de l'aventure ! » »

Tolla resta muette d'étonnement : après avoir pris tant de soin pour cacher son amour, elle se voyait la fable de la ville et de la province.

Toto vit d'un coup d'oeil que tous les témoins de cette scène avaient déjà entendu parler de ce prétendu mariage, et qu'ils y croyaient. Il se hâta de répondre pour sa soeur : « On vous a trompées, mes chères cousines, et si l'on répète devant vous cette sotte invention de nos ennemis, vous pourrez répondre haute ment que Tolla n'est pas mariée. »

Tolla ajouta avec une indignation mal contenue : « Et qu'elle n'est pas fille à accepter la honte d'une semblable union, et qu'elle méprise un bonheur clandestin, et qu'elle ne voudrait pas d'un roi même à ce prix, et qu'elle ne s'avilira jamais au point d'accepter la main d'un homme qui craindrait de l'épouser à la lumière du soleil et à la face de tous ! »

Les deux cousines s'excusèrent à qui mieux.

« Pardon, » dit Philomène, « je ne voulais pas je chagriner ; mais comme tout le monde parle de ce mariage, je croyais... Pardon... »

« Mais es-tu simple, » dit Agate, « de pleurer pour si peu de chose ! Et quand cela serait vrai ! Les mariages secrets sont aussi bons que les autres, du moment où le prêtre y a passé, et ils sont bien plus amusants ! »

Le soir, Lello vint avec Philippe. Ils trouvèrent Tolla tout en larmes, et elle leur ra conta ce qu'elle avait appris.

« C'est une invention de la Fratief, » dit Lello. « Il y a huit jours que cela court la ville. Mon frère m'en a parlé. »

« Et qu'as-tu répondu ? » demanda Tolla.

« J'ai répondu que la voix publique avait menti, et que je n'aurais pas fait un tel pas sans consulter mes parents. »

« Tu ne lui as rien dit de nos engagements ? Il serait peut-être temps d'en instruire ta famille. »

« Mon cher amour, mon père est plus mal que jamais depuis la mort du cardinal. Si par hasard on l'avait prévenu contre nos projets, la déclaration que j'ai à lui faire pourrait lui porter un coup terrible. Ne vaut-il pas mieux attendre que sa santé soit raffermie, si tant est qu'il puisse guérir ? »

« Attendons, » dit Tolla. « Je me boucherai les oreilles pour ne pas entendre les calomnies de nos ennemis. »

« Faites mieux, » ajouta Pippo. « On vous accuse d'être mariés secrètement. A votre place, je voudrais donner raison à ces chers accusateurs. Voulez-vous que vous trouve un prêtre ? Je serai votre témoin avec quelque ami sûr et discret. Supposé que la chose transpire, personne n'y croira. La nouvelle est usée : elle date de huit jours. D'ailleurs est-ce qu'on croit jamais la vérité ? »

« Qu'en penses-tu, Tolla ? » demanda Manuel.

Tolla lui répondit d'une voix ferme et décidée : « Mon ami, hier peut-être j'aurais dit oui. Après la scène de ce matin, je me mépriserais moi-même, si j'étais capable d'accepter. Nous attendrons. »

Manuel et Philippe restèrent au palais Feraldi jusqu'à minuit. Le lendemain, on racontait dans Rome que Tolla et Lello étaient sortis ensemble à la brune. Une personne digne de foi les avait reconnus dans les allées du Pincio, appuyés tendrement l'un sur l'autre. Un second témoin les avait rencontrés en carrosse à cent pas de la porte du Peuple ; un troisième les avait surpris dans une petite voiture basse sur la route qui mène à l'église Saint-Paul ; un quatrième les avait aperçus à cheval sur la route d'Albano. Un autre ne les avait pas vus, mais il avait fait parler le cocher qui les conduisait tous les soirs. Ces témoignages, qui auraient dû se détruire, se confirmaient l'un l'autre. On aimait mieux croire à l'ubiquité de Tolla qu'à son innocence. Une ligue redoutable se forma contre elle. Toutes les mères qui l'avaient enviée, toutes les filles qui l'avaient

jalousée, tous les jeunes gens qui l'avaient désirée, s'en-régimentaient sous les ordres de la Fratief. Les amis qui pouvaient la défendre, comme la marquise, Pippo, le docteur Ely, étaient accablés par le nombre. La pauvre fille apprenait tous les jours quelque nouvelle calomnie : elle s'en consolait en la racontant à Lello, qui promettait de lui payer en bonheur tout ce qu'elle avait à souffrir.

Dans les derniers jours de janvier, les consolations de son amant lui manquèrent. Le vieux prince entraînait dans son agonie, qui dura près de trois semaines. Lello, cloué au chevet de son père, trouvait à peine le temps d'écrire tous les jours un billet à Tolla. Elle n'avait plus personne à qui confier ses ennuis : pouvait-elle apprendre à sa mère toutes ces calomnies, ou sa mère était plus maltraitée qu'elle-même ?

Elle s'associait à la douleur de Lello, et quoiqu'elle n'eût jamais vu le prince Coromila, elle le pleurait comme un père. Elle ne songea pas un seul instant que la mort de ce vieillard assurait son mariage. Le prince mourut. Tolla fut trois ou quatre jours sans aller dans le monde : elle se sentait incapable de retenir ses larmes. Le monde murmura. Si on l'avait vue sourire et valser ; on aurait poussé les hauts cris ; on aurait dit qu'elle triomphait de la mort du prince.

Lello, toujours prudent, lui écrivit le lendemain des funérailles de son père : « J'apprends qu'hier soir on a remarqué ton absence au théâtre. Que cela te serve de leçon pour l'avenir. »

C'était Mme Fratief qui avait pris la peine de courir de loge en loge à la recherche de Tolla : « Avez-vous vu Tolla ? Non. Comment n'est-elle pas ici ? elle qui adore la musique de Bellini ! J'avais quelque chose à lui dire. Je vais passer chez elle après le spectacle ; mais j'y pense ! je ne la trouverais pas. Elle a quelqu'un à consoler. »

On savait cependant que Lello passait la soirée en fa-

mille.

Pour excuser sa douleur, Tolla dit qu'elle était malade. Cela n'était qu'un demi-mensonge : la pauvre fille succombait à l'excès de ses ennuis. Ses ennemis la prirent au mot, et glosèrent sur sa maladie.

La jeune Nadine disait ingénument à toutes les filles de son âge : « Tâchez donc de savoir quelle est la maladie de Tolla. Ma mère la sait, mais elle ne veut pas me le dire. Il paraît que c'est une maladie que les jeunes filles n'ont jamais, dont on ne meurt pas, mais qui dure bien des mois. »

En apprenant cette nouvelle invention, Tolla guérit de colère : elle sentit ses forces doublées ; tout son être s'exalta, toute son énergie se tendit. Elle retourna dans le monde, courut les théâtres, les bals, les soirées, dansa des nuits entières, fatigua ses valseurs, soupa à quatre heures du matin, but du vin de Champagne, oublia sa pelisse en sortant du bal, commit imprudence sur imprudence, et prouva une santé de fer.

Sa réputation n'y gagna rien. Les uns disaient : « C'est pour mieux cacher *son état*. » « Mais, » s'écriait la marquise Trasimeni, « elle a une taille à prendre dans la main ! Croyez-vous qu'elle puisse laisser *son état* à la maison ? »

D'autres allaient chuchotant : « Elle ne se ménage pas assez pour une fille qui relève de maladie. » Un plaisant remarquait la coïncidence de la mort du prince et de la retraite momentanée de Tolla. « Les Coromila se conservent bien, disait-on. S'il en meurt un, vite il en naît un autre. Coromila est mort, vive Coromila ! »

Mme Fratief, en voyant valser Tolla, disait charitablement à ses voisines : « La malheureuse ! elle veut donc tuer deux personnes à la fois ! »

Cependant Lello s'était laissé conduire à la villa d'Albano, où ce qui restait de la famille se retira pendant quinze jours pour cacher sa douleur et pour l'oublier. On chas-

sait, on faisait de grandes cavalcades et de longs repas. Rouquette organisa sagement cette vie oisive, décente et plantureuse. Lello eut le temps, non pas d'envier, mais d'entrevoir les douceurs de la vie de garçon. Cependant le voisinage de Lariccia, les souvenirs de l'été dernier, peut-être même l'oisiveté, la solitude et la bonne chère ravivèrent son amour pour Tolla. Un soir, en sortant de table, il lui écrivit : « Je te l'ai dit cent fois, mais je veux te l'écrire, parce que les écrits restent : je t'aimerai toujours, et je saurai mourir plutôt que d'oublier un ange tel que toi. Dieu voit mon cœur, et en sa présence je te jure une fidélité éternelle. »

« Comme il m'aime ! » s'écria Tolla lorsqu'on lut cette lettre en famille.

« Voilà un écrit précieux, » ajouta Toto. « Ne le perds pas, ma fille. Si, après un pareil serment, il refusait de t'épouser, le pape l'y forcerait. »

Les Coromila revinrent à Rome au commencement de mars, et Lello reprit sa place à la fenêtre du palais Feraldi. Après un mois d'un bonheur presque parfait, malgré le déchaînement de la haine et de la calomnie, il se montra triste et préoccupé.

« Qu'as-tu ? » lui demanda Tolla en le regardant jusqu'au fond de l'âme.

« Rien. Des ennuis de famille. »

« Tu as tout déclaré à tes parents ? »

« Non. »

« Ils t'ont parlé de moi ? »

« Non. »

« Quels ennuis peux-tu avoir ? Tu es majeur, libre, maître absolu de tes actions, riche... Moins que tu ne penses. »

« Tant mieux ! Je voudrais que tu n'eusses rien ; je serais sûre d'habiter notre petit domaine de Capri. Te souviens-tu de Capri ? Voyons si tu as profité de mes leçons de géographie ! Capri est bornée au nord par l'amour, à l'est

par la fidélité, à l'ouest par beaucoup d'enfants... Ton père t'a donc déshérité ? »

« Peu s'en faut. »

« Quel bonheur ! »

« Il a laissé un fidéicommis à mon oncle. »

« Le joli mot ! Il veut dire ?... »

« Que par suite d'un ordre secret de mon père, dont le testament ne dit pas un mot, et dont l'exécution est confiée à mon oncle, mon frère aîné sera cinq fois plus riche que moi. »

« Ainsi, mon pauvre ami, tu n'auras peut-être pas plus de deux millions ? »

« Peut-être. »

« Alors, viens à Capri ; je te promets pour cent millions de bonheur ! »

Lello mentait, et l'argent n'était pour rien dans sa tristesse. Son père n'avait fait ni fidéicommis, ni substitution ; il avait légué au chevalier une terre magnifique qui devait naturellement se partager entre les deux frères après la mort de leur oncle.

La vraie cause du chagrin, de l'embarras ou du remords de Lello, la voici. Le fils aîné du vieux Louis Coromila, de venu prince depuis la mort de son père, avait terminé les négociations relatives à son mariage ; son départ était fixé au 30. avril. Il devait s'embarquer à Civita-Vecchia pour Marseille, traverser la France, séjourner à Paris, arriver à Londres pour les fêtes du couronnement de la reine Victoria, et revenir avec sa femme par la France, la Belgique, l'Allemagne et la Lombardie. Tous les jours on travaillait devant Lello à compléter, à préciser et à embellir ce séduisant itinéraire. Le chevalier et Rouquette ne s'occupaient pas d'autre chose, tandis que le jeune prince enrégimentait sa suite et commandait sa livrée. Toutes les tables de la maison étaient couvertes de grandes cartes routières ; on voyait des guides étalés sur tous les meubles. A chaque

repas, Rouquette s'étendait complaisamment sur la description des plaisirs de Paris. Le chevalier répliquait par le tableau des magnificences de la cour de Londres. Le prince, quoiqu'il dût se faire habiller à Paris, commanda à Rome son habit de cour, dont Lello rêva plus de trois nuits. Rouquette était du voyage ; il eut aussi de longues conférences avec son tailleur. Ni le chevalier ni le prince ne firent aucune proposition à Lello ; mais on démontrait devant lui que cette longue odyssée ne durerait pas beaucoup plus de deux mois. Le chevalier plaisantait légèrement sur l'esprit casanier, sur les animaux à coquille et sur les souriceaux qui n'osent sortir de leur trou. Le prince se promettait de savourer bien mieux les douceurs de la vie domestique après un temps de voyages et d'aventures.

Ces plaidoiries indirectes se prolongèrent jusqu'aux premiers jours d'avril. Peut-être la famille aurait-elle perdu son procès, si Tolla avait eu un grain de coquetterie ; mais le bon heur de Lello était trop pur et trop égal pour qu'il s'effrayât d'une absence de deux mois.

Sur ces entrefaites, Morandi fit écrire à la comtesse qu'il avait vu sa fille à Lariccia vers le milieu du mois de septembre, qu'il l'avait trouvée plus belle que tous les portraits qu'on lui en avait faits, et que si Tolla n'avait refusé sa main que par crainte de quitter Rome, il était prêt à désertir Ancône pour la capitale.

Victor Feraldi voulait qu'on fit lire cette lettre à Lello ; Tolla s'y opposa formellement. « Une semblable confidence, » dit-elle, aurait l'air d'une menace. » Cependant la jalousie serait venue fort à point pour aiguillonner l'amour de Lello, et pour ramener son esprit, qui s'égarait à chaque instant vers la France et l'Angleterre.

Tolla s'en doutait si peu, qu'elle employait une partie de ses soirées à lui apprendre le français. Les progrès n'étaient pas rapides : le professeur et l'élève s'embrouillaient à qui mieux dans la conjugaison du verbe *aimer*. Quelque-

fois, pour faire trêve à la grammaire, elle ouvrait un livre français, le lui mettait sous les yeux, et le contraignait doucement à épeler, à lire et à traduire. A la fin de la leçon, l'écolier reconnaissant embrassait son dictionnaire. Un soir, ils lurent ensemble la fable des Deux Pigeons. Quand Manuel eut achevé laborieusement le mot à mot, Tolla lui ôta le livre des mains et traduisit la fable entière en vers libres ou plutôt en prose cadencée ; sa voix, sonore et brillante, avait je ne sais quoi de doux, de tendre et de profond. Lello regardait voler ses paroles harmonieuses ; il croyait voir cette filleule des fées qui n'ouvrait jamais la bouche sans laisser tomber des perles et des émeraudes. Lorsque Tolla lui prit la main en traduisant ces beaux vers :

Amants, heureux amans, voulez-vous voyager ?
 Que ce soit aux rives prochaines !
 Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours
 beau,
 Toujours divers, toujours nouveau :
 Tenez-vous lieu de tout ; comptez pour rien le
 reste !
 Il baissa la tête et fondit en larmes.

Le matin même, en sortant de la messe, son oncle lui avait dit : « J'ai un remords ».

« Vous, mon oncle ! »

« Oui. Je suis un mauvais parent. Ton frère va partir pour Londres, et je reste à Rome, au lieu de l'accompagner. Je sacrifie mes devoirs à mes habitudes. »

« Votre conscience est trop scrupuleuse. Est-ce que mon frère a besoin qu'on le mène par la main ? N'est-il pas assez grand pour se conduire lui-même ? »

« Oui, parbleu ! S'il allait là-bas pour son plaisir, je resterais ici pour le mien, et je me contenterais de lui souhaiter

un bon voyage ; mais il part pour se marier, et je rougis de penser que l'héritier de la plus grande maison d'Italie s'en ira à l'église sans un père, sans un oncle, sans un frère, et seul de sa famille, comme un enfant trouvé. Si j'avais seulement dix ans de moins, je ferais mes malles. »

« Mais, mon cher oncle, vous vous portez bien, Dieu merci ! et vous n'êtes aucunement cassé. D'ailleurs Londres n'est pas si loin, et l'on peut voyager à petites journées. »

« Eh ! crois-tu bonnement que ce soit le voyage qui m'épouvante ? Non, non ; je n'ai pas peur d'une ou deux traversées sur un bon bateau, et de quelques centaines de lieues en chaise de poste. La belle affaire pour un homme bâti comme moi ! Ce qui me tuerait, mon ami, ce sont les plaisirs. »

« Les plaisirs ! »

« Oui, les plaisirs. Tu es né à Rome, et tu n'as jamais quitté cette terre de bénédiction ; tu ne peux donc pas te faire une idée de la vie dévorante qu'on mène à Londres et à Paris. Déjeuner en ville, dîner en ville, spectacle le soir, bal après le spectacle, rentrer chez soi rompu de fatigue et trouver sur sa table tout un volume d'invitations pour le lendemain ; s'habiller trois fois par jour, s'exténuer en visites, se ruiner en compliments ; attirer sur soi les regards de tout un peuple, être l'événement du jour, le favori de la mode, la curiosité de la saison ; s'observer, se surveiller, poser enfin comme un acteur sur la scène ou un prédicateur en chaire : est-ce une vie pour un homme de mon âge, et ne vois-tu pas que je succomberais au bout d'un mois ? »

« Mais, mon oncle, un bon dîner ne vous fait pas peur ; vous allez au théâtre tous les soirs ; on ne donne pas un bal sans vous inviter, et vous ne vous en portez pas plus mal. »

« Pauvre garçon ! Est-ce qu'on dîne à Rome ? On y prend de la nourriture. Tu ne soupçonneras jamais toutes les sorcelleries de ces cuisiniers français, leurs terribles friandises

qui séduisent les yeux, captivent l'odorat et centuplent l'appétit ; la gaieté diabolique qui pétille au milieu de ces repas, le fracas des bouchons qui sautent au plancher, le cliquetis des verres entassés pêle-mêle devant chaque assiette, l'éclat des cristaux, la lumière éblouissante des bougies, la variété désespérante des vins : c'est un enfer, te dis-je, et j'en reviendrais brûlé jusqu'aux os. Vive la bonne grosse cuisine italienne que nous mangeons sans bruit dans la vieille argenterie de nos pères ! Vivent nos théâtres simples et tranquilles, où l'on ne va que pour entendre de la musique et pour causer dans l'ombre avec ses amis ! Ce maudit opéra de Paris est une fournaise tumultueuse où les plus jolies femmes du monde vont étaler leurs épaules nues sous un lustre pire que le soleil. Et les bals, bonté divine ! qu'ils ressemblent peu à nos jolies petites soirées égayées par la contredanse, le whist et la limonade ! Figure-toi un formidable pêle-mêle de luxe, d'élégance et de coquetterie, une musique insensée, des toilettes scandaleuses, une liberté inouïe, des escaliers encombrés de fleurs, des buffets chargés de viandes, des soupers à ressusciter les morts et à tuer les vivants ! C'est un spectacle à voir une fois ; je l'ai vu, je n'en suis pas mort, mais on ne m'y reprendra plus ! Cependant Dieu m'est témoin que je voudrais pouvoir accompagner ton frère. »

Cette appétissante satire des plaisirs de Paris produisit tout l'effet qu'on en espérait : Manuel offrit de partir avec son frère. Le mot ne fut pas plus tôt lâché, que le colonel, sans lui laisser le temps de se reconnaître, courut avec lui annoncer la nouvelle à toute la maison. Le hasard ou la prévoyance de Rouquette fit qu'il y eut ce jour-là vingt personnes à dîner. Tout le monde but au prochain voyage des deux frères. Lello était venu au palais Feraldi pour apprendre à Tolla ce que toute la ville devait savoir le lendemain ; mais la fable des deux pigeons lui coupa la parole, et il pleura en songeant qu'il s'était condamné à

partir et qu'on lui avait fermé toute retraite.

Il se coucha mécontent de lui-même, incertain de ce qu'il dirait à Tolla et fort en peine de se justifier à ses propres yeux. A force de chercher, il s'avisa de prier Mme Feraldi de tout conter à sa fille. « Le coup sera moins rude, » se dit-il, « s'il ne vient pas de moi. » Pour faire sa paix avec sa conscience, il se promit qu'une fois hors de Rome il trouverait le courage de demander le consentement de son oncle. Vingt fois il avait eu la bouche ouverte pour lui tout déclarer, et une sotte timidité l'avait toujours arrêté devant le nom de Tolla. « C'est la présence de mon oncle qui me trouble, » pensa-t-il ; « je serai plus hardi en face d'un encrier. » Il s'endormit fort tard et rêva qu'il était un pigeon battu par l'orage. Il fut réveillé à neuf heures du matin par la visite de Rouquette.

« C'est vous ? » lui dit-il en se frottant les yeux. « Je suis bien aise de vous voir. Connaissez-vous la fable des deux pigeons ? »

« Je la sais par cœur. C'est un délicieux roman de trois pages. La morale surtout en est admirable. »

« Vous trouvez ? »

« Sans doute, et je vous recommande de la méditer. Cette fable prouve, mieux qu'un sermon, que deux frères ne doivent pas voyager l'un sans l'autre. »

« Deux amants ? »

« Deux frères ! »

« J'avais entendu dire qu'il s'agissait de deux amants. »

« Qui est-ce qui vous a fait cette plaisanterie ? Il n'y a pas plus d'amour dans la fable que dans la barrette du cardinal-vicaire. Écoutez plutôt : »

L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?

Voulez-vous quitter votre frère ?

Et plus loin :

...Hélas ! dirai-je, il pleut :
 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon souper, bon gîte, et le reste ?

Mon *frère*, entendez-vous ? D'ailleurs qui est-ce qui dirait *et le reste*, sinon un frère ? Et le frère répond :

Je reviendrai dans peu conter de point en point :
 Mes aventures à mon frère.

« Croyez-vous, en bonne foi, que, s'il s'agissait de deux amants, les Français feraient apprendre ces vers aux petites filles ? Au reste, La Fontaine connaît trop bien le cœur humain pour vouloir que deux amants demeurent cousus l'un à l'autre. Il sait que l'amour le mieux constitué ne résisterait pas à ce régime, et mourrait d'ennui au bout de quelques mois. L'absence, qui tue l'amitié et tous les sentiments tièdes, exalte les passions violentes. Quelle est la femme qui a donné au monde le plus éclatant exemple de fidélité ? Pénélope, dont le mari a fait une absence de vingt ans. Lucrèce a repoussé l'amour de Sextus parce que son mari était au camp ; elle l'aurait peut-être écouté, si elle avait eu Collatin sur ses talons. C'est en amitié que les absents ont tort : en amour, ils ont toujours raison. La petite fleur qui dit plus je vous vois, plus je vous aime, est un oracle en amitié ; c'est une sottise en amour. »

Fortifié par ces beaux raisonnements, Manuel vint à trois heures au palais Feraldi. On venait de quitter la table. Le comte, la comtesse et Toto prenaient le café au salon. Tolla s'habillait pour faire des visites. Il promena sur ses auditeurs un sourire embarrassé.

« Je suis bien aise, » dit-il, « que Tolla ne soit pas ici. C'est à vous que je viens demander assistance. »

« Et contre qui ? » dit le comte.

« Contre elle. Si vous ne venez pas à mon aide, elle m'arrachera les deux yeux tout au moins. »

« Mon cher client, l'affaire n'est pas de ma compétence. Défendez vos yeux vous-même, si vous tenez à les garder. »

« Si j'y tiens, c'est qu'ils me servent à voir Tolla. »

« Voici bientôt un an qu'elle vous les arrache tous les jours, » reprit la comtesse, « et vous n'êtes pas seulement borgne. »

Toto ajouta : « Avec tous les yeux qu'elle ta arrachés, on aurait de quoi paver la queue d'un paon. Voyons, confesse-toi : qu'as-tu fait ? »

« Rien encore ; mais je médite une escapade. »

« Renonce à ton escapade, et je réponds de tes yeux. »

« Impossible, mon ami ; j'ai donné ma parole. Il s'agit d'un voyage. »

« A Albano ? »

« Plus loin ; mais il est convenu que nous courrons la poste, et que notre absence ne durera pas longtemps. »

« Huit jours ? »

« Davantage. Enfin, puisque j'ai commencé ce diable d'aveu, sachez que mon oncle, bien malgré moi, pour que mon frère ne soit pas seul à ce mariage, a voulu, ne pouvant pas quitter Rome, où il a ses habitudes, me faire partir pour Londres, et il m'a été impossible de refuser. Vous comprenez que si Tolla... »

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Toto, le comte et la comtesse s'étaient dressés comme par ressort autour de lui.

« Vous êtes faible, Lello Coromila, » dit sévèrement le comte.

« Lâche cœur ! » cria Toto.

« Elle en mourra ! » dit la comtesse.

« Écoutez-moi, » reprit-il d'une voix émue. « Je vous jure que j'aime Tolla, et que je l'épouserai. Maintenant écoutez-moi. Mon oncle et mon frère, qui sont toute ma famille, désirent absolument que je fasse ce voyage. Je souffre plus que vous ne sauriez croire à la seule pensée de

quitter Rome ; mais je voudrais concilier tous mes devoirs. Si je témoigne de la com plaisance à mes parents, je puis compter qu'ils me paieront de retour. J'assiste au mariage de mon frère pour que bientôt il assiste au mien. »

« Monsignor Rouquette n'est-il pas de la partie ? » demanda le comte. « Il a obtenu du cardinal-vicaire un congé de trois mois. »

« Cela vous prouve, » répliqua vivement Manuel, « que notre absence ne sera pas longue : trois mois au plus, peut-être deux. »

« Combien de temps, » demanda Toto, « a duré son voyage à Venise ? »

« Je t'assure, mon ami, que l'on calomnie ce pauvre Rouquette. Depuis six mois que je l'étudie sans qu'il s'en doute, j'ai appris à lui rendre justice. Il m'aime, et il se rangera plu tôt avec nous contre les miens qu'avec ma famille contre nous. »

« Puisque vous avez foi en M. Rouquette, » dit la comtesse avec amertume, « asseyons-nous. Vous avez vu comme la nouvelle de ce départ nous a agréablement surpris : jugez par nous de l'effet qu'elle va produire sur Tolla. »

« Chère comtesse, je souffrirai plus qu'elle. Aidez-moi à adoucir la violence du coup. Je sens que je n'ai plus de courage. »

« Il doit t'en rester assez, » dit Toto, « car tu n'en dépenses guère au palais Coromila. »

« Eh bien, oui ! je suis faible, je suis lâche ; j'ai peur de mon oncle, quoiqu'il soit le meilleur des hommes ; j'ai peur de mon frère, j'ai peur de tout. Accable-moi, tu le peux, je te le permets, je ne me défendrai pas : il y a des moments où je me méprise moi-même ! Mais que veux-tu ? j'ai promis de partir, ma parole est donnée, la ville entière le sait. Hier, à dîner, devant moi, ils ont annoncé mon départ à plus de vingt personnes ! Tout cela empêche-t-il que je n'aime ta sœur et que je ne l'épouse à mon retour ?

La sottie promesse que mon oncle m'a arrachée viole-t-elle les serments que je vous ai faits ? »

Manuel s'arrêta brusquement ; il avait en tendu la voix de Tolla, qui descendait en chantant le grand escalier du palais.

La pauvre fille ouvrit la porte, courut à Lello, et s'arrêta tout interdite à la moitié du chemin. Elle vit son père terriblement pâle, sa mère agitée d'un tremblement nerveux, les yeux de son frère pleins de larmes, la figure de son amant bouleversée. Ils se taisaient tous et n'osaient ni se regarder ni la regarder. Son cœur se serra ; elle se laissa tomber sur une chaise sans essayer de rompre ce morne silence. Trois longues minutes s'écoulèrent, durant lesquelles on n'entendit que les sanglots de Mme Feraldi. Enfin Tolla n'y tint plus.

« Qu'est-il arrivé ? » demanda-t-elle ; « ma mère, mon père, mon frère, Lello, qu'avez-vous ? Parlez, je vous en prie. J'aurai du courage ! répondez-moi. Maman, je t'en supplie. Ah ! vous me ferez mourir ! Par pitié dites-moi ce qui m'arrive ! »

« Pauvre enfant ! » répondit sa mère, « tu le sauras trop tôt ! »

Elle ne demanda rien de plus ; elle courut dans la chambre voisine et fondit en larmes sans savoir encore pourquoi. Ce premier moment passé, elle reprit possession d'elle-même et rentra résolument au salon.

« J'ai pleuré, » dit-elle. « Vous voyez que je suis calme. Maintenant je veux savoir ce que je suis condamnée à souffrir. »

Au premier mot de *départ*, elle s'évanouit. Sa mère et Toto la portèrent dans sa chambre. Le comte la suivit, oubliant Manuel, qui s'enfuit tout éperdu. En passant devant la loge du concierge, il appela Menico, lui mit deux écus dans la main et le supplia de lui apporter des nouvelles de sa maîtresse. Il attendit deux heures dans une anxiété

mortelle. Enfin Dominique parut : il était plus pâle qu'à l'ordinaire, mais il avait toujours son air calme et indolent.

« Parle vite ! » lui cria Manuel. « Comment va-t-elle ? »

« Mieux, excellence. Elle a eu de grosses convulsions ; maintenant elle dort : vous l'avez pas tuée tout à fait. » Il ajouta, en posant les deux écus sur la cheminée : « Voici votre argent. Vous allez voyager, vous en aurez besoin. Madame vous fait dire que vous pouvez venir au palais demain soir. »

Le lendemain, en entrant dans ce salon où il avait passé de si douces heures, Manuel fut saisi d'un frisson étrange. Personne ne se leva pour venir au-devant de lui. Tolla était trop faible pour courir comme autrefois à sa rencontre. Le comte et Toto s'étaient habillés comme pour une cérémonie. On avait enlevé tous les rideaux qui cachaient les vieux portraits de la famille, et Manuel pouvait compter autour de lui dix générations de Feraldi. Le comte lui montra de la main le fauteuil qui l'attendait, puis il commença d'une voix ferme et triste :

« Manuel Coromila, vous voyez que nous sommes ici en conseil de famille. J'ai convoqué mes ancêtres à cette réunion solennelle : je voudrais pouvoir convoquer aussi les vôtres. Vous allez quitter Rome pour longtemps, je dis longtemps, parce qu'il ne faut pas plus d'un mois pour changer le cœur d'un homme de votre âge. Ce départ, ce n'est pas vous qui l'avez voulu : il vous a été imposé par votre oncle et votre frère. Je sais pourquoi. L'ambition de vos parents ne veut pas que vous épousiez ma fille, et l'on compte sur les plaisirs de Paris et de Londres pour vous la faire oublier. Vous étiez libre de rester : vous avez consenti à partir. Vous étiez libre de déclarer ouvertement votre amour pour Vittoria, depuis tantôt deux mois que vous n'avez plus de père : vous vous êtes obstiné dans votre prudence et votre timidité. Je ne vous accuse pas. Je ne vous reproche ni les partis que vous nous avez fait

rejeter, ni l'amour incurable que vous avez mis au cœur de ma fille, ni les calomnies que vos assiduités ont attirés sur nous, ni la scène d'hier et la douleur dont vous avez rempli ma maison ; mais je pense que c'en est assez et que nous avons assez souffert. Je vois bien que vous n'aimez plus ou que vous aimez moins, ou que vous n'aimez pas assez pour que l'amour vous donne du courage. Votre constance ne tient plus qu'à un fil, et, sans toutes ces promesses et tous ces serments qui vous sont échappés, la pauvre tout serait déjà oubliée. Eh bien ! soyez heureux ; rien ne vous retient plus : je vous rends votre parole. »

Tome 2

